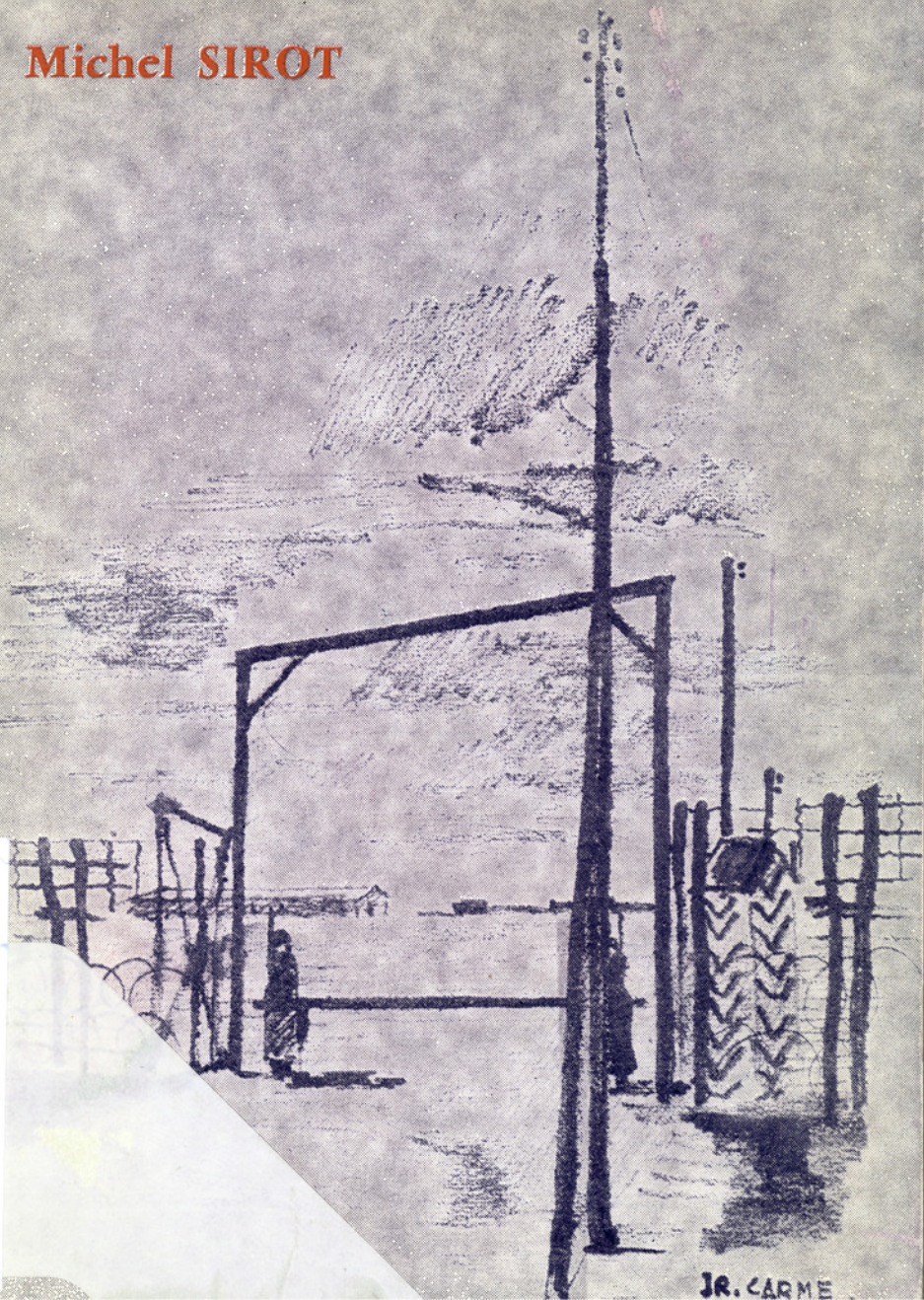


FR

2010  
**ANNIERS D'UN OFFICIER  
PRISONNIER EN POMÉRANIE**

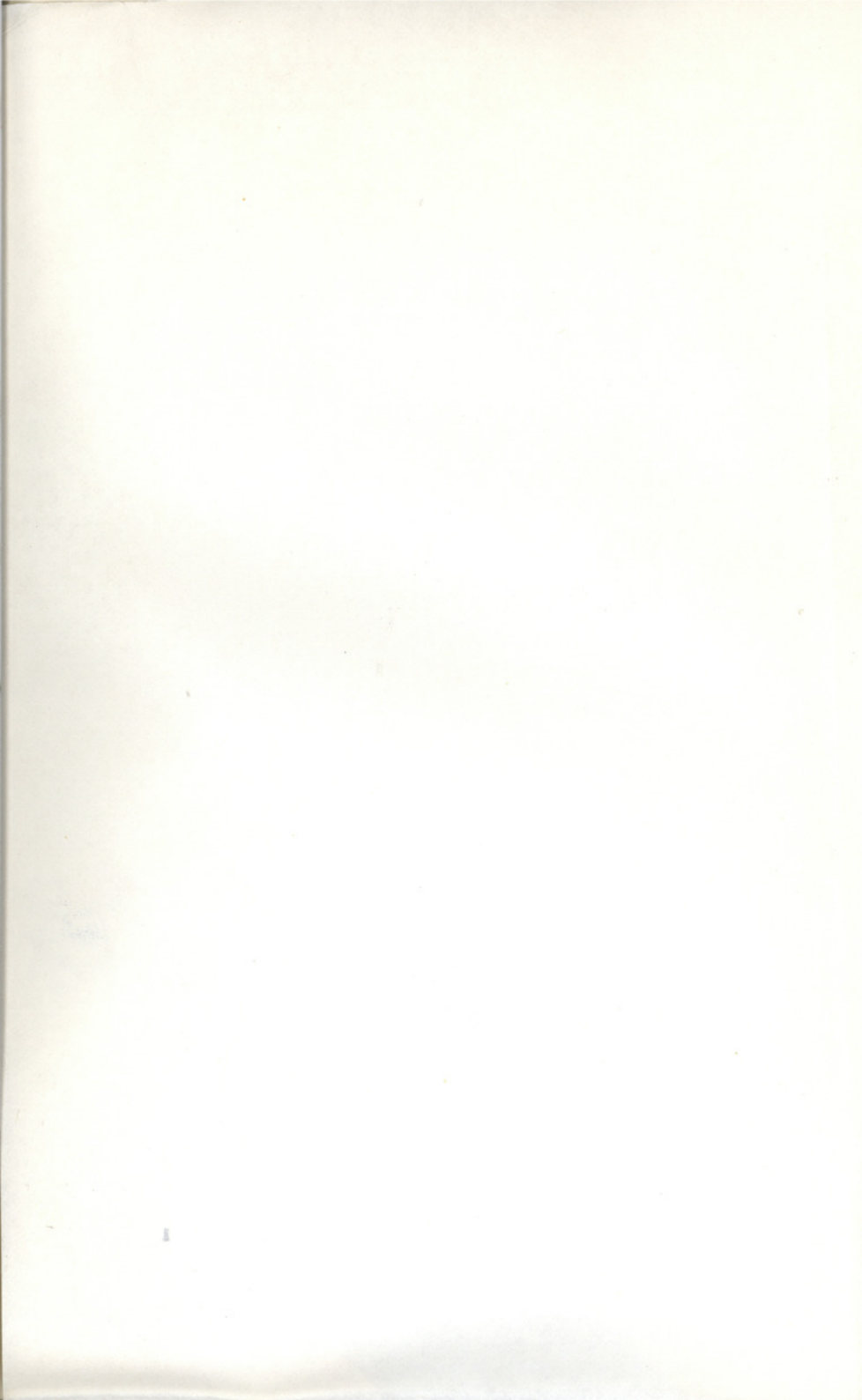
**Michel SIROT**



JR. CARME



SOUVENIRS D'UN OFFICIER  
PRISONNIER EN POMÉRANIE



Michel SIROT

**SOUVENIRS D'UN OFFICIER  
PRISONNIER EN POMÉRANIE**

Michel SIROT  
72, avenue Vauban  
VALENCIENNES

PRISONNIER EN POMÉRANIE  
SOUVENIRS D'UN OFFICIER

B00/23.362  
23.0.79

**Michel SIROT**

PREFACE

# **SOUVENIRS D'UN OFFICIER PRISONNIER EN POMÉRANIE**

Il faut se hâter, car les souvenirs s'estompent et les témoins voient leur nombre s'amenuiser.

Aussi je me réjouis du tranquille courage de notre camarade Michel SIROT et je souhaite un franc succès aux pages qu'il vient d'écrire. Puissent les anciens de l'OFLAG II D-II B leur faire bon accueil !

Pierre FLAMENT

**Michel SIROT**  
72, avenue Vauban  
VALENCIENNES

Michel SIROT

PRISONNIER EN POMÉRANIE  
SOUVENIRS D'UN OFFICIER

Michel SIROT  
75, avenue Vauquelin  
VALENCIENNES

© Michel SIROT, 1979.



## PREFACE

11 novembre 1978

La captivité demeure un miroir à mille facettes. Malgré tous les essais publiés jusqu'à ce jour, il reste beaucoup à dire sur cette lancinante épreuve.

Il faut se hâter, car les souvenirs s'estompent et les témoins voient leur nombre s'amenuiser.

Aussi je me réjouis du tranquille courage de notre camarade Michel SIROT et je souhaite un franc succès aux pages qu'il vient d'écrire. Puissent les anciens de l'OFLAG II D-II B leur faire bon accueil !

Pierre FLAMENT

Bien que conscient que presque tout avait déjà été dit, j'ai voulu regrouper, en suivant le cours des années, quelques souvenirs personnels du prisonnier auquel rien d'extraordinaire n'était arrivé. J'ai suivi mes souvenirs (je n'ai aucune note).

Je ne me suis pas « inspiré » des ouvrages que mes illustres devanciers avaient écrits sur le même sujet.

1987/25 262  
23.11.78

Michel Sirot

PREFACE

11 novembre 1978

La captivité demeure un miroir à mille facettes. Mal-  
gré tous les essais publiés jusqu'à ce jour, il reste  
beaucoup à dire sur cette lancinante épreuve.  
Il faut se hâter, car les souvenirs s'estompent et les  
témoins voient leur nombre s'amenuiser.  
Aussi je me réjouis du tranquille courage de notre  
camarade Michel Sirot et je souhaite un franc succès  
aux pages qu'il vient d'écrire. Puisse les anciens de  
l'OLAG II D-II B leur faire bon accueil !

Pierre FLAMENT

## INTRODUCTION

### ARMA VIRUMQUE CANO

Comment l'idée m'est-elle venue d'écrire ces quelques pages sur la captivité ?

J'ai été bouleversé par la lecture du livre de Roger Ikor « Pour une fois, écoute mon enfant ».

Dans notre isolement, nous ignorions tout de la Résistance, nous en ignorions même le nom, et quelle émotion de découvrir, trente ans après, qu'il y avait eu des Résistants au camp. On avait dit que le sujet avait déjà été traité (I p. 14). Ikor a voulu relater, « chanter » sa propre captivité. Il a chanté « le Virum ». Mais une grande majorité d'entre nous est passée à côté de cette vie exceptionnelle. J'ai voulu chanter le « Hominem » pour montrer, modestement, que si la plupart d'entre nous n'étions pas des héros, nous n'en étions pas pour autant des collaborateurs.

Bien que conscient que presque tout avait déjà été dit, j'ai voulu regrouper, en suivant le cours des années, quelques souvenirs personnels du prisonnier auquel rien d'extraordinaire n'était arrivé. J'ai suivi mes souvenirs (je n'ai aucune note).

Je ne me suis pas « inspiré » des ouvrages que mes illustres devanciers avaient écrits sur le même sujet.

Quand par hasard, un souvenir précis coïncide avec un fait rapporté dans un autre livre, je le signale par une lettre.

Mes sources de comparaison sont « La vie à l'oflag II D-II B » par l'abbé Flament signalé par F, « Pour une fois, écoute mon enfant » d'Ikor signalé par I. Quand il s'agit d'une autre œuvre, je donne le titre entier.

Chaque héros a son épopée. Ikor était un héros, il a écrit son épopée. Je me rappelle encore ce professeur de 4<sup>e</sup> annonçant : l'épopée se caractérise par la *légende* et par le *merveilleux*.

Soulignez légende, et la classe de chanter en chœur « soulignez merveilleux ». On dit quelquefois d'un événement : « c'est une légende sous entendu : c'est de la pure invention. Loin de moi de mettre en doute les faits relatés par mon ami Ikor. Le connaissant bien, je parierais à coup sûr que tous les faits qu'il relate sont véridiques, mais il les a vus en poète.

Il a présenté la captivité en poète.

Ikor est un garçon extraordinaire. J'emploie à dessein le présent de l'indicatif. Il est dit quelque part dans la Genèse : « Ego sum qui sum », je suis celui qui suis, indiquent par là ce que j'ai d'éternel, de permanent.

Extraordinaire, non comme l'entend Charles Trénet dans sa chanson : « C'est un jardin extraordinaire » mais au sens propre du mot « qui sort de l'ordinaire », et il n'a vu de la captivité que les événements extraordinaires.

A l'école, un élève moyen, nous l'appelions « lambda ». Tu le vois, Roger, je connais encore l'alphabet grec. Tous les bons élèves de ma génération, ont fait

du grec. Nous avons tous, littéraires comme scientifiques, passé le bachot A.

Je n'en veux comme exemple que mon ami Jean Gibert, Directeur général de la Banque de l'Union des Mines qui, en faisant mieux que Giscard, est ancien élève de l'Ecole Polytechnique, inspecteur des finances et prix de grec au concours général.

Bref, je fus un élève  $\lambda$  puis que je ne fus qu'admissible à l'école Normale. Je fus un officier  $\lambda$ , un prisonnier  $\lambda$  et aujourd'hui je suis un enseignant  $\lambda$  petit professeur de mathématiques dans le CES d'une petite ville du Nord.

Dans ces quelques lignes j'emploierai le terme « je », non pas par vanité, mais parce que j'estime parler au nom de nombreux officiers.

Je traversais la captivité, ignoré des Allemands et des Français. Pour les Allemands, je ne fus qu'un matricule. Je passais 5 ans sans qu'aucun Allemand ne m'ait adressé le moindre mot et sans avoir adressé la moindre parole à un Allemand (1). Pour les officiers supérieurs, je ne fus (pour employer une expression chère à Ikor) qu'un pioustre.

Si on excepte le colonel Ardouin Dumazet, commandant le 15<sup>e</sup> RAD, qui était mon chef de corps et le colonel du Sartel, commandant le 89<sup>e</sup> RAD dont je connaissais la famille à Valenciennes, je n'ai jamais serré la main ou parlé à un officier supérieur. Je les ignorais comme eux m'ignoraient.

Certes, il y avait un chef de camp, on savait qu'il existait comme le pioustre sait qu'il a un colonel ou un général, mais on le ne le connaissait pas.

(1) A part (à ma connaissance) trois exceptions que je relaterai dans ce récit, et qui n'engagent pas mon honneur.

Je n'ai jamais vu les colonels Andrei et Gruyer dont parle Ikor et eux, de leur piédestal, m'ignoraient.

Ils « pondaient » des notes, je les lisais ou les écoutais comme 80 % des officiers, n'étant ni des 10 % qui se figeaient au garde à vous, ni des 10 % qui systématiquement les critiquaient.

Que certains colonels aient écrit qu'on ne devait pas s'évader (F p. 354), c'est probable. Qu'ils l'aient pensé me semble moins sûr.

Je crois que le colonel commandant le camp était « obligé » par les Allemands de « pondre ces notes ». Il faudrait traduire « Notes allemandes traduites en français par un colonel français », et s'y serait-il refusé ? On l'aurait expédié à Lubeck, remplacé par un colonel plus « compréhensif » ou mieux, par un faux colonel allemand, parlant parfaitement le français ; tout est possible.

Je répète, je ne le dirai plus, j'ai pensé traduire, dans ces quelques pages, ce que fut la mentalité de la plupart des officiers.

Je remercie tous mes collègues qui m'ont aidé de leurs conseils et ont corrigé mes fautes, particulièrement Monsieur Michel Haze qui a tenu à relire avec soin tout le texte et à refondre entièrement certaines phrases incorrectes.

Je remercie mon ami Roger Ikor d'avoir bien voulu, malgré ses nombreuses occupations, m'aider de ses précieux conseils (lui qui n'en est pas à son premier livre) pour l'édition de cet ouvrage.

Enfin je remercie l'abbé Flament qui, bien qu'auteur d'un livre important et précis sur notre oflag a accepté de préfacer ce modeste ouvrage.

Valenciennes, le 1<sup>er</sup> décembre 1978

## CHAPITRE I

## LES DERNIERS JOURS DE LIBERTÉ

Loin de moi l'idée de raconter la guerre. D'abord je ne suis pas qualifié et ensuite d'autres l'ont fait avant moi. Laissez-moi vous conter comment je suis « entré » dans la captivité.

Ikor donne avec une précision étonnante le nombre de ses heures de sommeil. Pour un prof de lettres, tu calcules beaucoup mieux que moi, mon cher Roger et j'admire la précision de tes statistiques. Pour moi, sans vouloir donner de détails, j'avais déjà au 10 mai, 2 nuits d'avance (ou de retard, si on veut) sur toi.

En deux mots, pour employer les termes à la mode, voici les coordonnées du futur Gefang ; après un stage à l'Ecole de Transmission ELT à Versailles (avant la guerre, les Transmissions n'étaient pas une arme), mobilisé au 15<sup>e</sup> RAD, colonel Ardouin Dumazet, 1<sup>er</sup> DIM (général de Camas) première armée (Blanchard) groupe d'armée du Nord ; en cantonnement à Ressons-Matz près de Compiègne depuis novembre 1939.

Devant notre désœuvrement, le colonel décide une manœuvre dans la nuit du 8 au 9 mai. En ce 9 mai, au lieu de me reposer, j'étais officier de surveillance en gare de Noyon pour veiller les militaires partant ou revenant de permission. J'accompagnais ainsi un

jeune aspirant dont c'en était la première mais qui ne put jamais nous rejoindre. Espérant me reposer dans la nuit du 9 au 10 mai, je fus réveillé au petit jour. Bref je partis en guerre avec déjà un manque de sommeil. Montés vers le Nord, nous rencontrâmes pour la première fois la guerre dans toute son horreur, le 12 mai 1940 (jour de la Pentecôte) : de jeunes communiantes furent tuées au cours d'un bombardement.

Nous nous installâmes à Villeroux, dans la région de Chastres.

Le 19 mai, après avoir traversé Valenciennes, Denain, Wallers par la D 40, nous avançons péniblement vers Hasnon par la D99. Nous nous dirigeons vers le Nord. La route étant encombrée par les réfugiés belges qui affluent et se dirigent vers le sud, des avions allemands arrivent en pique et bombardent cette double file.

Nous nous précipitons dans les fossés, mais les obus fusant dans les arbres, deux soldats sont tués à quelques mètres de moi.

Après quelques jours de combat dans la forêt de Raismes, près de l'étoile de Suchemont, nous nous retrouvons dans les dunes près de Zuydcoote, face à l'usine des dunes de Firminy.

Ce fameux week-end à Zuydcoote, ce ne fut pas comme l'a écrit, Monsieur Merle, une rigolade. Nous combattîmes sans relâche pendant huit jours. Nous avons été rattachés (nous ne le sûmes que plus tard) à la 12<sup>e</sup> DIM (général Jansens (I page 12) de sorte que, je sus, à la lecture du livre de mon ami, que nous avons appartenu à la même division.

Dans la journée du 3 juin, nous reçûmes l'ordre du jour suivant : « l'infanterie va se replier pour faire croire qu'il y a encore des troupes, vous allez tirer



jusqu'à la nuit, vous ferez sauter vos culasses, vous rejoindrez Dunkerque pour vous embarquer. »

L'ordre du jour fut exécuté à la lettre sauf qu'il n'y avait pas de bateau et que le Général avait péché par omission ; il fallait ajouter, (et ça nous ne pouvions le deviner) « pour 5 ans en Poméranie ».

Sachant qu'il n'y avait plus de bateau, nous lûmes au hasard un *Paris-Soir* en date du 5 juin où l'on disait : « l'amiral Abrial s'est embarqué le dernier ». Oui le journal avait raison. Après lui, personne ne s'est embarqué. Ce qu'on oublie de dire, c'est que 80 000 soldats, dont environ 1 000 officiers, restaient sur la plage.

De ces mille officiers, cent environ se dispersèrent : certains furent repris, d'autres s'échappèrent, gagnèrent même l'Angleterre en barque. Neuf cents, environ, restèrent à Malo et fournirent le bloc IV de l'Oflag II D.

Je regrette que le commandement qui savait (ou qui aurait dû savoir) qu'il n'y avait plus de bateau, ne nous l'ait pas dit, au lieu de nous amener au pas cadencé dans la gueule du loup.

« Mission accomplie, vous êtes libres, essayez de vous sauver. » Nous étions une majorité de gars du Nord. Certains même étaient des environs. Ils auraient pu se sauver, passer les lignes ou se planquer dans des fermes.

Quand nous arrivâmes au petit jour sur la plage de Malo, il y avait 80 000 hommes abandonnés des dieux et des hommes. Ça n'en faisait jamais qu'une centaine en plus.

Nous nous étendîmes sur le sable. En attendant.

jusqu'à la nuit, vous êtes restés vos classes, vous  
 rejoindre Dunkerque pour vous embarquer. Mais  
 l'ordre du jour fut exécuté à la lettre sans qu'il  
 avait pas de bateau et que le Général avait décidé  
 omission, il fallait partir, et ça nous ne pouvions  
 le deviner) « pour 8 ans en Poméranie », soit première  
 sachant qu'il n'y avait plus de bateau pour nous au  
 hasard un Paris-Soir en date du 5 juin on fit dire  
 « l'amiral Abrial s'est embarqué le dernier ». On le  
 journal avait raison. Après lui, personne ne s'est em-  
 barqué. Ce qu'on oublie de dire c'est qu'il y avait 8000 sol-  
 date, dont environ 1000 officiers, restés à Dunkerque  
 place, nous ne sommes pas allés par Hasnon vers  
 De ces mille officiers, cent environ se dispersèrent  
 certains furent repris, d'autres échappèrent, gagnés  
 rent même l'Angleterre en partie. Nous cent environ  
 restèrent à Malo et fournirent le bloc IV de  
 l'officier, mais on les précipita nous nous  
 Je regrette que le commandement ait eu à nous  
 aurait dû savoir) qu'il n'y avait plus de bateau, ne nous  
 fait pas dit, au lieu de nous amener au pas cadencé  
 dans la gaine du jour de l'été, nous sommes  
 à « Mission accomplie, vous êtes libres, essayez de  
 vous sauver ». Nous étions une majorité de gens du  
 Nord. Certains même étaient des enfants. Ils partirent  
 pour passer les lignes ou se planquer dans  
 des fermes, tout tandis qu'à côté sans combattre  
 Quand nous arrivâmes au petit jour sur la plage de  
 Malo, il y avait 8000 hommes abandonnés. Les lieux  
 et des hommes. Ça n'en faisait jamais qu'une centaine  
 en plus.

Nous nous étendîmes sur le sable. En attendant  
 jour suivant se vint à nous.

Il y avait encore des troupes, mais on ne les  
 croit

## CHAPITRE II

## EN ROUTE VERS LE CAMP DEFINITIF

4 juin 1940

Vers 9 heures du matin, alors que le soleil était déjà haut sur l'horizon, nous voyons arriver des uniformes verts qui nous font lever et nous emmènent. Nous suivons, sans réfléchir, telles des vaches que l'on amène à l'abattoir. Je vois encore un officier français offrir une cigarette à un posten. Qu'espérait-il obtenir de ce geste insensé ? Nous sommes parqués encore avec nos hommes, sur un terrain vague bourré de tentes ; je n'en ai jamais tant vu et je n'ai jamais su qui les avaient montées : un vrai camp de romanichels.

On ne voit aucun Allemand. A gauche (en regardant la mer) un pont gardé mène à Dunkerque ; à droite c'est Malo. Il aurait été facile de quitter le campus. Je suis allé plusieurs fois faire un tour dans les villas abandonnées, ou encore occupées par des civils, où j'aurais pu me procurer des vêtements, mais je suis toujours revenu « bien sagement » sous ma tente.

La vie continue, comme si rien n'était. L'aviation allemande se montre peu ; l'aviation alliée plus du tout. Oui la vie continue comme dans la « drôle de guerre » : notes du colonel, salut aux couleurs, corvées d'eau, appel des morts et remises de croix de guerre ;

même remise de notre solde de mai (où sont-ils donc allés chercher l'argent ?) Mais cet argent, nous n'en avons cure ; il n'y a rien à acheter, même pas la conscience d'un posten. Il nous sera d'ailleurs confisqué a notre arrivée à Gross Born. Il y avait toutes sortes de troupes à Dunkerque : les restes d'environ trente divisions : tous les généraux qui les commandaient n'ont pu embarquer, mais demeurent invisibles. Probablement ces officiers supérieurs sont-ils en rapport avec ces « ennemis » qu'on ne voit jamais.

Toujours est-il qu'au bout d'une dizaine de jours, l'armée française fut cataloguée en trois « sous ensembles » : les hommes de troupe qui furent séparés de leurs officiers (il paraît que chez les Russes, l'officier se dégrade et reste toute la captivité avec ses hommes), les officiers ordinaires qui partirent à pied, mais dans une autre direction et les officiers supérieurs (I p. 46) qui partirent en voiture. Seul de tous les officiers supérieurs capturés, notre chef de corps, le colonel Ardouin Dumazet, refusa de quitter ses officiers, prit la tête de la colonne, et malgré son âge, (il avait à cette époque 50 ans et déjà des cheveux blancs) fit toute la route à pied, avec nous.

Cette colonne constitua le Bloc IV de l'oflag II D.

Je ne vous raconterai pas en détail toutes les péripéties du voyage qui dura du 10 au 24 juin et qui nous mena de Dunkerque à Anvers en passant par Lille. Nous parcourions à pied quotidiennement entre 10 et 30 kilomètres.

Une fois enfermés dans nos wagons, il était trop tard pour s'évader mais entre Malo et Anvers, que d'occasions perdues ! Chacun pouvait mettre, au paradis des occasions perdues, au moins une dizaine de possibilités. Regrets superflus et inutiles mais que chacun

d'entre nous a ressassés pendant cinq ans, et peut-être continue-t-il à dire : « Ah, tel jour, dans telle occasion, si j'avais su... »

Outre ces promenades dans les villes occupées par les civils, relatées plus haut, je ne citerai que trois anecdotes : la première se situe à Lille.

Ikor parle de cette jeune fille (I p. 57) qui l'encourageait à se sauver. Il a, dit-il, beaucoup réfléchi. Il dit plus loin « je n'ai eu que fort peu de temps pour me décider » (I p. 58).

Pour moi, complètement abruti, je n'ai jamais réfléchi. Si j'avais pu raisonner quelques secondes, autant qu'un âne peut raisonner quand par hasard il n'est pas plus bête qu'un autre âne, je me serais évadé immédiatement ; mais je ne pensais pas.

A Lille, donc, on nous parque dans la caserne Négrier, quelques postens à la porte, mais à l'intérieur nous sommes complètement libres. Mon premier soin, est de donner, à tout hasard, à un civil, l'adresse d'une jeune fille allemande que j'avais connue quand j'étais venu faire ma licence place Philippe-Lebon (de nos jours, la faculté a émigré dans la grande banlieue à Annapes).

Ahurissant, invraisemblable ! Quelques heures plus tard, on me demande : c'était mon Allemande. Avec des vêtements civils, j'étais jeune alors, elle aurait baragouiné quelques mots avec les Allemands de service, me faisant passer pour son jeune frère et elle aurait tout fait pour faciliter mon évasion.

Des officiers sont allés chez eux, se sont changés, ont passé la nuit dans de beaux draps et sont revenus le lendemain matin « craignant que leurs camarades fussent partis sans eux ».

D'autres, qui n'étaient pas du Nord, sont allés louer

une chambre à l'hôtel Bellevue, un des hôtels les plus luxueux de Lille, bourré de généraux allemands, ont traversé le hall, salués par les uniformes verts qui se levaient tant à leur arrivée qu'à leur départ, et se sont empressés de rejoindre le troupeau.

Le lendemain 16 juin : départ pour Tournai, mais comme nous ne sommes pas habitués à marcher et que nous sommes déjà bien fatigués, la file s'allonge et nous arrivons par une allée bordée de jolies villas ; on se croirait à Ostende.

Pas de posten, rien de plus facile que d'entrer dans une de ces villas, d'autant plus que je viens de voir un poteau : Valenciennes 30 km.

Mais je ne pense pas ; je rejoins le troupeau enfermé cette fois dans la prison de Tournai, située à l'entrée sud de la ville.

Là, on retrouve quelques généraux, arrivés on ne sait comment.

Puis nous voyageons par petites étapes :

A Renaix, nous couchons dans une usine sur de la laine de verre, il nous est recommandé de ne pas faire de feu.

A Nivove sur un court de tennis.

A Alost, le 20, dans une cour d'usine.

A Lokeren, je ne sais plus où.

Enfin à Saint-Nicolas, nous tombons sur ce fameux pensionnat (I p. 56) où des jeunes filles massaient les pieds (qui n'avaient pas été lavés depuis le 10 mai, or nous étions le 22 juin), soignaient les ampoules et versaient un talc bienfaisant sur les orteils endoloris. Longtemps après, j'ai revu l'une d'elles qui se souvenait avoir soigné des officiers français.

Les faits suivants méritent d'être rapportés bien que, sur le coup, nous n'en ayons jamais rien su.

Nous fîmes la dernière étape Saint Niklaus Antwerp « sans sentinelle ». Le chef de file ayant donné sa parole d'honneur qu'aucun officier ne s'évaderait.

On ne nous avait rien dit, nous suivions, marchant comme des automates le nez fixé sur le derrière de celui qui nous précédait. C'était le dernier parcours en terre amie.

Ah, si nous l'avions su, bien qu'on fût en pays flamand, dont certains éléments étaient pro-allemands, nous pouvions quitter les rangs et essayer de rejoindre la France !

Anvers, 24 juin 1940.

Beaucoup de civils belges, dans la rue, nous regardent défiler. Les officiers de tête, qui crânent, chantent comme s'ils étaient victorieux. La gare : on revoit les sentinelles. Mais les avait-on vraiment perdues ?

On nous entasse dans des wagons « Hommes 40, chevaux 8 ».

Ikor en donne 90, nous étions, je n'ai pas pensé à nous compter, 60 à 70 enfermés pendant 48 heures. Pas question de descendre « aux escales ».

Arrivée à Dortmund, camp de triage, le 25.

Là, c'est la tour de Babel, et en s'en tenant aux Français, il y a de tout : des aviateurs, des marins, des sous-officiers. Nous sommes parqués sous des tentes, dans un immense terrain de camping.

On se promène, à la recherche d'un visage connu, soit sur les bancs du lycée, soit au régiment, soit en villégiature.

Je serais incapable d'évoquer le moindre souvenir concernant la nourriture ou la discipline.

Ikor (p. 66) avec sa mémoire d'éléphant parle « de tenir le fourneau dans la coquille de la main ».

Nous avons déjà perdu la notion du temps.

Après quelques jours passés dans ce camping, le 29 juin, on nous réunit sous le commandement de notre chef Ardouin Dumazet. Je reste avec les officiers de mon régiment et nous prenons le train, cette fois-ci en 2<sup>e</sup> classe assise, (comme il y a plus d'hommes que de places, certains coucheront dans les couloirs) pour le camp définitif.

Je suis assis par hasard au milieu de l'état-major, et me lance pour tuer le temps dans un bridge avec le capitaine Banse (chef d'état-major) qui pendant neuf mois avait signé les notes de service.

On l'appelait P.O.B.

Oubliant tout respect dû à mon supérieur hiérarchique, je poussais l'inconscience jusqu'à « l'engueuler » parce qu'il n'avait pas fait l'impasse dans le bon sens, audace extrême devant un officier habitué à commander et à donner des ordres de mission. Après une nuit passée en train, nous arrivons à Stargard (le nom est resté), gare située en hauteur.

Nous quittons nos wagons, et découvrons sur le quai une foule de soldats noirs.

Embarqués avec eux, nous traversons la ville et arrivons à un camp que nous croyons « définitif ».

On nous parque dans d'immenses garages, sur le sol pavé duquel on avait étendu un peu de paille.

Incapables déjà de réagir, nous nous imaginons que c'est notre sort définitif. Enfin nous allons pouvoir dormir, sans cette appréhension de reprendre la route. Un régiment de Sénégalais occupe d'autres garages voisins du nôtre. De notre part, aucune différence, ce sont des soldats français, mais de la part des Allemands, ils veulent nous les présenter comme des êtres inférieurs, et s'en prennent à la France d'avoir engagé,



pour les combattre, des hommes de couleur. « Tous nos combattants sont de pure race aryenne. » Nous leur opposons certains des nôtres, aussi bien bâtis qu'eux, notamment le magnifique athlète Theillier de Poncheville qui peut rivaliser avec n'importe lequel d'entre eux.

J'ai le front de protester. Ce sont des soldats français, comme moi, qu'importe la couleur de leur peau, qu'importe leur religion. Ce sont des hommes, et je ne fais pas la moindre différence. On a beaucoup parlé de racisme.

Je n'ai jamais entendu, dans la bouche d'un seul officier français, la moindre parole ou le moindre geste de discrimination contre nos frères de couleur.

Il n'y a pas de barbelé ; seule une petite corde, haute d'environ 80 cm, délimite le camp ; de l'autre côté s'étend une grande prairie.

Le lendemain, nous avons déjà récupéré, et pour me distraire, non pas pour ce désir noble de me maintenir en forme, je décide, avec quelques camarades, de franchir la corde et de m'ébattre dans la prairie.

Nous tendons un morceau de ficelle et nous nous amusons à sauter en hauteur, défaisons nos gros godillots, nous n'avons pas d'espadrilles.

A cette époque, on sautait encore en ciseau, et les résultats sont plus que moyens : 1,20 en moyenne, certains arrivent à 1,30 m.

Bref, à Stargard, nous nous distrayons comme nous pouvons. Il fait beau.

Un jour, un visiteur américain (les Etats-Unis ne sont pas encore en guerre), qui veut voir les conditions de notre détention, traverse le camp.

Mais, quelle que soit notre détresse, nous nous rendons compte que ce n'est pas le camp définitif : on

ne peut rester dans ces garages en plein hiver. Il n'y a pas d'eau, on fait sa toilette en plein air, sous une pompe.

Bien que les Allemands nous interdisent de fréquenter les Sénégalais, nous n'hésitons pas à frayer avec eux, à faire ce que nous pouvons pour leur captivité, à partager nos vivres, déjà très amoindris, avec eux qui en touchent encore moins (à cette époque, il y avait tout de même de la part de la Wehrmart, un certain respect pour les officiers).

Le 11 juillet, alors que nous commençons à croire que Stargard est notre destination définitive, nous prenons la route pour ce fameux camp « définitif », mais lassés par de belles promesses, nous n'y croyons pas.

On regroupe tous les officiers, les Sénégalais sont enfermés dans leurs garages, dont les posten en armes, prêts à tirer, bloquent les portes.

Nous quittons nos frères d'armes, évoquant par leurs cris déchirants, cette séparation qui, comme à nous, leur paraît odieuse.

Plus tard, au milieu de cet hiver rigoureux, nous nous inquiétons de les savoir, eux, habitués aux pays chauds, exposés aux rigueurs d'un hiver redoutable. Nous apprendrons avec joie que la Croix Rouge a obtenu qu'ils soient transportés dans un camp voisin de Bordeaux où règne un climat plus doux.

Nous reprenons nos wagons « luxueux », assis, et après quelques heures de route, nous arrivons « au port ».

Hélas, il nous faut, alors que nous nous sentons épuisés, faire une quinzaine de kilomètres.

Notre rage sera grande, quelques jours après, d'apprendre qu'il y avait une gare « Westphalenhof » juste au pied du camp.

## EN ROUTE VERS LE CAMP DÉFINITIF

Les Allemands s'excusèrent : cette erreur était-elle voulue ?

Seule concession pour notre dernière marche : une charrette prendra nos bagages (ou ce qu'il en reste) c'est-à-dire quelques musettes ou sacs à dos.

Nous les retrouverons à l'entrée du camp ; s'il y eut des vols ou des disparitions, ce fut l'effet des Français.

### GROSS BORN (PROTECTORAT)

11 juillet 1940-16 novembre 1940

Après une marche de quelques heures (nous ne sommes pas des coureurs de Marathon) nous arrivons à l'entrée d'un terrain clôturé de barbelés, sur lequel s'élèvent quelques chalets, non terminés (certains ouvriers sont encore en train de clouer sur les toits le papier bitumé qui sert d'isolant), aspect propre, quelques bungalows au milieu d'une pinède, barbelés rudimentaires. La clôture classique de trois rouleaux n'est pas encore posée.

Ce camp était, paraît-il « définitif ».

En prévision de nos rapports futurs avec les gardiens, le colonel Ardouin Dumazet qui a tenu à faire toutes les routes à pied avec nous, cherche mais en vain, dans son régiment, un officier parlant l'allemand.

Aucun de nous n'avait la moindre notion d'allemand.

Il fait appel au lieutenant Capillard, éditeur à Paris, qui fera partie, avec Ardouin, du premier convoi des rapatriés en Noël 40 « pour services rendus ». C'est vous dire que la place d'interprète sera chaudement disputée.

Mais hélas ! quand le lieutenant Bécart du 15<sup>e</sup> RAD, qui a appris l'allemand dans l'intervallic, prend sa suc-

Les Allemands s'excitèrent : cette erreur était-elle voulue ?  
 a pas d'eau, on a fait en trottant en plein air, sous une  
 Seule concession pour notre dernière marche : une  
 charrette prendra nos bagages (ou ce qu'il en reste).  
 c'est-à-dire quelques mallettes ou sacs à dos.  
 Nous les retrouverons à l'entrée du camp ; s'il y  
 est des vols ou des disparitions, ce fut l'effet des  
 Français.  
 qui en touchent encore moins à cette époque.  
 avait tout de même de la part de la Wehrmacht, un  
 certain respect pour les officiers).

Le 11 juillet, alors que nous commençons à croire que Stargard est notre destination définitive, nous prenons la route pour ce fameux camp « définitif », mais lassés par de belles promesses, nous n'y croyons pas.

On regroupe tous les officiers, les Sénégalais sont enfermés dans leurs garages, dont les postes en armes, prêts à tirer, bloquent les portes.

Nous quittons nos frères d'armes, évoquant par leurs cris déchirants, cette séparation qui, comme à nous, leur paraît odieuse.

Plus tard, au milieu de cet hiver rigoureux, nous nous inquiétons de les savoir, eux, habitués aux pays chauds, exposés aux rigueurs d'un hiver redoutable. Nous apprendrons avec joie que la Croix Rouge a obtenu qu'ils soient transportés dans un camp voisin de Bordeaux où règne un climat plus doux.

Nous reprenons nos wagons « luxueux », assis et après quelques heures de route, nous arrivons « au port ».

Hélas, il nous faut, alors que nous nous sentons épuisés, faire une quinzaine de kilomètres.

Notre rage sera grande, quelques jours après, d'apprendre qu'il y avait une gare « Westphalenhof » juste au pied du camp.

CHAPITRE III

GROSS BORN (PROTECTORAT)

11 juillet 1940-16 novembre 1940

Après une marche de quelques heures (nous ne sommes pas des coureurs de Marathon) nous arrivons à l'entrée d'un terrain clôturé de barbelés, sur lequel s'élèvent quelques chalets, non terminés (certains ouvriers sont encore en train de clouer sur les toits le papier bitumé qui sert d'isolant), aspect propre, quelques bungalows au milieu d'une pinède, barbelés rudimentaires. La clôture classique de trois rouleaux n'est pas encore posée.

Ce camp était, paraît-il « définitif ».

En prévision de nos rapports futurs avec les gardiens, le colonel Ardouin Dumazet qui a tenu à faire toutes les routes à pied avec nous, cherche mais en vain, dans son régiment, un officier parlant l'allemand.

Aucun de nous n'avait la moindre notion d'allemand.

Il fait appel au lieutenant Cupillard, éditeur à Paris, qui fera partie, avec Ardouin, du premier convoi des rapatriés en Noël 40 « pour services rendus ». C'est vous dire que la place d'interprète sera chaudement disputée.

Mais hélas ! quand le lieutenant Bécart du 15<sup>e</sup> RAD, qui a appris l'allemand dans l'intervalle, prend sa suc-

cession, il est trop tard, il restera jusqu'à la fin.

Nous sommes à jamais (ou tout au moins pour 55 mois) délivrés de l'appréhension de marcher : on peut dormir, on peut se reposer, la vie s'organise.

La première activité qui va se développer au camp, hélas, n'est pas intellectuelle. Il faut s'organiser pour « manger ». D'anciens scouts ou campeurs font des miracles pour installer et « faire marcher » des feux dans une espèce de dune, au milieu du camp. Ils se portent volontaires pour la cuisson et ils s'en tirent à merveille.

Pour notre chambre, l'organisateur et le réalisateur de cette cuisine collective, fut le lieutenant Lucien Coche.

Contrairement à un préjugé, ce brillant officier, major de l'Ecole Polytechnique, était très simple, très serviable et très adroit. Nous l'aidions de notre mieux. Les maladroits, comme moi, sont tout désignés pour les épluchages de légumes ou la vaisselle.

Deux jours après notre arrivée, c'était le 14 juillet, fête nationale. Nous le fêtâmes, à notre manière, comme nous pûmes. Certains avaient confectionné avec des loques de couleur, de petits drapeaux. Après l'appel et le départ des Allemands, le colonel Ardouin dit quelques mots, et tous ensemble nous chantâmes *la Marseillaise*. C'était très émouvant, cette armée de déguenillés (nous n'avions encore reçu aucun colis, encore moins de vêtements propres pour compenser ceux avec lesquels nous avions combattu) conservant sa fierté face à l'ennemi. (I p. 292.)

Nous nous croyions isolés du reste du monde, du moins du reste de l'armée française. Nous apprîmes au bout de quelques jours qu'il existait, à proximité, un « immense » camp d'officiers français, dont nous

constituions le 4<sup>e</sup> bloc. Nous touchâmes des ordonnances qui en provenaient et quelques médecins de notre camp s'y rendirent pour se procurer des médicaments.

Deux jours après notre arrivée, les Allemands demandent aux médecins prisonniers, des volontaires pour soigner leurs camarades. Beaucoup, surtout parmi les médecins d'active, se récusent, pensant plus à être rapatriés comme sanitaires qu'à soigner leurs frères d'armes. Le jeune sous-lieutenant Lebecq, tout frais sorti de l'école et qui fait son temps, se porte volontaire, pensant avant tout à son idéal de médecin. Quelle ne fut pas la surprise de ceux qui s'étaient défilés, de constater qu'il fit partie du premier convoi de rapatriés qui quitta le camp aux environs de Noël.

Un autre docteur, Bar, qui durant l'hiver 39-40, avait animé les activités culturelles du régiment, accompagna le docteur Lebecq dans son apostolat.

Puis après quelques jours de repos, la vie culturelle reprit le dessus. L'être intelligent supplanta peu à peu l'être bestial que nous étions devenus. Nous étions tout de même une élite et un officier pouvait penser à autre chose qu'à manger et à dormir.

Chacun essaya de distraire et d'intéresser ses camarades selon ses moyens. Nos conférenciers improvisèrent sur les sujets les plus divers. Mais la spécialisation, la classification des individus, comme elle devait l'être plus tard d'une façon plus stricte à Arnswalde, n'était pas encore établie.

On vit Barbotte, honorable professeur de taupe à Montpellier, nous parler de Rostand.

Un brillant capitaine d'artillerie, polytechnicien, nous fit une conférence humoristique, très applaudie, sur le Pouacre (espèce de hanneton). Enfin, une autre conférence nous fut donnée sur l'art héraldique. Tout

le camp se passionna pour les blasons : pendant une semaine, les moins anoblis d'entre nous, ne parlaient plus que de gueule, de sinople, d'or.

Nous n'avions ni cahiers, ni livres. Il fallait, comme l'a dit le père Dom Sortais, être « docti sine libris ». Les premières conférences étaient plutôt des causeries sur des sujets improvisés, souvent sans note. Un jour, avec un caillou blanc ramassé, tenant lieu de craie, je fis une causerie sur un carton à chapeau cylindrique dévalant une pente, glissant ou roulant sans glisser suivant le coefficient de frottement, et la pente. J'écrivais les calculs avec mon caillou sur les murs d'une baraque. Une autre fois, je calculais, avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec le souvenir de Machin, le nombre pi avec 10 décimales. Toutes ces conférences avaient davantage pour but de distraire nos camarades, plutôt que de les instruire. Souvent ils en savaient plus que nous.

Puis peu à peu, les conférences ou les cours s'organisent, chacun parlant de sa spécialité.

Outre les activités culturelles, il y eut les activités folkloriques. Un grand nombre d'officiers se regroupèrent « par régions » et tinrent à nous faire connaître le folklore de leur région.

Le groupe du Sud-Ouest fut particulièrement brillant par ses chants (*Les Montagnards sont là*), ses danses (danses basques) et son initiation à la tauromachie, nous donnant un jour le spectacle d'une véritable course de taureaux.

Parallèlement à la vie intellectuelle, par réaction contre la vie terre à terre des premiers jours, la vie religieuse prit un grand essor.

Certains officiers qui s'étaient montrés très pieux



pendant les jours de combat, s'écartèrent de la religion, le danger s'étant éloigné.

D'autres, au contraire, profitèrent de ces loisirs forcés pour réfléchir sur eux-mêmes et se tourner vers les forces spirituelles. Enfin, sous l'impulsion du lieutenant Gardent, autre ingénieur au corps des mines, une chorale se constitua. Son chef utilisait une vieille fourchette comme diapason. Chaque soir nous avions droit à une magnifique audition : Salve Regina (à cette époque on chantait encore en latin) et de nombreux mélomanes assistaient au salut, plus pour écouter de la belle musique que par conviction religieuse.

Un jour, au début d'août, après l'appel où nous étions réunis, le colonel allemand nous annonça la « libération » de trois officiers : Darquier de Pellepoix, ami notoire des Allemands, dont la place n'était pas parmi nous et qui prit une place honteuse comme « commissaire aux affaires juives », Bonvoisin, qui avait un poste élevé aux Assurances Sociales (on ne disait pas encore la Sécurité Sociale) et un troisième.

Trois officiers par semaine, cela faisait quarante ans ! Les optimistes affirmaient que nous serions chez nous pour Noël. Ce ne fut ni l'un, ni l'autre.

Prévoyant que la captivité serait longue, les Allemands décidèrent de nous fichier. On fit venir un photographe, on prit nos empreintes digitales et les censeurs se livrèrent à un certain questionnaire : Nom-Prénom-Profession-Religion (I p. 89) suivie de la question « Prénom du père ». Dans le brouhaha, je compris « Au nom du Père », prouvant que j'étais bien catholique, alors que mon ami Ikor répondait « Kein ».

Mais cet interrogatoire s'en tint là. Je n'ai jamais entendu aucune parole de propagande, et c'est, à ma connaissance, la seule fois que l'autorité allemande

nous adressa la parole. Le Français n'intéressait pas ces messieurs (I p. 212). Ces « fiches » devaient servir plus tard aux appels « Nominatifs » dits « Nonos » qui avaient lieu environ tous les quinze jours et en plus, bien sûr, lors des évasions, pour vérifier l'identité des évadés. On passait, à la queue-leu-leu, devant l'officier en montrant sa « plaquette ».

La vie s'organisait ; les emplois du temps se précisaient ; les premières lettres, puis les premiers colis arrivèrent. Nous étions entrés « dans la vie de prisonnier ». Un jour, nous eûmes l'électricité, jusque-là nous nous éclairions le soir à l'aide d'une lampe à acétylène ; quand on l'éteignait, elle laissait une odeur âcre tard dans la nuit.

Avec les premiers colis, les popotes s'organisèrent par régiment, par chambre ou par affinité. Certains obtinrent de changer de stube pour rejoindre un frère ou un ami. Pour les popotes, toutes les possibilités s'offrirent aux officiers, depuis la mise en commun de tous les colis jusqu'à l'individualiste qui garde tout pour lui.

Certains gourmands ne recevaient que des vivres dans leurs colis ; d'autres, plus intellectuels, se firent envoyer des livres. Après les avoir lus, ils les passaient aux amis ; ainsi fut constituée notre première bibliothèque.

De plus, conformément à la convention de Genève, nous touchâmes notre première solde, 1 600 F de 1940.

Nous étions outrés (encore peu habitués à la dévaluation) que les Allemands aient fixé la valeur du mark à 20 F (alors qu'en 1939 il en valait 7) mais ils avaient gagné la guerre. Plus tard, hélas, les Français constateront que, bien que les Allemands aient perdu la guerre, leur mark est passé de 20 F à 240 F (je



Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche.

Mars 1941



Spectacle de Music Hall.

Bloc II



parle en anciens francs pour soutenir la comparaison). Nous regardâmes ces billets comme des objets curieux, rappelant les tickets d'autobus ou (en plus petit) les billets du jeu de monopoly ; mais on nous assura qu'avec ces marks, nous pouvions acheter des objets en Allemagne. Une cantine se créa ; son cantinier, tout occupé à nous vendre au marché noir des denrées réservées au Grand Reich, eut une fin tragique.

Beaucoup d'entre nous achetèrent des livres. J'achetais dans l'édition Tauchnitz que nous avions en classe avant la guerre « Journey's End » qui rappelait le lycée, quelques livres de Maths dans la collection Sammlung Göschen, et enfin de belles musiques dans l'édition Peters (la plus belle édition avant guerre). Je pus envoyer une partie de ces musiques en France, lors du changement de camp. Je fus bien inspiré, l'imprimerie Peters ayant été anéantie par un bombardement.

La vie intellectuelle était organisée, nous avions des livres, des cahiers, des professeurs. Nous devenions des prisonniers organisés.

L'arrière saison de l'année 1940 fut exceptionnellement belle. Le petit bois de pins nous permettait, soit de nous étendre à même le sol (bien entendu nous n'avions pas encore touché nos « tabourets individuels » d'Arnswalde, et ne possédions pas de transatlantiques), soit de marcher comme des ours en cage autour des barbelés, si on excepte la dune réservée aux cuisines, peu propice à la marche.

Bien que certains officiers l'aient demandé, comme prévu à la convention de Genève, nous n'eûmes au début, droit à aucune promenade.

Aucune grande salle, aucune possibilité de faire du théâtre. Au bout d'un certain temps, cependant, nous eûmes le droit d'assister à des séances théâtrales don-

nées dans « le grand camp » où on nous conduisait par petits groupes, comme des enfants bien sages que l'on conduit au guignol, mais le contact avec les officiers des autres blocs était rigoureusement interdit. Peut-être est-ce au cours d'une de ces promenades que l'on eut la première évasion du camp, qui hélas échouera tout de suite, celle d'un aspirant alsacien nommé Roser.

Les colis et les lettres arrivaient maintenant régulièrement, limités ni en nombre, ni en poids et si elle était monotone notre vie n'était pas désagréable. Le mois d'août se passa sans incident.

Au début de septembre, 80 aspirants, non reconnus comme officiers, nous quittèrent. Comme le dit Flament (p. 19) leur départ enleva au camp des éléments jeunes et dynamiques. Je perdis Claude Fichot « l'aspi de ma batterie » et mon ami Michel Paix, que je devais revoir quelques années plus tard avec une jambe en moins : il avait réussi à s'évader et avait été grièvement blessé lors du débarquement, en Provence.

Par opposition, au début d'octobre, en prévision d'un hiver rigoureux, les officiers âgés (tout au moins les réservistes) nous quittèrent pour Shubin (près de Poznan) où il y avait, dit-on, un camp plus confortable (les Allemands reconnaissaient que le nôtre ne l'était pas). Cette perspective d'un hiver rigoureux dans nos baraques refroidit, si l'on peut dire, l'optimisme de ceux qui se voyaient déjà chez eux à Noël. Puis, le 16 octobre, nous quittèrent les « ministres des cultes, prêtres, pasteurs ou rabbins ». Cette haine de tous ceux qui pouvaient inculquer leur bonne parole, autre que la vérité nazie, offusque tous les officiers, même les non croyants. Seuls restent parmi nous les aumô-

niers divisionnaires (en soutane) et ceux qui, comme Sochal, se sont déclarés « professeurs ».

Après ces trois départs, et probablement en vue de concentrer nos effectifs et de diminuer la garde, il fut décidé de nous regrouper et de nous faire rejoindre « le grand camp » dont nous étions certes l'élément le plus jeune et le plus dynamique (après le départ de notre colonel, l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé se trouva être un capitaine).

Par une froide journée de novembre, nous quittâmes l'eden (relatif) que constituait le « Protectorat du bloc IV » pour aller rejoindre nos camarades.

Après s'être fait accompagner par un officier, nous nous rendîmes à la gare, où nous attendait un train. Après avoir passé quelques heures dans un wagon, nous arrivâmes à Gross Born, où nous fûmes accueillis par un officier qui nous conduisit à la gare. Après s'être fait accompagner par un officier, nous nous rendîmes à la gare, où nous attendait un train. Après avoir passé quelques heures dans un wagon, nous arrivâmes à Gross Born, où nous fûmes accueillis par un officier qui nous conduisit à la gare. Après s'être fait accompagner par un officier, nous nous rendîmes à la gare, où nous attendait un train. Après avoir passé quelques heures dans un wagon, nous arrivâmes à Gross Born, où nous fûmes accueillis par un officier qui nous conduisit à la gare.

On nous entasse à plus de deux cents par baraque, où les châlits à trois étages sont serrés comme des sardines. J'avais l'impression d'être un paysan qui avait toujours vécu à la campagne et qui était soudain plongé dans la vie urbaine des grands ensembles.

Bientôt, avec l'humidité des respirations, ceux qui sont perchés en haut coucheront au milieu de stalactites dégoulinant du plafond.

Ces baraques sont situées sur un terrain en pente et au printemps, celles d'en bas seront inondées par le ruissellement de la fonte des neiges.

Aucun point d'eau. Pour la toilette comme pour la

niers divisionnaires (en soutien) et ceux qui, comme Scholtz, se sont déclarés professeurs. Après ces trois départs, et probablement en vue de concentrer nos effectifs et de diminuer la garde, il fut décidé de nous regrouper et de nous faire rejoindre « le grand camp » dont nous étions certes l'élément le plus jeune et le plus dynamique (après le départ de notre colonel, l'officier le plus ancien dans le

le plus élevé se trouve être un capitaine). Par une froide journée de novembre nous quittâmes l'échelon (relatif) que constituait le « Protectorat du bloc VI » pour aller rejoindre nos camarades

Au début de septembre, 80 aspirants, non reconnus comme officiers, nous quittèrent. Comme le dit Flament (p. 19) leur départ enleva au camp des éléments jeunes et dynamiques. Je perdis Claude Fichot « l'aspi de ma batterie » et mon ami Michel Paix, que je devais revoir quelques années plus tard avec une jambe en moins : il avait réussi à s'évader et avait été grièvement blessé lors du débarquement en Provence.

Par opposition, au début d'octobre, en prévision d'un hiver rigoureux, les officiers âgés (ou au moins les réservistes) nous quittèrent pour Shubin (près de Poznan) où il y avait, dit-on, un camp plus confortable (les Allemands reconnaissaient que le nôtre ne l'était pas). Cette perspective d'un hiver rigoureux dans nos baraques refroidit, si l'on peut dire, l'optimisme de ceux qui se voyaient déjà chez eux à Noël. Puis, le 16 octobre, nous quittèrent les « ministres des cultes, prêtres, pasteurs ou rabbins ». Cette haine de tous ceux qui pouvaient leur parler, autre que la vérité nazie, effusa tous les officiers, même les non croyants. Seuls restèrent parmi les « les amô-



## CHAPITRE IV

## GROSS BORN WESTPHALENHOF

A l'arrivée en ce camp, bien que, je l'ai dit, l'hiver poméranien ait commencé, après séance d'épouillage, nous fûmes tous, colonel commandant le camp en tête, tondus à ras, et nous dûmes, après avoir plus ou moins récupéré nos vêtements, gagner d'immenses baraques, qui venaient d'être construites à la hâte, situées dans l'enclave du bloc I, sur la bordure ouest du camp, juste face au petit cimetière où reposaient déjà quelques camarades morts au début de la captivité. Malgré notre vif désir d'aller fleurir leurs tombes, nous ne pourrions les revoir (Cf p. 131).

On nous entasse à plus de deux cents par baraque, où les châlits à trois étages sont serrés comme des sardines. J'avais l'impression d'être un paysan qui avait toujours vécu à la campagne et qui était soudain plongé dans la vie urbaine des grands ensembles.

Bientôt, avec l'humidité des respirations, ceux qui sont juchés en haut coucheront au milieu de stalactites dégoulinant du plafond.

Ces baraques sont situées sur un terrain en pente et au printemps, celles d'en bas seront inondées par le ruissellement de la fonte des neiges.

Aucun point d'eau. Pour la toilette comme pour la

vaisselle, il faut traverser le camp couvert de neige pour rejoindre les douches. Bien entendu, dans ces locaux à peine terminés, il n'y a pas de courant et le jour tombe à 5 heures. A Noël, les jours seront encore plus courts ; que faire en ce gîte, à moins que l'on ne songe.

Plus de verdure, des baraques grises et sales, mais plus d'espace vital. Nos cinq baraques (appelées A B C D E) sont dans la même enclave que le bloc I, ce qui nous permet d'agrandir notre champ d'action (mais nous sommes toujours séparés des blocs II et III).

Voilà encore, et ce n'est pas la dernière fois, nos habitudes bousculées.

Puis à nouveau, la vie s'organise. Nous nous efforçons de passer le plus de temps possible en dehors de ces horribles baraques.

Ce premier hiver, dans ces cathédrales glaciales et sinistres, sera de beaucoup le plus dur. Il y a une semaine que nous sommes arrivés que nous apprenons le départ des Alsaciens-Lorrains. Peu d'entre eux sont vraiment réjouis, ils craignent d'être traités comme membres du grand Reich, voire d'être enrôlés de force dans l'armée allemande ; d'autres voient une possibilité, une fois retournés chez eux, de fuir en zone libre ; certains pleurent de quitter leurs compagnons d'armes. Quelques-uns, comme le capitaine Dür, qui devint interprète à la Revier, refusent de partir. Que dire de ce départ ? Les uns y virent un début, d'autres une fin, c'est-à-dire l'annexion définitive de l'Alsace au grand Reich.

Puis, coup de tonnerre : alors qu'on n'y croyait plus, vers le 15 décembre, c'est le premier départ des sanitaires et de quelques « services rendus ».

Le jeune lieutenant Lebecq, qui s'était porté volontaire pour servir à l'infirmerie, est le premier étonné d'apprendre son rapatriement. Parmi les heureux, il y avait le colonel Andrei, commandant tout le camp et notre estimé chef de bloc, notre colonel du 15<sup>e</sup> RAD, Ardouin Dumazet, qui nous avait toujours défendus avec courage et énergie contre les brimades allemandes.

Il nous fit ses adieux, très ému.

Après ces nombreux départs, de nombreuses baraques comportaient un certain nombre de places vides. Les Allemands décidèrent de les compléter au maximum, pour vider les grandes baraques du bloc IV. J'eus la chance, avec quelques camarades de régiment, d'être muté dans une baraque normale, et notre chambre formait ainsi une unité plus humaine.

Avant de poursuivre dans le sens du temps, permettez-moi de décrire l'atmosphère générale d'une stube de 20 à 25 officiers. (Cf photo 7.)

Sur les 24 officiers de notre stube, il y avait ce qu'on appellerait aujourd'hui des hommes de droite et des hommes de gauche, il y avait des « talas » (1) et des « non talas », des gens de situation aisée et des gens de situation plus modeste, mais il y avait entre nous un « gentleman's agreement » bien qu'il n'y ait aucun « règlement écrit ».

Comme dans les clubs sportifs, il était implicitement convenu que les discussions politiques et religieuses étaient bannies.

A ce point de vue, il régna toujours dans la chambre la plus parfaite camaraderie. Après le Débarque-

(1) Ceux qui vont « à la messe ».

ment, il y eut quelques discussions politiques, et le ton monta quelquefois, mais toujours cordial.

Il y avait parmi nous deux agrégés, trois ingénieurs de centrale, quelques cheminots, un avocat, un seul officier d'active qui était notre chef de chambre, mais partagea toujours avec nous toutes les tâches et toutes les corvées. Il y avait un roulement pour les corvées de la chambre, et également plus tard pour les corvées de l'étage.

Si p était la fréquence des premières, q la fréquence des corvées générales, tous les p q jours nous étions le même jour « de petit jour » et de « grand jour » ce qui nous donnait à peine le temps de manger ce jour-là, occupés du matin au soir à diverses corvées.

Tant que nous étions au protectorat, il n'y eut aucune sortie, les Allemands estimant que « le cadre enchanteur du camp » devait nous suffire.

Arrivés à Cross Born, les corvées de bois furent organisées (I p. 173).

Nous allions par petits groupes, dans le bois voisin « dessoucher ». Il fallait arracher au sol gelé des souches, creuser tout autour, fendre avec des masses, scier les racines, le tout avec des instruments de fortune. La souche, extirpée était laissée sur place, le numéro de la stube marqué à l'encre aniline, un chariot tiré par un cheval, semblable au chariot macabre dont nous parlons en page 53, venait les rechercher, et les déposer à l'entrée du camp. Il fallait alors les transporter jusqu'à la chambre, débiter les souches.

Parfois, pour augmenter le lot de notre popote, je montais, à l'insu des gardiens, dans un arbre et (à cette époque, j'étais encore jeune et souple) me suspendant à une branche, je frappai de mes chaussures les branches inférieures jusqu'à ce qu'elles cassent. Il

fallait descendre sans l'aide des branches disparues.

Ces morceaux de bois, nous les ramenions dans nos bras, les Posten (à cette époque) fermaient les yeux. Les corvées eurent lieu tout l'hiver 1940 jusqu'au jour où deux officiers se firent recouvrir de branchages et de neige jusqu'à notre départ et se dégagèrent dès que nous eûmes disparu avec nos gardiens (1).

Malheureusement, ils furent repris.

Certains camarades, soucieux d'apprendre l'allemand, annonçaient du matin au soir, à haute voix, la méthode Assimil et ceux d'entre nous les plus réfractaires à cette étude de la langue germanique, connaissaient par cœur, à force de les entendre, les phrases comme :

« Der Tee ist gut, aber meine Tasse ist zu Klein » ou « Wieviel Schneider sind in dieser Stadt ? »

On avait fini par réclamer deux heures de silence par jour : une heure le matin et une heure l'après-midi, pour nous permettre en toute tranquillité d'écrire nos lettres, de préparer nos cours ou simplement de lire. Ceux que l'on qualifiait d'intellectuels, qui étaient les premiers embryons de l'université, avaient le droit de séjourner à la cantine qui servait le matin à dire la messe.

On avait retrouvé un confort relatif. Nos baraques avaient l'électricité ! Il y avait toujours le problème de l'eau. Il fallait, pour se laver, se rendre aux douches, donc s'habiller chaudement pour traverser le camp qui commençait à être couvert de neige. Il fallait toujours faire la queue dehors pour se faire servir la soupe ; et quand on était de jour, poireauter une heure dans la neige, attendre que tout le camp fût servi

(1) Cf. livre du général « Le Ray » : *Première à Colditz*, page 24.

pour obtenir, en rab, un ou deux quarts de soupe à partager entre vingt-quatre.

Les blocs étaient toujours fermés, sauf à l'occasion des représentations théâtrales qui avaient lieu au bloc II, elles bénéficiaient d'un grand hall et d'une estrade au milieu de laquelle je découvris un magnifique piano à queue, dont il m'était, hélas, interdit de me servir.

Chaque bloc avait sa troupe théâtrale (I p. 290), ses accessoiristes, préparait ses décors, mettait au point ses répétitions.

Il y avait une représentation pour chaque bloc qui avait lieu dans la cantine du bloc II (à celles-là vint s'ajouter, à Arnswalde une « générale » réservée aux vedettes).

Chaque troupe avait sa personnalité :

le bloc I avait un style classique, (Photo 1)

le bloc II, avec Challine et Chauvin, était orienté vers la musique, le jazz, l'opérette. (Photo 2.)

Le bloc III donnait des pièces à thèse qui soulevèrent plusieurs fois l'indignation et le scandale. La troupe fut reprise par notre camarade Armand Lanoux, prix Goncourt et actuel secrétaire de l'Académie Goncourt qui voulait lui donner un caractère plus humain.

Mais par un regrettable préjugé défavorable le bloc III, en souvenir de Chambon, n'avait pas la cote.

Il échoua et ce fut Gauthier, connu pour son agence d'information « Colgo », en collaboration avec Hue de la Colombe, futur PDG d'Usinor qui reprit cette succession difficile grâce à sa ténacité épaulée par de merveilleux artistes comme Carliez et Boucheron, il releva le flambeau et nous donna de merveilleux spectacles.

Quant à notre bloc IV, il brilla par sa jeunesse et son dynamisme, grâce à de merveilleux acteurs féminins comme Débia et Brienne et au talent de Crouzillard. (Photo 4.)

Avec cette possibilité de franchir les barbelés et désireux de nous distraire (au sens propre du mot : distrahere) la plupart d'entre nous assistâmes, au début, à tous les spectacles.

Notre vie intellectuelle s'enrichit aussi de brillantes conférences ; les conférenciers « en renom » obtenaient des Aussweis pour venir parler dans d'autres blocs. Nous fîmes ainsi la connaissance de Ratineau.

En particulier, dans le domaine religieux, après un début où les autorités allemandes semblaient étouffer toute influence religieuse (départ des prêtres et des juifs) peut-être, a-t-on dit, sous l'influence d'un commandant de bloc, le major Bahr, pasteur dans le civil, un certain effort fut fait pour favoriser les échanges religieux. De brillants orateurs vinrent nous prêcher la bonne parole. Je pense surtout à Dom Sortais, qui vint faire une brillante conférence, où de nombreux camarades s'entassèrent, croyants comme incroyants. Sochal, que nous ne connaissions que comme metteur en scène, nous donna également quelques belles causeries.

Mais, alors qu'au début, au protectorat les conférences étaient libres : un officier s'installait, sans autorisation préalable, pour parler d'un sujet, et autour de lui s'asseyaient, au hasard de la promenade, des camarades pour l'écouter. Au camp de Gross Born, chaque conférence était surveillée, elle devait avoir lieu, en principe, en présence d'un censeur interprète et le sujet était communiqué aux Autorités. Il en était

de même pour les sermons faits par nos prêtres au cours d'offices religieux.

Nous avons eu la possibilité d'acheter des livres en Allemagne. C'était une occasion d'utiliser nos marks de camp (on ne pouvait boire pour 80 marks de bière par mois !) Plus tard, nous eûmes la possibilité d'en envoyer à nos familles en France. Je commandais quelques livres de calcul dans l'édition Sammlung Göschchen et, bien que m'étant toujours refusé à travailler l'allemand, je fus obligé d'en apprendre quelques rudiments pour lire ces « Variations Rechnung ». Avec le petit dictionnaire de la stube, beaucoup de mots techniques, m'échappaient. Je les soulignais et allais les consulter dans un gros dictionnaire détenu dans une autre baraque. C'est ainsi que moi qui ne connaissais pas le moindre rudiment de grammaire, je finis par connaître certains mots que peut-être certains agrégés d'allemand ignoraient, tels que Ableitung, unabhängigen Veranderlichen.

Souvent, le sens général de la phrase m'échappait, mais je pus reconstituer quelques exercices pour mes cours.

Il y avait dans une salle voisine des douches, un piano. En ces débuts, à part les quelques virtuoses qui préparaient des concerts (je pense à Flageolet dans notre bloc), il y avait peu d'amateurs et je pouvais aisément jouer une heure de piano chaque jour, avec, en plus, quelques séances de musique de chambre.

Je faisais du piano à quatre mains avec différents camarades. Je dénichais un violoniste qui accepta de travailler avec moi quelques œuvres faciles pour piano et violon. Je travaillais même un trio de Mozart pour piano, violon et violoncelle. J'essayais quelques séan-



ces avec deux camarades qualifiés, mais je n'étais pas à la hauteur et je dus abandonner.

Tout absorbés par nos occupations quotidiennes, nous vivions en vase clos, peu intéressés par les événements extérieurs. J'ignorais le nom des chefs des camps tant français qu'allemand. Quant aux communiqués, ils ne nous intéressaient pas, pensant égoïstement que des succès ou échecs locaux de nos alliés ne pouvaient avoir la moindre influence sur notre sort.

Flament parle de « Sonder Meldung » diffusés par les hauts parleurs du camp. Mais il fallait être volontaire pour aller les écouter sur place. La plupart des officiers ne se dérangeaient pas pour écouter « cette propagande », pas plus que les « Lagerbefehl » dictés par le commandement allemand que nous refusions de lire.

De même, nous suivions de très loin la politique française alors qu'une minorité essayait d'analyser les opérations militaires (I p. 202). D'ailleurs, je l'ai déjà dit, chacun pensait comme il le voulait, mais il n'y avait aucune discussion politique dans les chambres. A quoi bon !

Jusqu'à Arnswalde, à part quelques exceptions, les lettres ne nous apportaient que des nouvelles locales et familiales, nous n'attendions pas de nouvelles politiques.

Concernant l'ensemble du camp. En ce qui me concerne, n'étant pas agrégé, je n'eus pas un rôle officiel, mais je continuais, en attendant, à donner quelques leçons de « calcul différentiel et intégral » à quelques amis dont Ulman qui devait diriger les tramways de Casablanca. Ces cours durèrent jusqu'au départ pour Arnswalde, ce qui me valait une place à la cantine consacrée bibliothèque de travail.

Un jour, mon camarade Flipo, avocat au barreau



## CHAPITRE V

## OUVERTURE DES BLOCS

Au mois de mars 1941, les portes qui séparaient les blocs furent ouvertes, dans la journée. Nous pouvions circuler, à notre convenance, dans tout le camp, sauf au moment des appels qui avaient toujours lieu dans nos blocs respectifs. Alors les blocs étaient isolés pour éviter le passage de camarades destiné à combler le vide d'un évadé.

La vie du camp s'en trouva modifiée. D'abord nous fîmes connaissance de nouveaux camarades, de nombreux groupements purent s'établir par affinités : groupements professionnels, artistiques, folkloriques.

L'université put se constituer d'une façon définitive, avec dans chaque discipline, un responsable unique et qualifié pour l'ensemble du camp. En ce qui me concerne, n'étant pas agrégé, je n'eus pas un rôle officiel, mais je continuais, en dilettante, à donner quelques leçons de « calcul différentiel et intégral » à quelques amis dont Ulman qui devait diriger les tramways de Casablanca. Ces cours durèrent jusqu'au départ pour Arnswalde, ce qui me valait une place à la cantine consacrée bibliothèque de travail.

Un jour, mon camarade Flipo, avocat au barreau

de Lille, un des rédacteurs d'« Ecrit sur le sable », me suggéra de donner une audition.

Je demandais au lieutenant Verdeau, l'autorisation de disposer de la scène du bloc II, où était entreposé un magnifique piano à queue. Je m'entraînais chaque jour pendant un certain temps, puis un programme fut composé. Il s'intitulait « une heure avec Beethoven, Chopin et Debussy ».

ELS (abréviation d'« Ecrit sur le sable ») fit même imprimer le programme.

D'accord avec les autorités théâtrales du bloc II, une date fut décidée, un soir, mais avant la fermeture des blocs.

J'y conviais quelques amis ; mon seul but était de leur faire plaisir, de leur permettre une évasion en leur faisant écouter quelques belles pages musicales.

Je n'avais pas de partition et pour certaines œuvres, je n'en avais pas vu la musique depuis dix ans.

Ce fut une audition « intime » : aucun officier supérieur, aucun uniforme vert n'y assista.

Certes, que l'âme de Beethoven me le pardonne, je n'avais pas la virtuosité d'un Verdeau ou d'un Flageolet. L'exécution était loin d'être parfaite. Je parlais plus avec mon cœur qu'avec mes doigts, mais je crois avoir fait plaisir à quelques amis. C'est déjà une récompense.

Avec l'approche du printemps, après l'interruption des corvées de bois, les promenades furent établies (je ne dis pas rétablies, car si mes souvenirs sont exacts, nous n'eûmes aucune promenade au cours de l'été 1940) (Cf. p. 56). C'est au cours de ces promenades qu'eurent lieu les premières évasions réussies, celle de Billotte, puis celle de Branet avec de Boissieu

et Klein pour interprète. Les deux équipes parvinrent à gagner la Russie mais (l'Allemagne n'était pas encore en guerre contre l'URSS) nos camarades y furent internés parce que sans papier officiel, et comme espions capitalistes.

Ils y furent traités comme des bêtes, les Russes n'ayant même pas la possibilité de soigner les malades, de Boissieu devant ouvrir avec une lame de rasoir un abcès à l'oreille.

Le sol se dégelait, de nombreux tunnels furent entrepris. Hélas, un grand nombre furent découverts avant d'avoir servi. Flament nous en parla longuement (F p. 358), Ikor (*A travers nos déserts*, p. 443).

Est-ce une veine insolente des Allemands, est-ce une dénonciation d'un traître cherchant un rapatriement à bon compte ?

« Ils ont été dénoncés, il y a des types qui feraient n'importe quoi pour se faire rapatrier. » (Ikor, *A travers nos déserts*, p. 473.)

Il y eut certainement des brebis galeuses parmi nous, mais je crois que, dans la majorité des cas, il faut invoquer la malchance.

Le secret était bien gardé : seuls quelques initiés étaient dans le coup. Nous nous réjouissions toujours en apprenant qu'une évasion avait eu lieu, mais nous en ignorions toujours la préparation.

Un jour, au cours d'une promenade, deux officiers de ma baraque se sont évadés. Comme toujours, traînant la patte, j'étais en queue de la colonne et baragouinais au posten quelques phrases banales comme « Das Weter ist schoën » ou la fameuse « Der Tee is gust, aber meine Tasse ist Zu Klein » qui les faisaient sourire.

Les deux évadés quittèrent leurs pèlerines, ils

étaient habillés en civil ; ils rebroussèrent chemin et passèrent devant nous en faisant un magnifique « Heil Hitler ». Je les remarquais à peine.

Au retour, un officier (je crois que c'était le capitaine du Crest) me dit : « Bravo Sirot, tu as été admirable. » J'écarquillais les yeux. J'ignorais au départ que deux officiers voulaient s'évader, et j'ignorais encore au retour qu'ils s'étaient évadés. Et pourtant, j'avais facilité leur évasion. Vous voyez que le secret était bien gardé.

A l'été, nous allâmes même jusqu'au lac, où nous nous baignions en slip, revenant en tenant nos slips mouillés à la main (I p. 172).

Ce premier printemps poméranien correspond, du point de vue matériel, à la plus agréable période de notre captivité. A part quelques gueulantes et quelques brimades lors des évasions, les Allemands ne nous embêtent pas trop, les colis arrivent régulièrement, les cours sont réguliers, les spectacles divertissants ; le climat rigoureux de l'hiver laisse place à un climat doux et sec ; l'état sanitaire du camp est satisfaisant. Mais les grands malades ne sont-ils pas partis ? Flipo a chanté : « J'en ai connu de grands malades, qui se portaient comme le pont neuf. » Loin de nous cloîtrer dans nos baraques et de n'en sortir que pour les premières nécessités (toilette, besoins, colis), nous sortons le plus possible, soit pour marcher autour du camp :

« J'vais voir la sentinelle qui / de l'autre côté / nous regarde marcher / Son air d'intelligence » — chanson qui n'a pas été censurée ! —  
soit pour faire du sport : les ballons sont arrivés, on peut faire du foot, du basket, de l'athlétisme. Le ter-

rain n'est pas assez plat pour permettre le volley ou le tennis. En dehors de mes cours et de mes heures de piano, je m'aère le plus possible.

Parfois, on voit passer des troupes allemandes allant à l'exercice, en chantant ; pour nous « pauvres pious-tres », qui ne connaissons pas l'allemand, nous les singeons en reprenant en chœur « Ali, Alo » alors que — d'après Ikor — (I p. 331) il faut dire : Lahilaho !

Au début d'avril, les pères de familles nombreuses (à partir de quatre enfants) nous quittent. A part quelques anciens, peu de départs au bloc IV. A ce convoi se sont joints quelques sanitaires, dont les aumôniers divisionnaires. Nous perdons ainsi le père Sortais et l'abbé Becque, supérieur du séminaire de Châlon, qui avait fait de très intéressantes causeries sur les abeilles.

Le 1<sup>er</sup> mai, c'est la Saint-Philippe. Certains fêtent le Maréchal. D'autres restent indifférents. A cette époque, on ne parlait pas encore de « fête du travail ». D'ailleurs pour nous, ça aurait été plutôt « la fête de l'oisiveté ».

Le temps est beau dans l'ensemble, mais il faut se méfier. *Der General Winter* n'est pas mort et le 8 mai, le camp est couvert de neige.

Je me rappelle cette date, car ce jour-là, le charbon étant une denrée indispensable, tant pour la France que pour les occupants, tous les mineurs sont libérés. Parmi eux figurent les ingénieurs du corps des mines : Coche, actuellement directeur général de l'Irsid, Hue de la Colombe, PDG d'Usinor et Gardent, directeur général des Charbonnages. Il y en avait peut-être d'autres, mais je ne les connaissais pas.

De notre baraque partiront, Hoton, des mines de Bruay, Boca, de Liévin ; Walch et Mouté, des mines

d'Anzin, nous ont déjà quittés pour le camp de Schubin.

Puis juin et juillet arrivent. Pour la plupart d'entre nous, c'est l'anniversaire de notre capture. Un an déjà : et si nous savions que nous en étions au 1/5 (en temps), je ne dis pas au cinquième de nos peines, car celles-ci augmenteront d'une façon exponentielle.

En août, nouveau départ important : « les anciens combattants » ; seuls les réservistes ont droit à cette faveur. Il faut bien une limite, le Grand Reich « dans sa magnanimité » met la barrière à 1900. Tous les réservistes nés avant 1900, qu'ils aient fait la guerre ou non, sont libérés. Certains qui avaient eu vent de la chose, et des relations dans leur mairie, se sont fait vieillir, et ont envoyé de faux papiers.

L'un d'eux très droit et très pieux, avait des scrupules à « tromper l'ennemi ». L'abbé Dupaquier lui a répondu : « Avec les Allemands, il faut mentir, toujours mentir, les Allemands n'ont pas droit à la vérité. »

Après ces départs massifs (ce sera le dernier, après il n'y aura plus que des « cas isolés », plus de catégories de rapatriables) l'effectif des chambres s'est allégé. On décida de vider complètement certaines baraques du bloc IV. Notamment la baraque B, à l'intérieur de laquelle un autel avait été dressé, servait de lieu du culte (Photo 3). Dans la journée, elle était occupée par les décorateurs et les costumiers du théâtre (ils en profitaient pour tailler des vêtements civils.)

De cette baraque, située près du cimetière, partait un magnifique tunnel qui devait être découvert quelques jours avant son inauguration. Dommage, car, située à l'écart, cette baraque était peu surveillée, et dans ce cas, il y a forte présomption d'une dénoncia-



tion (F p. 360). C'est au cœur de l'été que l'on vit se dresser des baraquements de l'autre côté de la voie ferrée. Ce devait être un camp de prisonniers russes.

Tout au long de notre séjour, c'est-à-dire jusqu'en mai 1942, les bruits les plus divers et les plus macabres, colportés par nos ordonnances ou les posten, nous parvinrent. Quelle est la part de vérité ? Il y a eu, je l'espère pour ces pauvres Russes, une part d'exagération : toujours est-il que, comparé au nôtre, leur sort n'était pas enviable. Bien sûr, il était interdit d'entrer en contact avec eux ; mais certains, au cours de corvées, longeaient le camp ; que de pains et de boîtes de conserves jetés à nos frères d'armes !

Certains officiers parlant le russe, notamment de Liancourt, arrivèrent à leur lancer quelques mots, mais aucune conversation sérieuse ne put être engagée.

Mais bientôt un spectacle plus macabre devait s'offrir à nos yeux.

Sur la bordure ouest du camp, face aux grandes baraques du bloc IV, nous vîmes quotidiennement des Russes creuser de grands trous, pousser un chariot à la main (économie de cheval ; on a la main-d'œuvre pour rien) et déverser le contenu de ce chariot dans les trous : il s'agissait de cadavres de soldats russes. Quelle horreur ! Les plus hostiles d'entre nous au régime russe étaient offusqués par cet acte de barbarie. Il y eut des protestations, et il fut même interdit, avec posten et chiens, de stationner à la lisière du camp, pendant cette horrible manœuvre. Nous faisons ce que nous pouvions pour redonner courage... et vivres aux survivants.

L'URSS n'ayant pas signé la convention de Genève, les prisonniers russes étaient traités comme des bêtes, aucun contrôle sanitaire ; certains de nos médecins

obtinrent à plusieurs reprises d'aller soigner les grands malades et de les piquer pour éviter le typhus.

Quant à nous, l'état sanitaire était satisfaisant. A part cet hiver rigoureux, le climat était sain. Ikor (p. 158) avoue : « A Westfalenhof, nous avons été dévorés de vermine. Tous sans exception, et rien n'en venait à bout. » Dans ma baraque, nous n'eûmes jamais de poux, et les séances d'épouillage étaient plutôt une « assurance ». Au contraire, à Arnswalde, nous fûmes dévorés par les punaises, et à la fin (cf. p. 96) par les « puces ».

Dès l'arrivée des beaux jours, nous préparâmes « la Kermesse », organisée au profit du Secours National. Ce mot de secours national, trop voisin de « Révolution Nationale », avait un arrière-goût pétainiste qui ne plut pas à tous. Cependant, dans l'esprit des organisateurs, le produit de cette kermesse était destiné à soulager les misères des Français brimés par l'occupation, quelles que soient leurs idéologies politiques ou religieuses. Ce n'était pas comme la kermesse de l'Humanité, au service de la propagande et au profit d'un parti.

Si le Français n'aime pas donner à une quête, il est prêt à dépenser pour avoir n'importe quoi.

Cette kermesse, prévue pour le 15 août, eut lieu du 24 au 27 août (F p. 387). Je ne m'étendrai pas sur les diverses manifestations données en détail par Flament (pp. 386 à 390). Un seul oubli (mais un ecclésiastique n'osait s'aventurer dans un tel lieu) le cabaret du bloc IV, monté par Martin, qui devait évoquer les cabarets Montmartrois, notamment le « Lapin agile ». Dans cette atmosphère de cabaret, on servait une espèce d'orangeade (même un jour nous eûmes droit à la bière) et une espèce de coco. On y chantait des

chansons que m'avait apprises Martin (pour ma part, provincial et innocent, j'ignorais la plupart d'entre elles). Je tenais le rôle du pianiste, déguisé en l'occurrence avec des cheveux longs, des rouflaquettes et une cravate Lavallière ; entre les chants, je jouais de la musique douce, ou quelques airs de l'avant guerre : « *J'attendrai* » qui avait été un grand succès (on dirait aujourd'hui un tube) vers les années 38, dont les paroles, présentes à toutes les mémoires, et évoquant notre retour, faisait vibrer les prisonniers ; le Lambeth Walk, quelques charleston des années 30, même un certain succès allemand datant de la veille de la guerre « *Bei mir, bist du schoën* » ou la musique d'un film allemand qui venait de paraître sur le *Belami* de Guy de Maupassant « *Du hast Gluck, bei den Frauen Belami* » (on ne connaissait pas encore Lili Marlène).

Un jour, deux Allemands entrèrent : les clients reprirent en chœur « *Mimi Po d'Chien* » et « *Du gris* ». Je m'abstins de leur jouer : « *Nous irons pendre notre lingé sur la ligne Siegfried* », que j'entamais dès qu'ils eurent quitté la pièce.

En plus de tous ces spectacles de variétés cités par Flament, des officiers ingénieux avaient confectionné des objets de toutes sortes, surtout des jouets que nous pûmes adresser pour Noël à nos enfants qui nous attendaient en France.

Certes, nos gardiens et nous-mêmes admirions cette ingéniosité à faire de si belles choses, avec si peu de moyens.

Que dire des spectacles ? ils furent de mars 1941 à mai 1942 nombreux et variés, et, après la période d'interruption due aux sanctions Giraud, de Noël 42 à Noël 44, chaque bloc tenait à produire ses acteurs et monter ses pièces (F pp. 785-786).

Une pièce, sur laquelle Flament glissa, fit une grande impression au camp : *Azaïs*, montée par Crouzillard : à un homme qui n'a jamais eu de chance, on prédit que ça va changer et que tout va lui réussir ; désormais il a une veine insolente, tout lui réussit ; sujet en or pour un oflag : chacun s'est vu en Azaïs, souhaitant, au retour, la même veine insolente.

Un autre spectacle, *Le fleuve étincelant*, eut un immense succès : spectacle somptueux, teinté d'un peu de philosophie et de science fiction. Flament oublie de citer Chauvin qui fut un de nos meilleurs joueurs de jazz et qui y tenait le rôle d'un brillant officier de marine.

Après cet été « presque enchanteur », nous entamâmes notre deuxième hiver. Pour la plupart d'entre nous, il fut moins rude : les petites baraques étaient mieux chauffées, moins de stalactiques dégoulaient du plafond, la cuisine était mieux organisée et surtout nous commençons à avoir l'habitude. En plus, nous souhaitions avec impatience l'arrivée du « Général Winter » qui devait, nous l'espérions, arrêter l'avance allemande en Russie.

Certains écoutaient avec avidité les « sondermeldung » diffusées par un haut-parleur à l'entrée du camp, mais il faut l'avouer, la plupart d'entre nous, tels un reptile ayant pris ses quartiers d'hiver, somnolaient, indifférents aux grands événements qui se jouaient loin de nous : l'avance en Russie semblait stoppée, les Anglais et Rommel piétinaient en Afrique du Nord.

Puis nouveau coup de théâtre : le 7 décembre 1941, Pearl Harbour. Les Américains deviennent nos alliés : au terme d'un raisonnement simpliste, mais exact, ils

déclarent la guerre au Japon, le Japon est l'allié de l'Allemagne (l'axe Rome-Berlin passe par Tokio). Dès ce jour les plus pessimistes d'entre nous virent la défaite de l'Allemagne.

Je l'ai déjà dit, notre vie intellectuelle était bien organisée, plusieurs bibliothèques s'étaient constituées dans le camp : livres techniques, livres scolaires, romans. Nous en avons reçu de sources diverses : Croix Rouge, YMCA (Young Men Christian Association), envois personnels (après les avoir lus, ceux qui avaient reçus en faisaient don à la collectivité) et achats en Allemagne (à cette époque bien achalandée). Nous avions la possibilité d'acheter des revues allemandes. Certaines, techniques ou artistiques (*Die Kunst*), étaient dénuées de toute propagande. Nous étions étonnés que ce peuple en guerre ait encore les loisirs de s'intéresser à ce que nous considérions comme superflu. Ce n'était pas encore la guerre totale. Nous fûmes encore étonnés de voir un jour, en pleine guerre, une thèse sur l'œuvre de Balzac. Pendant que la bataille faisait rage en Russie ou en Lybie, la vie continuait pour les civils. On parlait dans les journaux de magnifiques concerts donnés par Wurtflanger ou Karajan, de somptueuses représentations à l'opéra, ou d'opérettes comme « *La veuve joyeuse* », œuvre chère à Hitler.

Il paraît, d'après certains camarades évadés, que les cinémas jouaient dans toute l'Allemagne comme en temps de paix. Nous avons pu nous abonner à la Presse française, journaux allemands écrits en langue française. De même que certains Français achètent *Le Point* ou *L'Express* uniquement pour les problèmes de bridge ou les mots croisés, de même certains s'abonnèrent à « *la Gerbe* » uniquement pour faire « les pe-

tits jeux » sans avoir pour cela la moindre sympathie pour ces « Allemands au carré ».

Tous ceux qui se sont ainsi délibérément, sans aucune obligation, rangés du côté des nazis, devraient être exclus à jamais de la littérature française qu'ils ont souillée. Ce n'est un secret pour personne que De Gaulle a refusé la grâce de Brasillach parce qu'il avait des mœurs spéciales, et j'ai été offusqué de lire dans le *Figaro Littéraire* des articles sur certains de ces traîtres (que certains voudraient réhabiliter) qui avaient nom Céline, Brasillach, Châteaubriant, Luçhaire, Maurras qui, même s'ils avaient du talent en 1939, devraient être à jamais laissés dans le mépris et l'oubli et rayés du dictionnaire Larousse. Outre l'utilité du « papier » en tant que matière première (nécessité qui s'imposera lors des schubinettes), on pouvait s'intéresser aux « nouvelles locales ». C'est ainsi que j'appris par « *L'Echo du Nord* » le décès d'une tante un mois avant de recevoir la nouvelle par lettre. Pour ma part, je recevais « *Le Nord Maritime* » et, avant de l'utiliser à des fins matérielles, je le faisais circuler parmi quelques amis dunkerquois. Plusieurs fois, je passai quelques loisirs à lire le roman feuilleton. Mais jamais il ne nous serait venu à l'idée de lire la presse tendancieuse de la collaboration. Comme journaux allemands, nous avions la (1) « *Pommersche Zeitung* » en de très nombreux exemplaires. Certains privilégiés recevaient *Die Welt* et *Der Volkischer Beobachter* qui, aux dires des spécialistes, contenaient des articles de fond assez intéressants, ainsi qu'une feuille de propagande, écrite en français à l'usage de tous les prisonniers : « *Le trait d'union* ». Après en avoir par-

(1) Journal, en allemand est féminin.

couru les premiers numéros, inutile de vous dire l'usage que nous en faisons, qui traduit bien le surnom que nous lui avons donné.

Pendant un certain temps, on put même recevoir le journal neutre « *la Gazette de Lausanne* » ; quant au journal imprimé au camp sous le nom de « *Écrit sur le sable* », s'il lui était impossible d'attaquer directement nos gardiens, il n'était nullement collaborateur. Il y avait peut-être certains articles « sur le Maréchal », destinés à faire passer les allusions, mais il ne faut pas oublier que certains de ses rédacteurs, partirent pour Lübeck, dont notre ami Flipo, auteur de plusieurs chansons satiriques, notamment :

« Pour ne pas tomber sur un bec. Il ne faut pas jouer avec les Grecs » (I p. 350) ou encore « J'veis voir la sentinelle... son air d'intelligence » (I p. 351).

Chacun s'adapta au genre de vie qui lui convenait le mieux. En ce qui concerne les conférences, on n'allait plus écouter « n'importe quoi », raconté par « n'importe qui » ; chaque conférencier se spécialisa, et eut ses fidèles.

Après nous avoir parlé de Rostand, Barbotte nous parla de mécanique ondulatoire, Ratinaud d'histoire, Balland de la dérive des continents... Les prêtres choisirent les sujets religieux selon leur spécialité.

Ikor parle beaucoup de « politique » (pp. 287 à 291). Il s'agit d'une faible minorité. Le camp ne faisait pas de politique, il n'y avait pas (comme hélas aujourd'hui en France) de « clans ». Nous n'étions pas divisés entre officiers d'active, officiers de réserve, « bourgeois » et prolétaires, instituteurs et enseignants du second degré ; nous étions tous unis contre nos géôliers. Peut-être au début certains pessimistes voyaient-ils, croyaient-ils à la victoire de l'Allemagne, mais ils ne

la souhaitaient pas, ils la redoutaient, tant pour eux que pour la France.

Je n'ai pas compris « l'anticommunisme de nos braves bourgeois ». D'abord qui étaient des bourgeois ? nous étions tous des Romanichels (Ratinaud) et dès le premier jour de l'invasion de la Russie, en juin 1941, tout le camp (à part quelques traîtres qu'il vaut mieux ne pas monter en épingle) considéra la Russie comme notre alliée et les Russes comme nos frères d'armes ; quel que soit notre désir d'être rapatrié, il ne serait venu à l'idée de personne de l'associer à un désir d'une victoire rapide de l'Allemagne. Et, pour ma part, et pour celle de la majorité de mes camarades, je n'ai jamais assisté à cette « bascule ».

En somme, dans ces quelques pages, Ikor fait l'histoire d'une poignée de collaborateurs qui avaient choisi, au début, cette idée de collaboration, plus pour une certaine idéologie que par désir d'être rapatrié par anticipation. D'ailleurs, il faut être juste, les Allemands respectèrent toujours ces « catégories » de rapatriables, et même ceux qui avaient été expédiés à Lübeck ou qui avaient eu des démêlés avec eux, les israélites ou les grands malades sont partis (pour ces derniers avec un décalage d'un départ lors des sanctions Giraud) avec les pères de familles nombreuses, les mineurs, les anciens combattants, certains agriculteurs, les électriciens, etc. « Les voilà en plein désarroi » (I p. 289). Oui, nous étions en plein désarroi de voir les succès allemands en Russie, souhaitant que leur avance soit stoppée, et notre grande déception fut qu'ils résistèrent encore près de quatre ans.

Pour la majorité du camp, la collaboration ne s'est jamais posée. Alors pourquoi parler de « bascule du camp ». Dès septembre 1940, il était d'usage, pour sin-



ger les Allemands, d'entrer dans la stube en s'écriant : « Vive de Gaulle ». Pétain, en France, faisait ce qu'il pouvait, nous lui étions reconnaissants de nous adresser des biscuits, du chocolat, des couvertures, mais nous ne lisions ni ses discours, ni ses ordres du jour, sachant qu'ils ne nous étaient pas destinés.

Je n'ai pas compris que l'on ait affirmé que l'action Catholique s'était mobilisée en faveur de Pétain. Jamais aucun prêtre du camp, que ce soit en public ou en privé, n'a prôné la collaboration, et il n'est que de voir l'attitude de l'abbé Dupaquier pour s'en convaincre. J'ignore ce qu'Ikor appelle « l'ordre moral pétainiste » (I p. 295) ; que certains officiers aient prononcé des paroles contre les instituteurs, c'est possible, mais la majorité, aussi bien parmi les enseignants que parmi les « actives », étaient franchement fidèles à l'école laïque, (pris dans le sens propre, non confessionnelle, et non pas anticonfessionnelle).

Bref, pour la plupart d'entre nous, bien que le temps agisse de plus en plus négativement au fur et à mesure que la captivité se prolongeait (I p. 288), il n'y eut aucune évolution entre juin 1941 et juin 1944 (débarquement).

Quant à l'antisémitisme dont parle Ikor, il s'agit de quelques cas isolés, regrettables, ridicules et condamnables au xx<sup>e</sup> siècle. La bienséance n'impose-t-elle pas que, dans toute société de gens bien élevés, les discussions politiques et religieuses soient interdites.

Bien qu'à ma connaissance il n'y eût aucun juif dans ma chambre, si un camarade s'était permis la moindre remarque, il aurait été bien reçu ! J'ai vécu cinq ans avec Ikor, et je ne me suis jamais aperçu qu'il était juif (I p. 297) (c'est lui qui l'a affirmé dans un

article lu dans le *Figaro Littéraire* « Peut-on être juif ?... » ou pestiféré.

D'ailleurs l'aurais-je su que cela n'aurait en rien changé mes relations avec lui.

Bref cette période fut la plus agréable ou tout au moins la moins dure de notre captivité. Les Allemands avaient digéré les fameuses évasions (ou tentatives) de 1941 et les candidats à la liberté attendaient les beaux jours.

Pour éviter les départs lors des promenades, nos gardiens avaient confisqué les pèlerines. Restaient les tunnels. Ceux qui partaient des chambres situées près des barbelés étaient très surveillés, souvent découverts. Certains officiers conçurent un projet grandiose : un tunnel long de près de 80 mètres passant sous deux baraques avant de passer sous les barbelés, et débouchant à l'entrée du bois. Creusé dans les mois froids du début de 1942, il fut terminé dans les premiers jours de mars. Je n'insisterai pas sur le sort tragique (F, pp. 362-363 ; I, p. 281), du lieutenant Rabin qui fut accueilli à sa sortie du tunnel par une rafale de mitrailleuse et assassiné par les Allemands. Puis ce fut la fameuse évasion du général Giraud qui se traduisit par « les sanctions ».

Par notre attitude de réprobation devant l'assassinat de Rabin, heureusement générale puisqu'elle atteignit même les officiers supérieurs et les chefs de blocs, et avec les premiers échecs des Allemands, en Russie et l'évasion Giraud, l'atmosphère devient de plus en plus tendue avec nos gardiens. Le moral du camp baisse. Notre transfert à l'autre camp dont on parlait déjà depuis quelque temps fut accéléré.

Cette nouvelle nous est notifiée par la visite d'un délégué de Scapini (F p. 265).

Nous avons pu (I p. 193) au début de l'hiver rembourrer nos paillasses à l'aide de serpentins de papier. Contrairement à la paille sèche, ces papiers s'imbibèrent d'eau et, à notre insu, nous couchions dans une grande humidité.

Au printemps, comme l'année précédente, je voulus m'assouplir et faire un peu d'exercice, mais tout de suite j'éprouvais une certaine gêne, comme des courbatures ; je voulais forcer, mais cette douleur ne faisait qu'empirer. Au bout de quelques jours, je ne pouvais plus me lever. J'avais une sciatique dont la crise dura plus d'un an, jusqu'aux beaux jours de 1943.

Peu à peu, en vue de ce départ, les activités diminuèrent.

Pour réduire nos bagages au minimum, lors de ce déplacement, les Allemands nous conseillèrent et même obligèrent certains d'entre nous à expédier les livres inutiles (I p. 347).

Par représaille pour l'évasion, ils voulaient fermer à tout jamais toutes les bibliothèques, et refusèrent, au premier abord, de « transporter » nos livres et les objets lourds tels que jeux de boules, instruments de musique, etc. Nous laissâmes nos pianos et nos contrebasses aux Polonais qui devaient nous remplacer, espérant trouver les mêmes instruments dans le deuxième camp. Le camp fut évacué en deux jours, par moitié, et nous eûmes la joie de voir arriver des officiers polonais, très dignes. Bien que tout contact fût interdit, l'accueil de part et d'autre fut enthousiaste.

Nous fûmes très touchés et étonnés de voir nos frères d'armes chanter « *La Madelon* » alors que nous ignorions l'hymne polonais (que nous n'avions pu nous procurer). On arriva à faire passer le plus de tuyaux

possible aux Polonais, notamment les lieux et plans des « tunnels » en cours.

Nous quittâmes le camp le 16 mai 1942 ; il y avait presque deux ans que nous y étions ; nous avions encore trois ans à tirer.

Mais, comme dit la chanson, on sait ce que l'on perd, on ne sait pas ce qu'on va trouver.

Pour moi, j'étais en pleine crise ; mes camarades de chambre portèrent mes bagages jusqu'au wagon où je me traînais le dos plié en deux, et me « hissèrent » dans le wagon à bestiaux ; il n'y avait, et pour cause, ni quai, ni marchepied ; il fallait grimper environ 80 centimètres, ce que j'aurais été incapable de faire. Je fis tout le voyage allongé par terre ; pas question de m'offrir une civière. Le temps du voyage me parut interminable, n'ayant pas, comme les camarades, la possibilité de regarder le paysage par la lucarne, tissée de barbelés.

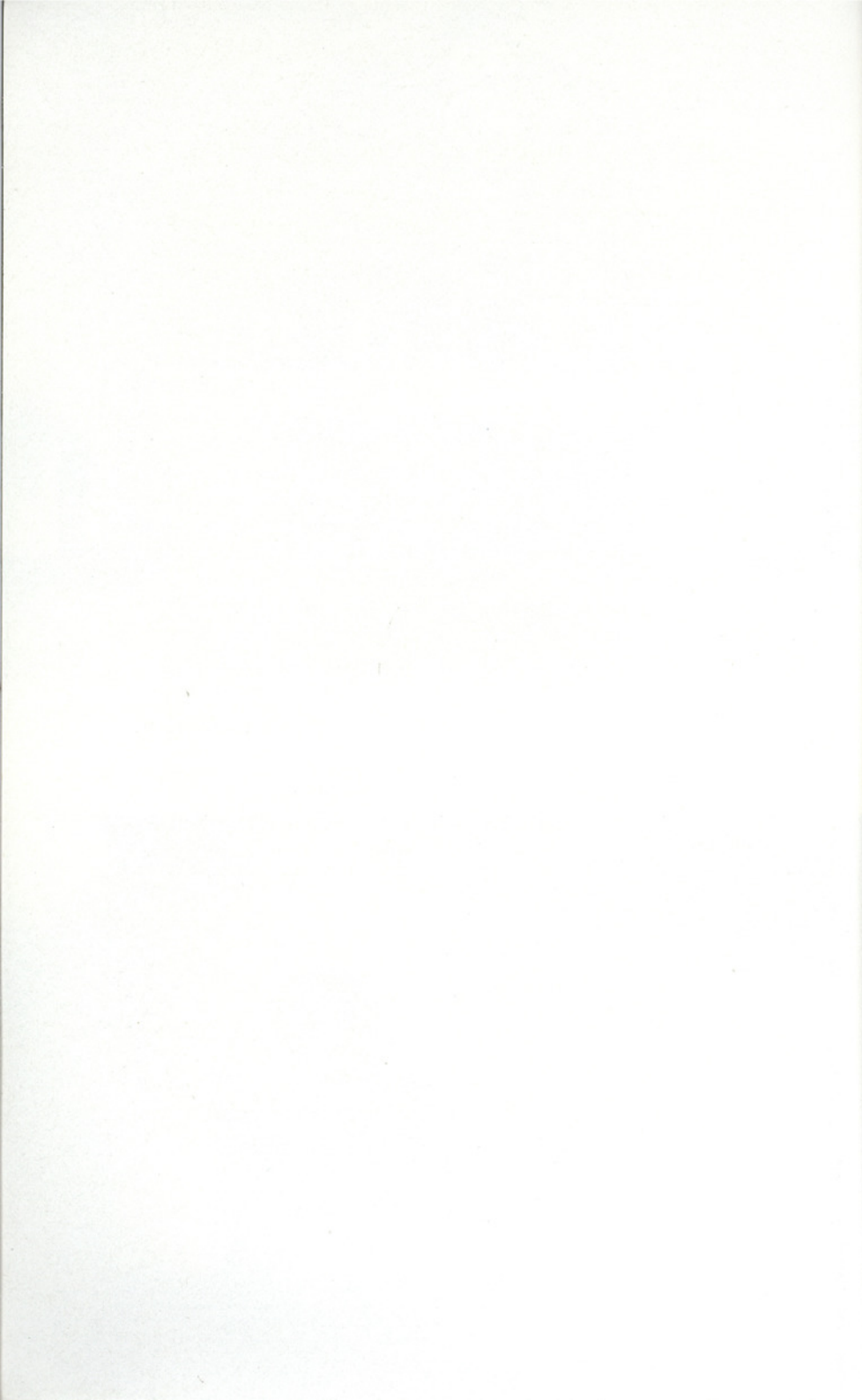


Autel du Bloc IV

(Baraque B)

Durand et ses vedettes féminines





saït une multitude de pigées le long du net-fasciat- que (le plus grand nombre possible, avec la même an- pôle) ; je sortais de là avec une jambe rouge comme si j'avais été dévoré par une arabe de moustiques, ou comme si j'avais traversé un champ d'épines. De plus, chaque jour, je passais de longs moments sous le

## CHAPITRE VI

### ARNSWALDE

J'eus plus de chance à l'arrivée, je n'eus pas à mar- cher jusqu'au camp (I p. 326). D'ailleurs l'aurais-je pu ? Toujours plié en deux, je fus hissé sur une ca- mionnette non bâchée (ce n'était pas une sanitaire mais c'était mieux que rien), qui emmena les éclopés directement jusqu'au camp et nous déposa au pied de l'infirmerie.

Hélas les rares lits étaient déjà occupés et on m'at- tribua, à moi qui ne pouvais faire le moindre mouve- ment, un châlit au 3<sup>e</sup> étage : il fallait me pousser pour atteindre le sommet. Ma seule consolation pendant cette courte période est que j'étais dispensé d'appel. Je passais de longues journées à méditer en haut de mon châlit (pour en descendre pour les repas ou les besoins, je me laissais glisser de tout mon poids jus- qu'en bas ; pour remonter, il me fallait toujours, même en pleine nuit, l'aide de quelqu'un). Puis au bout de quelques jours, le médecin français jugeant qu'avec les moyens du bord, il ne pouvait me guérir, me conseilla de demander un dossier de Genève et je fus renvoyé dans mon bloc.

Je quittais donc l'infirmerie, mais pour y revenir tous les jours pendant plus d'un an. Ombras me fai-

sait une multitude de piqûres le long du nerf sciatique (le plus grand nombre possible, avec la même ampoule). Je sortais de là avec une jambe rouge comme si j'avais été dévoré par une armée de moustiques, ou comme si j'avais traversé un champ d'épines. De plus, chaque jour, je passais de longs moments « sous le tunnel », les fesses à nu sous un cylindre émettant des radiations infra-rouges, chauffantes. Je sortais de là, soulagé mais cela ne me guérissait pas. A mon retour, un spécialiste de la question m'affirma, que des soins énergiques et appropriés m'auraient guéri en quinze jours, et que le traitement de l'infirmerie était une plaisanterie.

Je retrouvais ma place dans une popote. Je devais aller à l'appel. J'arrivais à marcher, plus ou moins courbé en deux ; le plus pénible était, après un certain repos ou au réveil, de me lever ; encore plus l'ascension de mon chalit ; comme comble de poisse, j'avais encore la place en haut. Je devais aller aux trois appels quotidiens et je fis la connaissance du colonel Neuman et de sa terrible discipline.

Certains, dont Ratineau, se réjouirent que notre vie de romanichels a fait place à une autre vie qui rehaussait « notre dignité d'hommes ».

On a tout dit sur nos appels. Flament et Ikor y consacrent plusieurs pages (F p. 427 ; I pp. 199 à 209).

Voici une autre anecdote sur Rüscher que celle, amusante, rapportée par Ikor (I p. 206) : un jour qu'il était en verve, la Fouine, après avoir compté un bloc, voulut montrer à Robin qu'il connaissait toutes les subtilités de la langue française. Au lieu du classique « Es Stimmt » il dit « ça colle » (peut-être prononça-t-il « za golle ») et Robin d'ajouter « Au poil ».

Quand il eut fini de compter l'effectif du bloc sui-



vant Robin dit : « Ça colle » et la Fouine de surenchérir : « A poil. »

Si, à Gross Born, l'appel nous fut sonné par le « clairon Charlot », un Lillois à l'accent de Saint-Sauveur (I pp. 199, 200, 201) dont le Ta-Ta-Ta-Ta avait le don d'exaspérer certains mélomanes, à Arnswalde il fut remplacé par le « trompette » (Nuance !) Lebrun (un gars du Nord, de Bruay-sur-Escaut) qui lui, était un véritable musicien puisqu'il jouait dans les orchestres de jazz et classiques (notamment c'est lui qui interpréta le septuor de Saint-Saëns).

Beaucoup eurent à souffrir des nouvelles conditions de vie et regrettèrent amèrement notre vie peu confortable, mais tranquille de Gross Born.

Les Polonais nous avaient laissé un camp propre, avec lavabos et waters individuels, à l'intérieur des bâtiments.

Outre cette impression désagréable de la discipline renforcée et des brimades, une autre impression apparut, dès notre arrivée, celle-là plus agréable : on sentit naître l'unité du camp, les barrières entre les blocs, tant matérielles que morales, tombèrent. Nous avions tous le même espace vital, la même cour où avait lieu un appel unique ; les quatre blocs, bâtiments à trois étages placés aux quatre coins d'un rectangle, étaient ouverts à tous, sauf la nuit où ils étaient fermés.

Dès le début, le centre d'entraide institua la cuisine collective (I p. 231). Chaque popote remettait « à la collectivité » ce qui était susceptible d'être cuit en commun (pâtes, haricots, pois cassés, lentilles, même les fèves que je n'avais jamais vues). Le cuisinier variait les menus au gré des arrivées ; mais il s'aperçut vite que les jours de lentilles, où pois cassés, il y avait beaucoup trop de clients (qui pour la plupart n'avaient

fourni que des pâtes) ; il décida, si on s'inscrivait la veille, de ne dévoiler que le jour même la denrée offerte.

Il ne faut pas oublier que nos haricots avaient souvent voyagé un mois et reçu de nombreux visiteurs et parasites. Avant de les livrer à la cuisine, il y avait la corvée de séparer les charançons. Comme le dit Ikor, cette cuisine fonctionna trois ans, à la satisfaction de tous. Même certains privilégiés qui recevaient des jambons entiers, pouvaient les faire cuire dans la cuisine.

Ceci m'amène à une parenthèse.

Que faisait-on du contenu d'un colis quand les censeurs de la poste étaient bien lunés (ce qui n'arrivait pas toujours) ? On pouvait obtenir que toutes les boîtes ne fussent pas ouvertes le même jour, elles étaient alors mises en dépôt. Les autres étaient ouvertes ou poinçonnées pour éviter d'être emportées lors des évasions. Le Gefang Nummer X... ramenait son colis dans sa chambre (je parle du cas général de nombreuses chambres). Il n'y avait pas une popote unique pour toute la chambre (I p. 238). Nous avons vu que les denrées comme pâtes, haricots, etc., étaient livrées au centre d'entraide. Certaines denrées comme pâtes à potage, farine, œufs (tout ce qui pouvait servir à la cuisine individuelle au gaz) auxquelles venaient s'ajouter un impôt : tant de morceaux de sucre, (et oui, on allait jusqu'à compter les morceaux) tant de barres de chocolat, qui pouvaient servir à des gâteaux collectifs, ces denrées, dis-je, étaient confiées au chef de chambre.

Les conserves, les plats cuisinés et d'une façon générale ce qui n'était pas partageable, était remis aux popotes respectives (il y en avait trois dans ma chambre).

Enfin, chacun pouvait garder avec soi les cigarettes, les bonbons, et les objets personnels. Cela faisait une véritable « partition » au sens mathématique du mot.

Après une quinzaine de jours de flottement et d'adaptation, je m'efforçais malgré ma souffrance de reprendre une vie normale, d'abord de refaire du piano à tout prix ; il y avait presque un mois que je n'avais pas touché un clavier. Nous disposions au camp de quatre pianos, disséminés dans les caves. Après entente et affectation des heures avec les « virtuoses » (ceux qui jouaient pour la collectivité : Verdeau, Challine, Flageollet, Beauvais) je fis, avec l'aide de Mauger, la répartition des heures disponibles restantes entre les « amateurs », ceux qui, comme moi, ne jouaient que pour leur plaisir.

C'est ainsi que je fis plus ample connaissance d'Ikor (jusque-là, je l'avais vu lors de ses conférences mais ne lui avais jamais adressé la parole). Il bénéficia, comme violon d'ingres, d'une heure de piano quotidienne. Certains jours, nous faisons du piano à quatre mains, notamment la 5<sup>e</sup> symphonie. Il fallait changer les horaires chaque mois, pour tenir compte de l'heure de la soupe qui variait pour chaque bloc (I p. 329).

Je suivis quelques cours de mathématiques. A cette époque se créa au camp l'ESOP (Ecole supérieure d'organisation professionnelle) qui eut, tout au moins au début, un immense succès). Désireux de parfaire ma culture générale, je m'inscrivis à ces cours.

Ils avaient lieu dans les combles du bloc II. Il fallait monter les escaliers, avec « le tabouret sur les épaules ». Les cours étaient nombreux et variés. Après le premier cours de « Droit constitutionnel » je compris (ou plutôt je ne compris pas) et je m'en tins là.

Je poursuivis l'Economie Politique qui me passionna (je dévorais le « Jevons » qui assimile un désir à une différentielle), l'étude des bilans et l'arithmétique commerciale, d'un niveau un peu supérieur à celui de CM2 ou de l'ancienne 6<sup>e</sup> (avant que la Réforme Haby n'instituât le nivellement par le bas).

Vers la fin de l'été il y eut (F p. 307) toute une série de manifestations sur des mouvements de jeunesse. Ces mouvements se voulaient apolitiques. Alors qu'en France de nos jours, on ne parle plus que de « Jeunesse ceci ou Jeunesse cela ». Contrairement aux « jeunesses Hitlériennes » ou à toutes les jeunesses politisées, cette jeunesse n'était point formée pour le service exclusif de l'Etat (F p. 306) ; au contraire, l'Etat se mettait au service des jeunes pour les entraîner à leur rôle de chefs, ces mouvements permettant aux officiers de développer leurs qualités de chefs et de les informer sur les problèmes de jeunesse (F p. 307). Ces conférences eurent un gros retentissement dans le camp. Certains y virent un parallèle avec les « chantiers de jeunesse » dirigés, par « La Porte du Theil » et jugés trop proches du régime de Vichy.

Bref, malgré les restrictions « Giraud » (suppression du théâtre, des concerts, des bibliothèques et des promenades), la vie intellectuelle s'était à nouveau organisée au camp.

Un jour, je fus appelé à l'infirmerie du camp, pour ma maladie. J'avais un dossier de Genève. La convention de Genève prévoit qu'un malade doit être contrôlé par un médecin neutre. Or celui qui m'a examiné, n'était ni médecin, ni neutre. C'était un sous-officier allemand, étudiant en médecine. Il prit ma jambe, la plia, tendue à angle droit. Cela me fit un mal de chien, je mordis mes lèvres pour ne pas hurler ; que n'ai-je

été plus douillet ! j'ai su par le médecin français que si j'avais crié, j'aurais eu de bonnes chances d'être rapatrié pour sciatique. (J'ai pensé, plus tard, à des officiers « grands malades » qui avaient dû crier pour être rapatriés.) (I pp. 166-167.)

Cet été 1942, fut très pénible et nous sembla interminable. Sur tous les fronts, nos alliés stagnaient ou même reculaient (la capitulation de Tobrouk fut un coup dur pour notre moral.

Heureusement, peu après notre arrivée, fonctionna pour la satisfaction de tous, la lecture quotidienne du communiqué ISF rédigé par une équipe qui avait pu réaliser la confection en pièces détachées, puis même la réception un jour d'un poste entier, à la barbe des posten de la poste.

La lecture de ISF (ils sont foutus) était écoutée avec beaucoup d'intérêt dans chaque chambre et contribua à redonner un peu de moral. Mais nous manquions vraiment de distractions, et si les cours continuaient, on ne pouvait s'offrir un effort intellectuel continu.

Les concerts ayant été supprimés, je donnais quelques auditions « officieuses » pour quelques amis, mais il n'y avait pas de piano dans mon bloc ; il fallait terminer avant la fermeture.

Tout revint peu à peu. D'abord, l'Allemand mélomane (et magnanime à ses dires) rétablit les concerts. Dès le début de septembre, nous eûmes droit à un concert symphonique sous la baguette de Thimonnier, suivi d'un concert de musique de chambre donné avec le concours de Jacquemart, Potier, Dubois, Flageollet et Verdeau.

Puisque nous parlons musique, il faut dire tout le bénéfique que reçut notre culture musicale par l'intro-

duction au camp de « phonos » (on ne disait pas encore électrophone ou pick-up) avec d'excellents disques (pour l'époque, de 78 tours). La plupart d'entre nous, n'avaient jamais été au concert, la TSF d'avant-guerre ne donnait guère les grandes œuvres symphoniques et malgré la bonne volonté et le talent de certains, il n'était pas possible de donner au camp la 9<sup>e</sup> Symphonie ou le concerto de l'Empereur que nous connûmes grâce au disque (nous eûmes cependant l'excellente interprétation de Prélude, Chorale et Fugue par Verdeau et les Variations Symphoniques avec Olmi au piano) (1).

La musique étant rétablie, on présenta une pièce d'Anouilh comme « un solo de flûte » joué par Lucie, avec quelques paroles. Cette pièce eut l'heur de plaire à nos censeurs, et peu à peu le théâtre fut lui aussi rétabli.

Au début, c'était plutôt des spectacles de variétés, genre music-hall ou religieux (donné par Sochal pour Pâques 1943). La première représentation théâtrale fût donnée le 4 mai 1943. Depuis *Topaze* donné à Gross Born, nous étions restés quatorze mois sans théâtre.

Revenons en arrière. Après l'automne 1942, monotone, pénible, il y eut la diversion du 2<sup>e</sup> front, tant entendu, le débarquement en Afrique du Nord ; cela regonfla notre moral, mais le lendemain ce fut la douche : l'occupation de toute la France. Nos amis méridionaux, d'abord atterrés, réagirent courageusement : qu'importe s'il faut souffrir un peu plus si cela doit hâter la fin de la guerre !

Puis nous entamâmes notre troisième hiver en Allemagne. Nous n'avions plus froid dans nos casernes

(1) Œuvres de César Franck.

chauffées, nous n'avions plus faim, la cuisine collective et la cuisine de chambre sur la gazinière (20 à 30 minutes par popote tous les deux jours) fonctionnaient bien. Mais nous étions toujours terrorisés par la discipline de fer de Neuman (Ikor lui consacre un chapitre « merci à Neuman ») ; pour beaucoup d'entre nous, ce fut la bête noire.

La seule façon d'y échapper était de quitter le camp ; s'évader ou aller travailler pour les boches. A Arnswalde, la première solution paraissait impossible. Cependant, grâce à une indication fournie par les Polonais, une conduite de chauffage central débouchait en dehors du camp, huit officiers s'évadèrent au début d'août : six réussirent, deux seulement furent repris.

On n'a jamais su comment ils avaient pu ouvrir cette trappe bouloignée « en dehors du camp ». Cette évasion reste la plus mystérieuse.

La solution d'aller se mettre au service des Allemands a été largement évoquée (F p. 274 ; I p. 301). Toujours est-il que 290 volontaires, c'est beaucoup trop.

Certains ont eu l'excuse de vouloir échapper à la terreur de Neuman. Ceux qui revenaient avaient un accueil glacial.

Un officier de mon régiment, le lieutenant P partit comme menuisier. Il y mourut. Cela ne lui a pas porté chance.

Un camarade de notre chambre, Machin de la Chose, choisit d'aller travailler à la Bibliothèque de Berlin. C'était un érudit, mais peu courageux. Il y resta jusqu'à la fin, et eut à subir les bombardements (alors que, resté au camp, il n'aurait pas subi cet inconvénient. Pour le récompenser de son courage d'être allé travailler pour les Allemands « sous les bombarde-

ments » le gouvernement français le décora de la Légion d'honneur.

« A partir de novembre 1942, les clochards étaient redevenus des soldats » (I p. 302). Ce n'est qu'à moitié vrai et le serait-ce, nous regrettions le temps des clochards.

L'année 1943, bien que l'on parle un peu plus politique et que les services de l'ISF se soient perfectionnés jusqu'à connaître certaines nouvelles avant les Allemands, nous parut interminable. Peu d'événements marquants.

Nous fûmes surpris au début par les fouilles. Puis, quand on en connut le mécanisme, il fut plus laissé de cacher les objets défendus et de ne leur laisser que les os.

Une sonnerie plus matinale, et on se doutait qu'il y aurait une fouille. Ikor (p. 212) portait sur lui, à l'appel, les objets à cacher, mais cela pouvait être encombrant, et peu sûr. Pour ma part, j'allais porter au réfectoire (qui, en dehors des heures de repas, servait de salle de lecture et de travail) quelques cahiers avec ce que l'on voulait soustraire à la fouille (marks, crayons, cartes). Lors d'une fouille, on me confisqua un billet de 5 marks, acheté en juin 1940 pour 100 F à un civil belge. Ce n'était pas grand'chose, nous vivions en vase clos, nous n'étions pas accoutumés comme de nos jours à la dégringolade de la monnaie et du pouvoir d'achat. Nous en étions restés au journal à 0,25 F aujourd'hui il vaut 180 F (j'emploie les anciens francs pour comparer) ce qui fait une dévaluation de 720 (quel est celui d'entre nous qui gagne 720 fois ce qu'il gagnait en 1936 !) Un billet de 5 marks, converti en « nombre de journaux à acheter » correspondrait aujourd'hui à 720 NF.



Au gré des sanctions Giraud, des brimades ou de la détente, nous allâmes plusieurs fois en promenade (étaient exclus de ces promenades les « individus dangereux » susceptibles de s'évader ou ne plaisant pas aux Allemands pour quelque motif) (I p. 276). Il fallait en outre signer au départ « un engagement sur l'honneur » de ne pas s'évader. Si mes souvenirs sont exacts, nous sortîmes trois fois du camp entre le 15 mai 1942 et le 29 janvier 1945, une fois par an. On est loin de la sortie mensuelle prévue par la Convention de Genève. Certains camarades bénéficiaient d'une mesure de faveur. Dans notre chambre, Martin, officier du train, sanitaire oublié par les Allemands, avait droit à une promenade supplémentaire. Un jour, il aperçoit un beau lièvre qui venait d'être écrasé par une auto, il se précipite avant que la sentinelle ne le voie ; il fallait le ramener, à quelques centaines de mètres du camp ; il l'enveloppe dans sa serviette de bains et place le précieux paquet entre ses jambes, marchant avec embarras.

Arrivé dans la chambre, il baisse son froc et sort d'entre ses jambes une serviette, toute imbibée de sang. Fou-rire général à la vue de cette « serviette hygiénique ». Inutile d'ajouter que ce lièvre fut délicieusement goûté par tous.

L'hiver suivant, à plusieurs reprises nous eûmes, le dimanche pour améliorer l'ordinaire, droit à une fricassée de renard.

Mais revenons à la vie de tous les jours. Nous entrâmes dans notre quatrième hiver. Le temps nous paraissait interminable. Une seule évasion a réussi depuis celle d'août 1942 : un officier, caché, recroquevillé dans une poubelle, s'est laissé vider, recouvert

d'épluchures de pommes de terre, dans le chariot des ordures.

Pour Noël, nous aurons droit à la messe de minuit à 18 heures, à condition que tous soient rentrés dans leurs blocs pour 20 heures. Nous eûmes droit à un spectacle Fanny.

Puis commença l'année 1944. Serait-ce la dernière ?

Nous sûmes la nouvelle du débarquement en Normandie avant nos gardiens. Ce fut une explosion de joie dans le camp.

Les plus pessimistes se voyaient chez eux pour Noël. Hélas !

Notre joie, et certaines indiscretions dans des lettres ne firent que renforcer chez les Allemands la conviction de l'existence de « Postes clandestins » (I p. 355) d'où la multiplication des fouilles. Mais souvent nous en étions prévenus (F p. 333) et il était possible de les cacher dans des marmites recouvertes de haricots, sous le plancher à l'aide de lattes déclouées et reposées, ou évacués dans un bloc où il n'y avait pas de fouille (F p. 333).

Seule le poste amené de Montwy fut confisqué, mais il faut dire que ses propriétaires se montrèrent très imprudents. (I pp. 365-366).

Jusque-là, les nouvelles diffusées par ISF à la satisfaction de tous, étaient bien accueillies et écoutées religieusement dans chaque chambre. A partir d'un certain moment (mai 1944) les communiqués furent doublés par une deuxième émission dont nous ignorions la source (nous ignorions qu'il y avait un autre poste dans le camp qui était arrivé avec les officiers de Montwy que nous connaissions peu (I p. 363). Nous l'écoutâmes d'abord avec intérêt, puis elle nous parut faire double emploi avec la première : vite nous dû-

mes : « Assez ! Y en a marre ! », on dirait aujourd'hui « ral' bol ». Il aurait dû y avoir entente entre les deux groupes « écouteurs de la radio clandestine » pour donner un communiqué unique (F p. 352).

Mais quand, installé à un travail quelconque et ayant écouté avec intérêt le communiqué ISF, une demi-heure ou une heure après, j'avais à subir un deuxième bulletin (ils en mettaient la pureté en doute, I p. 363), je parle à la première personne pour éviter la première personne du pluriel, qui représentait l'opinion de la majorité du camp), je finis par crier « y en a marre ». Cet étouffe-chrétien de nouvelles, même s'il était écrit en français, par des Français, nous donnait une indigestion. J'en avais vraiment ral' bol d'avoir à subir l'écoute successive des deux communiqués. J'avais bien remarqué au début, que le deuxième donnait davantage des nouvelles des Russes, mais les communiqués ne me paraissaient pas tellement tendancieux. C'était, me disais-je, que le préposé à l'écoute avait eu la chance de capter plus de nouvelles du côté soviétique.

ISF vantait les victoires américaines, le bulletin de Montwy montait en épingle les victoires russes. C'était oublier que les deux menaient le même combat contre le même ennemi pour défendre la liberté.

Mais moi qui vivais en dehors des discussions politiques, le ton me parut avec une certaine intention cachée. Et ces communiqués répétés, incessants et agressifs eurent vite fait de m'exaspérer le bulletin de Montwy devint de plus en plus tendancieux ; non pas tellement par le ton prosoviétique qui en lui-même ne nous déplaisait pas : les Russes, quel que soit leur régime politique, n'étaient-ils pas nos alliés et les soldats soviétiques que nous avions vu enterrer dans des

conditions effroyables, n'étaient-ils pas morts pour la même cause que nous ? mais par la critique de l'ISF (je n'irai pas jusqu'à dire par l'esprit démolisseur de notre premier bulletin) ce n'est pas moi qui le dis (I p. 365). Pour la première fois, je vis apparaître une faille dans la belle entente qui avait régné entre nous, ce nous englobe tous les officiers de l'oflag (à part une infime minorité de collaborateurs qu'il ne faudrait pas monter en épingle).

Nous espérions les luttes politiques bannies à tout jamais. Nous espérions retrouver une France unie dans la paix comme elle avait été unie dans la lutte contre l'envahisseur.

Nous en avons été jusqu'à ignorer la politique pendant cinq ans et il nous apparaissait bien triste qu'au milieu de nos gardiens, tous unis fraternellement, certaine propagande émise par certains officiers français comme nous, essaye de faire revivre ces luttes politiques, essaye de nous dresser les uns devant les autres. Certes le secret fut bien gardé, j'ignorais, jusqu'à la lecture du livre d'Ikor qu'il pût y avoir une organisation politique, l'organisation « clandestine » opaque à l'extérieur (I p. 365). Je n'ai jamais entendu parler au camp de la moindre action politique, je n'ai jamais entendu parler de Bouvier. L'organisation fut clandestine, mais ne fut connue que d'un petit nombre d'initiés, et il ne me serait jamais venu à l'idée, si Ikor n'en avait parlé (I p. 373) que « le parti communiste pût mener la danse » ! Ceci nous aurait paru insensé.

Certains furent envoyés à Lübeck, mais ils affichèrent leurs opinions trop ostensiblement.

Avant de continuer, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse sur ce fameux camp de Lübeck. Flament et

Ikor ont beaucoup parlé de ce camp de Lübeck où plusieurs de nos camarades furent expédiés.

Ce camp, qu'était-il en réalité ? Les Allemands eux-mêmes l'avaient qualifié de « camp de représailles ».

La discipline y était plus stricte qu'ailleurs parce que, observée d'une façon plus régulière, jamais relâchée, mais non plus dure.

Ce camp était sévèrement surveillé sur le plan de la correspondance, les possibilités de recevoir des colis clandestins pratiquement nulles, les appels plus fréquents, la surveillance du camp plus stricte, les moyens d'évasion très réduits.

Les colis étaient ouverts d'une façon non sauvage, mais très stricte ; impossible de se procurer papier, ficelle, etc. Quelques facilités comme « costumes de théâtre » étaient interdites, mais la discipline générale n'était pas plus dure qu'à Arnswalde (d'ailleurs aurait-elle pu l'être, à moins de tomber dans le régime des déportés ?) et aux dires de certains camarades, moins pénible que les brimades de Neuman et Rusher. Les colis étaient régulièrement reçus. Quant aux lettres, la censure n'était pas plus sévère qu'ailleurs. Les Fouilles étaient rares et finalement l'officier qui acceptait de se tenir tranquille n'était pas plus brimé que chez nous ; mais se trouver hors des baraques aux heures interdites déclenchait des tirs ce que les gardiens pratiquaient d'ailleurs dans bien d'autres camps.

Il n'y eut jamais ni sanctions collectives ni sévices particuliers. Si la discipline était plus rigoureuse, il faut reconnaître que dans l'ensemble, les prisonniers étaient plus disciplinés que chez nous. En fait, les posten étaient des sous-officiers et non plus des deuxième classes.

Quels étaient les occupants de ce camp ? La popu-

lation comportait environ 2 000 officiers, nombre qui resta sensiblement constant, sauf dans les derniers mois, où comme pour l'oflag II B, le camp accueillit certains petits camps avoisinants dissous.

Ces 2 000 officiers se classaient en trois catégories à peu près égales en nombre :

1) les Juifs. Heureusement pour nous et pour eux, un certain nombre de Juifs étaient restés avec nous, soit que leur nom n'ait pas une consonance particulièrement juive, comme notre ami Ikor qui évoquait pour moi plutôt le prince de Borodine, ou Strawinski, soit d'autres qui paraissaient avoir été oubliés et qui, il faut le reconnaître, furent traités exactement comme le reste du camp ;

2) les évadés repris et considérés comme dangereux, provenant en majorité de la forteresse de Colditz ;

3) ceux qui ne plaisaient pas au Grand Reich pour leurs opinions, ceux que les Allemands qualifiaient de Deutsch Feindlich, qui s'étaient fait remarquer dans leurs camps, soit par leurs activités (renseignements, clubs divers), soit par leurs opinions trop ouvertement affichées (antipétainistes, antiallemands) soit par leurs activités connues avant les hostilités (certains prêtres risquant d'avoir une influence « néfaste » sur le prisonnier moyen, connus pour leur haute autorité, leur éloquence et leur don de persuasion) ; chez nous l'abbé Dupaquier faillit les rejoindre. Enfin quelques parlementaires qui n'avaient pas affiché leurs opinions collaboratrices.

Certains officiers, parmi les plus hitlériens, notamment l'Abwehr, avaient une tendance à affubler cette troisième catégorie de l'étiquette communiste ; l'expression officielle de Deutsch Feindlich était plus

exacte, il y avait quelques communistes, mais également des apolitiques, car on pouvoit ne pas plaire à ces messieurs pour bien des raisons diverses, mais point n'était besoin d'être communiste.

Comme partout, la question évasion s'est posée. Il était très difficile, pour ne pas dire « presque impossible » de sortir du camp mais dès la sortie on était pris en main par les Stalags voisins, la filière s'est avérée bonne, et il était rare d'échouer.

Les Allemands étaient énervés par leurs premiers revers, après le débarquement, pressentant que la surveillance du territoire serait moins stricte, le chef de camp fit placarder des affiches disant : « S'évader n'est plus un sport. »

Peu après deux jeunes sous-lieutenants se sont évadés ; ils ont été repris, on nous les a ramenés dans deux petits pots après crémation.

Pas de sévices individuels ou collectifs ; seule exception, après le bombardement de Dresde qui fit 300 à 400 000 morts.

Hitler, dans sa rage avait donné l'ordre de nous expédier en bateau en direction de la Suède et de nous couler en cours de route, en avril 1945. Le commandant allemand du camp n'a pas exécuté cet ordre. L'enclave de Lübeck était une des dernières à être libérée et nous eûmes droit à des colis jusqu'à la fin, au début de mai. Nous avons été libérés par la 7<sup>e</sup> division blindée britannique.

Le commandant allemand s'est constitué prisonnier. Certains voulaient le rosser ou même le raccourcir. D'autres au contraire, et ils ont fini par avoir gain de cause, le remercient de la « Non Exécution » de la noyade en Baltique.

Et plus tard, lorsque le colonel est passé en juge-

ment, les émissaires issus de l'oflag lui ont sauvé la mise, et il n'a pas été inquiété.

Revenons à l'oflag II B.

Dès lors apparurent dans chaque chambre des cartes de France, avec de petits drapeaux indiquant les villes libérées, que nous offrions en spectacle à tous les fouilleurs éventuels.

Il fut d'usage d'offrir « ce qu'on pouvait » (il n'était pas question de tournée de champagne générale) mais d'améliorer l'ordinaire dès que l'on était libéré (lisez votre domicile).

Le 24 août, date de la Libération de Paris, donna lieu à une démonstration grandiose. A la demande des chefs de blocs, puis des chefs de chambre, appel impeccable, tant pour notre tenue (chacun avait arboré sa plus belle tenue) que par l'ordre et la discipline dans les rangs.

Cet appel fit grande impression sur nos gardiens. Puis vint le débarquement de Latre sur les côtes de Provence.

En septembre, une grande partie de la France était libérée. Presque partout nos petits drapeaux approchaient de la frontière.

C'est au début de l'automne, est-ce par représaille ? que l'on nous coupa le gaz, et que l'on avança l'heure du couvre-feu. Plus de cuisine de chambre. Certaines popotes égoïstes, qui avaient gardé les denrées du centre d'entraide, s'empressèrent d'aller y verser leurs provisions de pâtés et haricots (la cuisine du centre d'entraide fonctionnera jusqu'à la fin).

Cette restriction fit apparaître la shubinette (I p. 234) mode de chauffage plus ou moins toléré selon le caprice de nos gardiens. Les modèles se perfectionnèrent ; d'abord le combustible utilisé fut la



boulette de papier, puis on en fit de plus grosses devant des morceaux de bois, certaines même fonctionnèrent à la sciure de bois (I p. 235).

Les colis se raréfiaient, moins de denrées à chauffer, le contenu des colis américains, destiné à l'homme en campagne, se mangeait froid.

Le nombre d'inscrits aux repas de midi augmentait (certains privilégiés, dédaigneux de la cuisine allemande, se contentaient de ce qu'ils recevaient dans leur colis, et ne daignaient même pas se déranger pour manger la cuisine collective. Certaines popotes se contentaient d'envoyer l'homme de jour toucher les pommes de terre, pour les accommoder à leur manière. Devant les restrictions qu'ils s'imposaient à eux-mêmes, la soupe allemande devenait de plus en plus claire et de plus en plus mauvaise : soupe d'orties, soupe de fanes de carottes, le pire fut une soupe au poisson nauséabonde qui, [elle], fut crachée par la plupart. Les pommes de terre étaient de plus en plus gâtées, pour ne pas dire pourries, le pain qui avait été convenable jusque-là était souvent moisi, ou rappelait ce que les prisonniers de guerre en 1914 appelaient le pain caca.

Si le physique baissait, le moral était à l'optimisme. Sur tous les fronts, l'axe reculait ; la France et la Belgique étaient presque libérées (à part quelques poches qui tiendront jusqu'à la fin).

La contre-offensive des Ardennes fut cruellement ressentie au camp : Alors, ils tiennent toujours ! L'ensemble du camp suivait les événements militaires, mais ignorait tout des mouvements politiques. Nous ignorions ce mouvement qui avait pris le nom de « Comité Gaulliste Républicain ». Drôle de nom ! N'étions-nous pas tous gaullistes (depuis 1940) et républicains (de-

puis toujours) ? Je ne vois pas en quoi il fallait lutter contre l'idéologie allemande (F p. 337), ce mouvement dont on parle aujourd'hui à cœur ouvert (F pp. 334 à 338) était trop secret et trop restreint. Nous en ignorions l'existence ; il ne nous serait pas venu à l'idée de faire de la politique. La plupart des officiers du camp n'avaient qu'un parti : la France, et il nous aurait apparu absolument invraisemblable qu'il pût y avoir des « socialistes » au camp (F p. 337).

Le Nouvel An arriva. Nous le passâmes dans la joie. Nous pûmes réveillonner dans les combles d'un bloc. Spectacles de variétés, chansonniers (je me rappelle encore : « le gaz est complètement coupé, on restreint l'électricité ». A l'aide des récipients à électrode décrits par Ikor (I p. 232), on eut droit à « eau chaude à discrétion ». Nous avions touché peu avant un colis américain, chacun avait fait connaissance avec ce produit nouveau pour nous « Nescafé », d'autres avaient reçu dans leur colis du chocolat soluble ou même du Nestlé, plaquettes de thé au rhum. Il y eut une bonne ambiance.

Pendant les derniers mois de notre séjour à Arnsvalde, si la nourriture fit défaut, nous eûmes toujours de l'eau chaude à profusion, au point d'en gâcher.

Même le jour du départ, je passais une partie de la matinée à préparer des boissons chaudes pour la chambre. Cela me rappelle une anecdote : les « fouillemerde » visitant surtout les chambres allaient peu dans les caves et dans les combles (il leur arrivait cependant de faire des rondes de nuit pour dépister une évasion).

Faisant le soir du piano dans une cave de mon bloc, j'étais chargé d'approvisionner la chambre en eau chaude (dans le jour, les électrodes et le fil étaient ca-

chés dans le piano). Un soir que j'étais en train de chauffer l'eau entrent dans la pièce deux posten et un énorme chien. Je n'avais pas entendu le signal, entraîné par un Czerny quelconque, à moins qu'il n'ait pas fonctionné, les posten étant descendus directement à la cave (pour signaler la présence indésirable des visiteurs du soir, l'usage était de râcler les radiateurs du chauffage central, bruit qui se répercutait de la cave au grenier). J'eus juste le temps d'arracher les fils, la bassine d'eau chaude restant plantée sur un tabouret, au milieu de la pièce. Sans transition, j'enchaînais la passionata de Beethoven : Do, la fa... Un des posten sembla intéressé et fit signe à l'autre de ne pas bouger ; le chien s'assit et le posten « mélomane » écoutait sans sourciller, l'exécution complète de cette sonate qui dura 20 à 25 minutes. Bien dressé, jamais le chien ne fit le moindre geste ni le moindre bruit. A la fin, je me levai et j'eus ce mot admirable « Auf wiedersehen », qui signifiait : je vous ai assez vus, vous pouvez disposer. Le mélomane claqua les talons, l'autre parti d'un air impatient et le chien se leva en agitant la queue. Je remis le chauffage en route, puis quand je fus sûr qu'ils avaient quitté la cave (ayant perdu presque une demi-heure dans notre bloc, ils n'avaient pas dû s'attarder) je remontais l'eau chaude : « tu en as mis du temps... » Il y avait des Allemands qui préféraient la musique à la discipline.

C'est vers cette époque que Verdeau atteignit l'apogée de ses brillantes exécutions en nous faisant entendre le concerto n° 20 de Mozart pour piano et orchestre. Quelle virtuosité pour un simple amateur ! Par suite d'une panne de courant il termina seul, dans l'obscurité.

Pour Noël, Sochal nous donna la représentation (qui devait être la dernière) d'*Electre* de Giraudoux.

Le front se rapprochait, on entendait l'artillerie à une trentaine de kilomètres, certaines nuits, le ciel était enflammé du côté de Stettin, ou de Kustrin, laissant deviner des bombardements (il faut reconnaître que, contrairement à certains camps, jamais notre oflag n'a été bombardé, à l'exception de la colonne de Soest (VI A) bombardée le 4 avril (F pp. 758-759).

La nouvelle de l'évacuation du camp, d'abord annoncée, fut confirmée pour le lundi 29 janvier.

Toute vie intellectuelle fut interrompue. Il fallait songer aux préparatifs de départ : qu'emmener, comment l'emmener ?

Les optimistes pensaient partir en train, et pourquoi pas en couchette directement pour la gare de l'Est !

Le Grand Reich avait d'autres chats à fouetter que de s'occuper de notre déménagement !

Pas question de nous laisser au camp (cependant 45 y restèrent) (F p. 721).

La veille du départ, on jeta par la fenêtre toute une série d'objets « confisqués ». J'eus la chance de récupérer un sac à dos confisqué il y a 4 ans !

Je pris quelques cahiers, mais à la dernière minute, j'abandonnais un cahier sur lequel j'avais recopié le texte de plusieurs conférences intéressantes de Benac, Ricœur, Barbotte, etc.

Avant tout, il fallait emmener des vivres.

CHAPITRE VII

« L'EXODE » OU NACH BERGEN

29 janvier-4 mars 1945

J'ose le dire, si j'avais été libéré le 29 janvier 1945, la captivité aurait été, non pas une partie de plaisir, mais une période de restriction, pas trop désagréable. Cette fin a été terrible et m'a marqué pour le reste de ma vie.

D'autres que moi, plus brillants, ont raconté cette épopée... Je renvoie le lecteur au livre de Rolland, hélas mort depuis, « *Jusqu'à Bergen* ». Il cite les héros qui marchaient dignement vers l'ouest, encouragés par le fait de s'éloigner de la Poméranie, de se rapprocher de la France, et par l'espoir d'être bientôt chez eux.

Pour une partie du camp, ce fut un calvaire. Il a neigé toute la nuit, le camp est couvert de neige, le départ est prévu pour 11 heures. Tous les bricoleurs ont confectionné des luges pour emmener le plus de choses possibles. Pensant que « c'est autant que les Russes n'auront pas », les Allemands ferment les yeux. Outre les objets personnels portés à dos d'homme, les luges permettront les premiers jours de transporter les vivres de popottes et les documents de travail réalisés pendant près de cinq ans et que les « intellectuels » du camp veulent, ou espèrent ramener. Hélas,

au bout de quelques jours, ce fut le dégel, la boue fit place à la neige, les luges furent abandonnées, et avec elles, des trésors accumulés pendant ces années par l'élite intellectuelle du camp. Cruel dilemme : fallait-il sacrifier la boîte de lait concentré ou ma thèse sur... ou le texte de la conférence de... Comme dit Chrysale (*Les femmes savantes*, Acte II) « je vis de bonne chère, et non de bon latin » (I p. 3, R p. 77 « la colonne fut vidée de ses archives individuelles »).

Si j'ai bonne mémoire, nous partîmes non pas par bloc, mais en trois colonnes (pour 5 blocs) donc certains blocs furent scindés.

La neige tombait à gros flocons, ce qui facilitait le camouflage.

Dès la sortie de la ville, par un petit sentier, que j'ai revu en 1961 (cf p. 124) certains officiers nous faussèrent compagnie.

André Dujardin nous a conté ses aventures dans la fourmilière. Certains nous quittèrent en cours d'étape (c'était très risqué, les Posten tiraient) ou à l'arrivée des étapes qui avait toujours lieu la nuit. Ils se camouflaient dans une grange pour ne pas repartir avec le gros de la troupe. Certains seront repris et nous rejoindront à Witzendorf (I pp. 404 à 422) ; d'autres réussirent à rejoindre les lignes russes, ou la Pologne libérée (Dujardin).

Pour les autres, ce fut moins drôle. Ces routes, faites dans des conditions épouvantables, furent tragiques pour un bon nombre.

L'abbé Barba, polytechnicien, en mourut à l'arrivée (I p. 424). D'autres en restèrent handicapés pour le reste de leurs jours.

Je ne rappellerai pas tous les détails de cette odysée (Roland en a fait un livre complet, Flament y

consacra tout un chapitre : F, pp. 719 à 740). Je ne ferai que rappeler quelques faits saillants qui caractérisèrent pour moi ces journées et ces nuits terribles.

Nous étions tellement nombreux que les premiers arrivés à chaque étape pouvaient se débrouiller (je suis poli) mais le gros de la troupe et les traînants (dont j'étais) arrivaient toujours trop tard.

Bien qu'il neigeât, et que les routes fussent enneigées, la première étape ne fut pas trop pénible. Moi qui n'étais ni spécialiste de mots croisés, ni habitué de grands restaurants, j'ignorais le mot « sorbet » ; chez nous on se contentait de parler de glace.

Grâce à Martin (l'homme au lièvre) j'appris à confectionner un excellent sorbet au café : une cuillère de Nescafé dans un quart, on complète avec de la neige ramassée par terre, ou mieux, si on peut s'écarter un peu de la colonne, au bord d'un talus, c'est plus propre.

Le 2<sup>e</sup> jour de l'exode fut, avec la route de nuit à travers l'Oder, le plus dramatique. Arrivés au cantonnement prévu à la tombée de la nuit, après une heure d'attente dans la neige, on nous apprend que « tout est occupé » par ceux qui nous ont précédés. Il faut poursuivre, encore marcher pendant des heures dans la nuit, je n'ai pas compté les kilomètres. Ils se situent pour la journée aux environs d'une trentaine, alors que nous sommes affaiblis, que nous n'avons rien à manger et surtout, que nous n'avons aucun entraînement.

A l'arrivée, en pleine nuit, tout est plein ; certains démerdards arrivent à se planquer dans des étables, couchant au milieu des moutons. Si ça sent mauvais, au moins ils sont à l'abri et ont chaud. Exténué, je me couche dans la neige, j'ôte mes souliers (ce qu'on ne doit, dit-on, jamais faire), mais j'ai les pieds en sang,

et je finis par m'endormir. Inutile de vous dire que ce bain de neige a tôt fait de réveiller ma sciatique dont je souffrirai jusque Witzendorf. Le lendemain, quelques officiers arrivent à se faire porter H.S. Ils restent là, dans l'attente des Russes.

Je vois mon ami Gustave Loingeville, le bricoleur de la chambre, celui qui avait construit toutes les schoubinettes et l'installation électrique clandestine, dans un triste état. Je lui laisse ma provision de cigarettes, et je continue bon gré, mal gré. Je n'ai pas eu assez de cran pour refuser de partir.

On nous a promis une étape courte. Nous sommes crevés et aspirons à une halte plus longue.

Arrivés dans l'après-midi dans une grange, nous nous installons pour goûter une nuit de repos bien méritée, bien au chaud dans la paille. Nous préparons le cantonnement pour la nuit, et nous nous couchons, goûtant à l'avance cette douceur de nous retaper et de dormir dans la paille. Hélas, vers 21 heures, grand branlebas de combat ; à peine nous étions-nous endormis qu'il faut « partir ». Les voix de nos gardiens entonnent leurs sempiternelles litanies : « Loss, Raus » et... « il faut que dans une demi-heure toute la colonne soit évacuée ». Et ce repos bien mérité ? Nous en pleurons de rage, de désespoir. Faut-il déjà dire : « O vieillesse ennemie, à trente ans ! » Mais cette route vers Bergen nous a vieillis de dix ans ! Rien que cette nuit apocalyptique du 1<sup>er</sup> au 2 février, baptisée « la nuit de l'Oder », nous a vieillis de plusieurs années. Nous sommes crevés de la nuit précédente passée dans la neige ; nous avons eu une soupe à midi et un morceau de pain le soir, et il faut repartir sur des routes verglacées. Jésus est tombé trois fois, mais quel est



celui d'entre nous qui n'est pas tombé cinquante fois dans la nuit ?

En voici la raison : les Russes approchant, les Allemands veulent absolument mettre l'Oder entre eux et nous.

Nous marchons toute la nuit, traversons l'Oder à Greifenhagen (en polonais Gryfino) large à cet endroit de plus d'un kilomètre, et qui charrie des glaçons. Nous sommes le 2 février 1945, ah ! les belles crêpes !

Notre marche épuisante se termine à Golbitzow (premier village à l'ouest de l'Oder), le jour commence à peine à se lever, il est 8 heures du matin. Partis vers 22 heures, nous avons fait une trentaine de kilomètres en 10 heures. Avec la petite étape d'hier matin, cela fait 45 km dans la journée.

Nous pensons rester quelques jours pour récupérer mais nous sommes encore trop près de l'Oder et le lendemain nous nous remettons en marche. Enfin à Krackow, nous restons deux nuits.

Nous pouvons enfin nous laver et nous raser à la fontaine d'une cour de ferme, faite plus pour servir d'abreuvoir aux vaches que de salle de bains pour officiers. Mais nous remettons « notre chemise sale ». Nous n'avons emporté avec nous ni linge de rechange, ni détergent.

D'étape en étape, en arrêtant un jour par ci, deux jours par là, nous atteignons Gross Dratow, le 20 février.

Après l'Oder, devant la longueur démesurée de nos colonnes, il fut décidé de créer une colonne spéciale « pour éclopés » dont je fis partie (F p. 749). Nous partions juste après les autres et arrivions à l'étape, une heure ou deux après, quand le cantonnement était organisé. Mais mes camarades ont toujours pensé à

moi, et ne gardaient un peu de soupe quand il y avait eu distribution.

Une étape eut lieu, en partie, le long d'une voie ferrée (nous ne croisâmes aucun convoi).

Mais comme nous étions fatigués, notre pas ne supportait pas l'écartement des traverses. Aussi, par un phénomène de battements, périodiquement notre pied butait sur une traverse, ce qui rendait la marche pénible.

Au bout d'une heure de marche, nous découvrons une petite halte, en plein bled, avec quelques bancs. Je m'assieds, ou plutôt je m'effondre sur le premier banc, quelques camarades m'imitent. Grands cris des Posten : « Weiter, loss », ils se font menaçants, l'un d'eux, peut-être un Gefreiter, rugit : « Befehl ist Befehl. »

Je me lève, et au garde-à-vous lui lance : « Befehl ist Befehl, aber Ruhe ist Ruhe », et je me rassois.

Après quelques gueulantes, ils se calment et même, après s'être assuré de l'absence de tout supérieur, le Gefreiter vint même s'asseoir près de nous. Ce quart d'heure de repos fut bénéfique pour tous.

Après l'Oder, nous fîmes également un bout d'étapes sur l'autoroute Berlin-Kœnigsberg. C'était une des premières autoroutes construites en Europe, orgueil d'Hitler. La marche là fut nettement facilitée. De l'autre côté un régiment montait vers l'est (des Hongrois ?).

Cette magnifique autoroute ne sert pratiquement plus de nos jours, car elle devrait relier la DDR à la Pologne, mais elle est coupée de 5 km de part et d'autre de la frontière. Cette zone interdite oblige, pour aller de Berlin à Czessin, à passer par Francfort-sur-l'Oder, seul point où la frontière est ouverte. (Cf p. 128.)

De ces routes et de ces étapes, je n'ai jamais noté, comme Ikor a l'air de le dire, le moindre ralentissement dans la haine, et le moindre relâchement dans la discipline de nos postes (F p. 728-747, R p. 145).

A Gross-Dratow, on nous promet que ce sera la dernière marche. Mais comment les croire, le repos, c'est toujours Morgen Fruh.

Après quelques jours de discussion, il fut décidé qu'une partie du camp continuerait encore « quelque temps ? » les marches à pied, que l'autre embarquerait en train, à Waren. Dans cette seconde colonne (dont je fis partie) ainsi que Rolland qui en raconte l'odyssée, figuraient la plupart des officiers âgés, des colonels et l'abbé Dupaquier qui, malgré son âge, fit toutes les routes à pied. Seul le colonel Malgorn, le plus jeune et le plus dynamique des colonels, prit la tête de la première colonne et reprit sa marche.

Après une courte étape jusque Waren, je revis pour la première fois une ville depuis 1940.

Nous débarquâmes à Bremerworde. Une étape à pied d'une douzaine de kilomètres pour atteindre Sandböstel (Stalag X B). Enfin, il n'était plus question de coucher dehors. Nous disposions de grandes salles mais sans lit, sans paille ; il fallait coucher sur le plancher, sur lequel nous nous laissâmes tomber pour dormir comme des bêtes. Le lendemain, nous pûmes sortir de nos baraques pour faire un peu de toilette.

Nous apprîmes qu'un bombardement avait atteint un camp d'officiers voisin : le X B à Nienburg. Mourir, si près de la fin !

Nous nous levâmes pour écouter, au garde-à-vous, l'appel des morts : parmi eux, deux sur trois des commandants de groupe de mon régiment (les commandants du Noday et Vittecocq. Ils avaient quitté

Gross Born pour avoir « un hiver moins pénible » ; ce que c'est que la destinée ! Il y avait dans ce camp toutes sortes de nationalités ; nous fûmes saisis d'horreur en voyant de jeunes Polonais, de treize à quatorze ans, presque en culotte courtes, qui avaient été pris comme otages lors de l'insurrection de Varsovie. Un jour, un bruit court : « Les camarades de Cambrai ou de Valenciennes sont priés de se présenter aux cuisines. » Est-ce un bobard ? Je retrouve Delloye devant les cuisines, et je vois un sous-officier, qui nous fait un clin d'œil ; ne l'ayant pas vu depuis six ans, je ne le reconnais pas.

C'était Jean Lefort, de Masny, sous-officier réfractaire, affecté aux cuisines qui me glisse 1 kg de sucre et 500 g. de chocolat ! Une fortune après nos privations depuis six mois !

J'étais si affaibli par les routes que, j'ose l'avouer, je les gardais pour moi, pour me sustenter lors des étapes suivantes. Quel égoïsme vis-à-vis de ma popote !

Juste avant de quitter Sandbostel pour le camp « soit disant définitif » nous n'y croyons plus, nous subissons un épouillage et une désinfection en règle.

sur ce qui était une palissade, et je n'en bougeais pas pendant quinze jours. Grâce à l'intervention et à la compréhension du docteur Penney (médecin volontaire arrivé par la relève) n'ayant pu trouver une place à l'infirmerie, mais considéré comme grand malade, je fus dispensé d'acquiescer à l'obligation de mes voisins, je fus dispensé de courir.

## CHAPITRE VIII

### DERNIER CAMP

(4 mars-5 mai 1945)

Je suis arrivé à Wietzendorf (oflag 83 pour Italiens) le 4 mars. Là ce fut vraiment le dernier camp. C'était le summum de la saleté et de l'inconfort (I p. 423) mais nous étions si abattus par nos marches que ce havre nous apparut comme le Paradis. De grandes baraques, intermédiaires entre celles normales de Gross Born contenant trente hommes, par châlits de trois, et les « cathédrales » du bloc IV faites pour cent soixante hommes. Nous étions entassés à cinquante et soixante, les châlits disposés le long du grand côté d'un rectangle, le couloir central occupé par des tables, quelques bancs sans dossier étaient disposés dans le maigre intervalle entre le lit et la table.

Pour circuler, ou sortir, il fallait monter sur le banc et déranger les camarades assis. Les waters étaient dans le bâtiment, juste isolés par un panneau, mais ne fermant pas. Malheur aux délicats qui couchaient tout près des chiottes. (I p. 425).

Et de nombreux camarades, bien que n'ayant rien mangé, avaient attrapé la dysenterie le long des routes.

Quand j'arrivais au camp, l'infirmerie était pleine, j'étais séparé de ma popote, je trouvais une place vide, la dernière au rez-de-chaussée d'un châlit ; je me jetai

sur ce qui était une pailleasse, et je n'en bougeais pas pendant quinze jours. Grâce à l'intervention et à la compréhension du docteur Pettey (médecin volontaire arrivé par la relève), n'ayant pu trouver une place à l'infirmerie, mais considéré comme grand malade, je fus dispensé d'appel, et grâce à l'obligeance de mes voisins, je fus dispensé de corvée.

Mes camarades m'apportaient ma nourriture au lit. Deux ou trois fois par jour, je me traînais jusqu'aux WC, et une fois chaque matin, aidé d'un camarade, je « boitillais » jusqu'à l'infirmerie pour faire soigner mes pieds en sang.

Mais cette masse inerte présentait un terrain de prédilection pour la vermine qui sévissait au camp. Je n'avais jamais eu de poux ; je devins un « bouillon de culture » pour puces. J'en tuais plusieurs centaines tous les jours, mais j'étais dévoré.

Devant mon désarroi, mes camarades de chambre furent très chics pour moi. Je fus soigné comme un pacha si bien qu'au bout d'une dizaine de jours, je pus reprendre, si on peut dire, une vie normale et même assister aux appels.

Etant un peu désabrupti, je voulais reprendre une certaine activité : des cours, il n'en était pas question, du piano, non plus, dans ce camp, digne d'un camp de déportés, il n'y avait aucun objet de luxe.

Je changeais la dernière tablette de chocolat qui me restait à un Italien contre un jeu de cartes, et je repris des bridges.

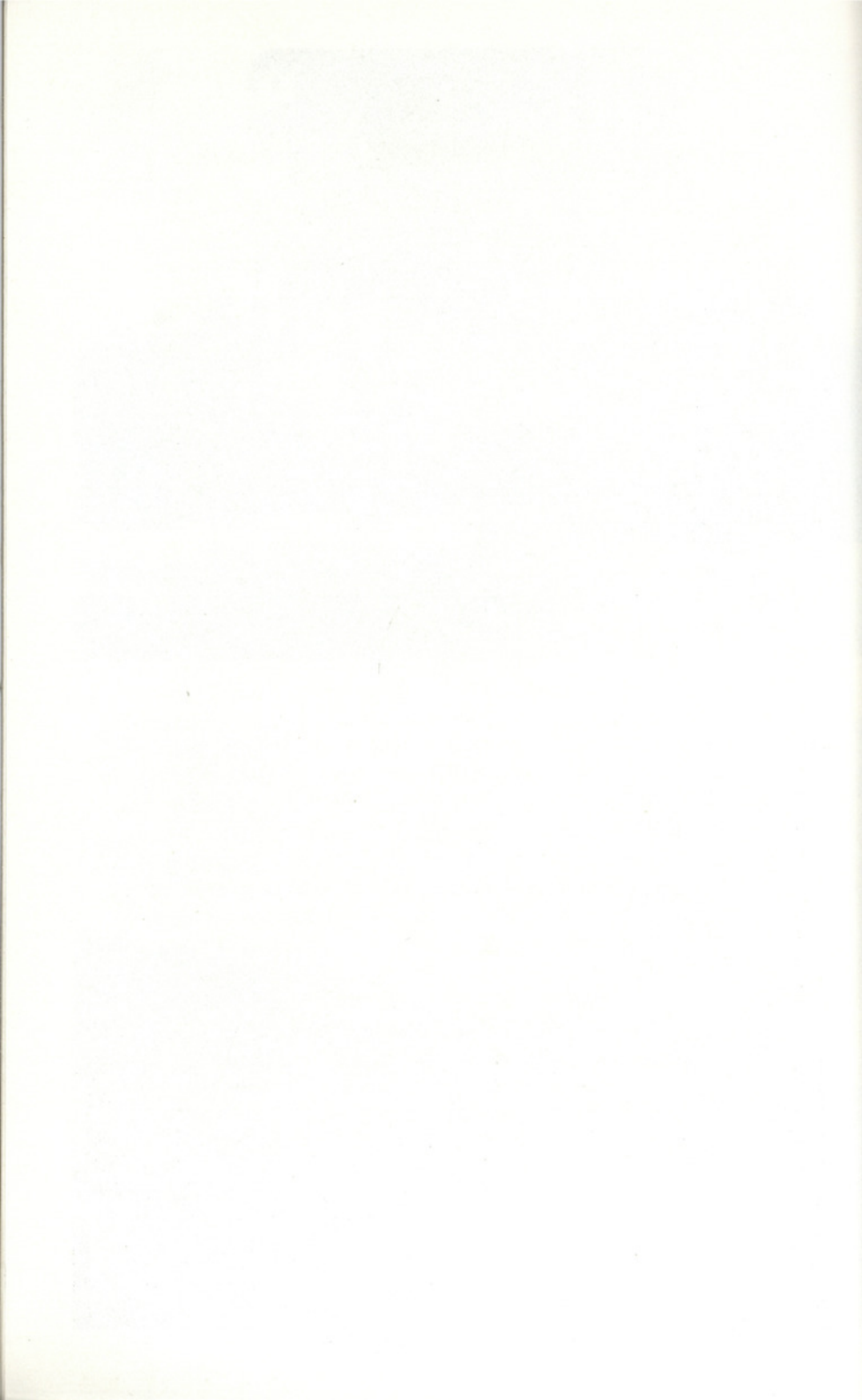
Plus de bibliothèques, plus le moindre livre ; nous étions, comme au début « Docti sine libris » mais peut-être un peu moins « docti », parce que un peu plus abruptis. Phénomène étrange : en ces temps de disette (F p. 754), la conversation était axée sur la nourriture,



Baraques du Bloc IV.



Un mirador. Paysage sur la forêt.





la grande Bouffe. Faute de pouvoir faire mijoter de petits plats, ou de pouvoir préparer tels mets, les potes discutaient recettes ; on se passait, on recopiait des recettes (pour la plupart d'étouffes chrétiens) de babas, de tartes, de frangipanes, de sauces diverses. Puis vint la frénésie des « bonnes adresses » (dont évidemment, avec les restrictions de la guerre, un grand nombre avait disparu) « où manger de bonnes huîtres à Paris, où manger une bonne bouillabaisse à Marseille, ou un bon cassoulet à Toulouse, où trouver un bon fromage ». Si tu vas à X..., arrête-toi à l'auberge Y... Un vrai cours de Guide Michelin.

Jusqu'à la fin d'avril, on ne parla plus dans le camp que de « grande bouffe » ; on était pris au piège, et on parlait encore en épluchant des rutabagas crus (ils ne se donnaient même plus la peine de les faire cuire pour nous).

Un jour, le 9 avril (Flament dixit p. 755), arriva au camp, le reste du contingent de l'oflag X B, ceux qui n'avaient pas été bombardés.

Un officier fit demander si parmi nous il y en avait du Nord. Au hasard de quelques nordistes, je fis la connaissance de Brabant qui me dit être le fils du pasteur de Douchy, où je devais enseigner durant quelques années après la guerre ; mais je ne l'ai jamais revu.

Le camp subissait de nombreuses alertes, nous restions dehors à scruter le ciel, comme des bêtes curieuses. Les nouveaux arrivés, qui avaient subi un bombardement meurtrier, se précipitaient dans les baraques (il n'y avait pas de cave). Nous vîmes arriver au camp un camion conduit par un nègre américain, qui nous apportait des colis de la Croix Rouge. Dans leur précipitation, les Allemands oublièrent de les ouvrir.

Le 16 avril se présenta au camp un officier français qui nous annonça que les Alliés avançaient, mais nous n'en étions pas libres pour autant. Peu d'appels, mais interdiction de sortir.

Après plusieurs incidents, sur lesquels je ne veux pas revenir, douche écossaise, libres — pas libres — libres — pas libres, le commandement militaire allemand voisin, en ayant assez d'avoir à nous garder, décida de nous « livrer » aux Anglais.

Un armistice de deux heures fut signé pour nous permettre de joindre les troupes anglaises.

Il s'agissait de marcher quelques kilomètres, et là, des troupes anglaises viendraient nous chercher. Que voulait dire ce mot « quelques » ?

J'aurais été incapable de marcher ces quelques kilomètres et nous restâmes à cinquante grands malades au camp (en plus une centaine d'Italiens intransportables).

La veille du départ, nous touchâmes encore un colis américain (pour deux ou trois).

A part les quelques inaptés, le camp se prépara à nouveau à se mettre sur les routes, mais avec la certitude, ou tout au moins l'espoir, que l'étape serait courte.

Et le 22 avril au matin, un dimanche, nous vîmes partir nos camarades sac au dos, comme s'il s'agissait d'une longue étape. (Avec les Allemands, on ne sait jamais, c'est toujours « Morgen Fruh »).

En fait, aux dires des divers chroniqueurs, ils ont fait environ 7 km à pied, puis ont été pris en charge par la 2<sup>e</sup> armée anglaise, et emmenés en camions jusque Bergen.

Ce convoi comprenait environ 3 000 Français et 6 000 Italiens.

des derniers jours (I p. 429) on ignorait si c'étaient les Français ou les Allemands qui les avaient fait venir; on avait touché « un peu de veaux » pour plus de 9000 hommes. Mais, après leur départ, ils en avaient laissé, notamment les foies. Le docteur Poley nous affirma que le foie de veau est excellent pour constituer et pendant une semaine nous nous sommes gavés de « foies de

## CHAPITRE IX

### ENFIN LIBRES !

22 avril-17 mai

Restèrent au camp cinquante Français et quatre-vingts Italiens malades intransportables (I p. 429). Ce qu'il advint de ce petit groupe (je ne dirai pas l'aventure, car en fait, il ne se passa rien de sensationnel) perdu dans un no man's land pendant près de deux semaines, n'a, à ma connaissance, été rapporté par aucun chroniqueur.

Nos camarades étant partis de bonne heure, nous commençâmes par nous recoucher, n'ayant rien de mieux à faire. J'ai dit que nous avions touché, la veille du départ, de nombreux colis américains. Or, pour ne pas se charger, craignant à nouveau de longues marches, de nombreux officiers avaient pris les cigarettes et le chocolat, et laissé le reste du contenu sur place. Nous trouvâmes même un ou deux colis oubliés, non ouverts. Tout fut centralisé pour créer une cuisine collective. Heureusement, il était resté à la cuisine deux ordonnances dont un avait des notions de boucherie.

Quelques jours avant le départ, « on » avait touché, pour nourrir le camp, quelques veaux. Je dis « on » car avec les méli-mélo du commandement lors

des derniers jours (I pp. 426 à 429) on ignore si c'étaient les Français ou les Allemands qui les avaient fait venir ; on avait touché « un peu de veau » pour plus de 9 000 hommes.

Mais, après leur départ, ils en avaient laissé, notamment les foies. Le docteur Petey nous affirma que le foie de veau est excellent reconstituant et pendant une semaine, nous nous sommes gavés de « foie de veau ».

Nous avons pu nous procurer, en ville des pommes de terre « non pourries ». Avec la collecte des colis américains, nous fîmes pendant huit jours d'excellents repas, bien que Petey nous ait recommandé de ne pas forcer la dose, d'y aller « molo » et d'augmenter lentement la ration, ce que nous fîmes scrupuleusement.

Comme en toutes circonstances, le plus ancien dans le grade le plus élevé fut le commandant Couillaud. Nous l'appelions Quasimodo, espérant qu'il signerait Couillaud Q. Hélas, il n'en avait pas du tout. Le chef moral du groupe fut un jeune agrégé breton : Bouinot, violoniste par surcroît, avec lequel je sympathisais, comme musicien.

Le soir même du départ de nos camarades, nous vîmes passer quelques chars américains sur lesquels s'entassaient des Allemands prisonniers. C'était bien leur tour.

Puis, ce fut le no man's land. A part quelques civils restés dans le village, nous ne vîmes plus âme qui vive pendant quinze jours. Nous étions ignorés des dieux et des hommes.

Au bout de quelques jours, le beau temps aidant, nous fîmes un peu de marche autour du camp, mais sans jamais nous en éloigner. Nous visitâmes les

locaux occupés par l'administration allemande, mais sans rien trouver d'intéressant. Ils avaient emmené ou brûlé toutes leurs archives. Le commandement français dans les derniers jours, avait dû prendre possession de « ce qui restait ».

Un jour, au hasard d'une promenade dans le camp, nous découvrîmes un local fermé, où les Italiens, naïfs comme nous au départ d'Arnswalde (F p. 705), avaient entassé tout ce qu'ils ne pouvaient emmener. Nous qui avons tout perdu, soit au camp, soit au cours des étapes, nous avons là une belle occasion de récupérer quelques objets : un imperméable, une chemise, une valise, etc.).

Et le commandant Couillaud de s'emporter, de nous invectiver, et de nous sommer de tout restituer. Bouinot, avec courage, l'envoya promener. Est-ce que les Italiens, en juin 1940, avaient pris tant de formes pour « aider les Français » lors de l'invasion de la France ? Nous fîmes semblant de restituer quelques bricoles et gardâmes l'essentiel.

Les jours coulaient, calmes.

L'un d'entre nous, bricoleur, arriva à remettre en route une vieille voiture et nous promena aux environs, dans la campagne.

Un jour, le 5 ou 6 mai, arriva au camp un capitaine anglais. Très méfiant en voyant des Italiens qui étaient les alliés d'Hitler, il était prêt à nous expédier dans un camp en Grande-Bretagne ou au Canada.

Je lui expliquai, dans ce qui me restait d'anglais (je n'avais pas parlé dans la langue de Shakespeare depuis 1938) que nous étions des prisonniers, officiers français, que nos camarades avaient été évacués par les troupes anglaises il y a une quinzaine de

jours et que, incapables de marcher pour rejoindre les lignes anglaises, nous étions restés sur place.

Il s'excusa. La riposte fut rapide. Le lendemain une dizaine de sanitaires se présentaient à l'entrée de l'oflag 83 et nous emmenaient, confortablement installés jusqu'à Bergen. Nous, c'étaient les Français.

Pour lui les Italiens étaient les alliés des Allemands, ils les laissèrent au camp. Mieux, ils y ramenèrent le soir même tous ceux qui l'avaient quitté avec nous le 22 avril.

Nous quittons définitivement Witzendorf. Auparavant, je remis à un officier anglais, avec l'assentiment de Bouinot, une note destinée à la commission militaire alliée et à la Croix-Rouge Internationale, relatant les divers actes de cruauté de nos gardiens, notamment les paroles de Rittmayer concernant un officier qui avait la fièvre : « Il n'a qu'à avancer, la marche guérit la fièvre » (F, p. 749).

Nous arrivons à Bergen.

N'ayant pas traversé Arnswalde en 1942, c'est la première fois que je vois des civils, que je traverse une ville d'une certaine importance.

Les habitants de la ville qui avaient été chassés (I p. 431) sont revenus. Quelques-uns de nos camarades sont encore là, les premiers sont rentrés en avion, les autres quittent chaque jour, par vagues successives, en camion.

Nous sommes logés chez les habitants. D'abord ils sont très méfiants, mais finalement ils se montrent aimables, sont aux petits soins pour nous (ils ont tant à se faire pardonner).

Les deux premiers jours, je me promène « timidement » dans les rues. Ayant perdu l'habitude, on n'a pas l'âme tranquille, on a toujours peur de la Gestapo

surgissant de l'ombre. Puis on s'y fait ; nous sommes réellement libres, ce n'est pas un rêve, on ne va pas se réveiller à Arnswalde, sur une paillasse (hélas le contraire se reproduira, nous rêverons souvent que nous sommes prisonniers).

Pour la première fois depuis mai 1940, je dors dans un lit, avec des draps. Je n'ai qu'à me mettre à table, pas de corvée de patates. Pas même le soin de mettre la table, ou de faire la vaisselle. Le Grand Reich, ou ce qu'il en reste, le fera pour moi.

Ikor a terminé son livre par des pages très émouvantes sur ce qu'était, et surtout ce qu'avait pu être la mentalité de ces civils pendant les hostilités.

Savaient-ils ? Etaient-ils complices, ou certains subissaient-ils ? Je rends hommage à l'impartialité des jugements d'Ikor sur cette pénible affaire.

Dès que je sus l'existence du camp, je m'y dirigeais, par une espèce de curiosité morbide : des Français, des hommes avaient été plus durement traités que nous. Nous ignorions tout de la Résistance, de la Déportation, des camps de la Mort. Je ne suis jamais entré au camp, mais au voisinage, je suis entré en contact avec des détenus qui en sortaient : comment faire pour les aider ?

J'ai vu très peu de Français (ils étaient peut-être déjà partis à notre arrivée), mais il s'avérait que tous ces malheureux baragouinaient dans toutes les langues. L'Allemagne avait, dans son esprit de conquérir le monde, fait l'unanimité contre elle. Je parlais assez bien l'anglais, mais la seule langue utile était l'allemand. Pour comprendre ces Polonais, ces Tchèques, ces Hongrois, pour connaître leurs besoins, il fallait avoir quelques rudiments d'allemand, qui me manquaient totalement.

Je rentrais à Bergen et à force de faire plusieurs maisons, je dénichais un dictionnaire, j'appris plus en huit jours que je n'en avais appris en cinq ans, surtout les mots ayant un rapport avec la nourriture ou l'habillement (confiture, lard, vêtements, etc.).

Je n'ai jamais rien pillé, mais chaque jour je demandais à mes hôtes telle denrée pour « les prisonniers de Belsen » et scrupuleusement ils me sortaient ce qu'ils pouvaient, de leur réserve, ravis que celle-ci ait échappé aux contrôles, et chaque jour je faisais une petite promenade aux environs du camp.

Puis le dernier contingent de nos camarades disparut. Une journée sans départ. Serions-nous oubliés ? Aurions-nous un traitement de faveur ? Non, nous ne sommes plus de grands malades, nous avons pu nous retaper à Bergen, nous avons récupéré ; on nous explique que l'armée anglaise a besoin de ses avions pour rapatrier ses services (comme à Dunkerque, les Anglais se servent en priorité) ; nous aurons droit à une plateforme de camion.

Depuis que nous sommes libres, nous sommes impatients de rentrer. Sur les trois mille officiers de Wietzendorf, tous sont partis, à part notre groupe de cinquante.

Nous quittons Bergen le 13 mai.

Nos camions vont-ils nous conduire à une gare voisine ? Allons-nous embarquer directement pour la France ?

Après avoir roulé à tombeau ouvert sur des routes défoncées par les bombardements, on débouche sur une immense plaine où grouillent des milliers de prisonniers ; vision de cauchemar : nous a-t-on ramenés dans un camp ? Fini le lit, les draps ? encore une nuit à la belle étoile, dans ce camp de triage. Les



Anglais en profitent pour nous saupoudrer de DDT, sorte de poudre antiparasite.

Le 15, on repart, pour aboutir à un village situé à la frontière hollandaise ; on nous assure que c'est notre dernière étape en camion (mais, faut-il croire les Anglais, nous sommes tellement habitués au Morgen Frufh). On nous entasse dans une église au toit éventré ; le sol est jonché de paille. L'autre église du village, intacte (je ne sais plus si c'est la catholique ou la protestante), sert aux deux cultes.

A la dernière minute, nous sommes affectés à une maison civile « plus confortable », mais tous les lits sont déjà occupés. Nous coucherons à même le parquet ; nous y sommes habitués, les services de rapatriement sont débordés, mais ils auraient pu avoir plus d'égards pour des malades ; le lendemain soir, on monte dans un train, un vrai train, un vrai compartiment (fini les wagons à bestiaux !).

Passage au petit matin à Bruxelles où de charmantes infirmières nous offrent des boissons chaudes, puis arrivée à Valenciennes où nous subissons une première visite. Entre deux formalités, j'arrive à m'esquiver et à me rendre chez mon frère qui habite en ville, et je peux faire prévenir « en urgence » (les téléphones sont rares et longs !) que je serai demain matin à Paris.

Je rejoins le grand magasin situé en face de la gare où ont lieu toutes les formalités, et le soir même nous embarquons en gare de Valenciennes.

Voyage long, peu confortable, entassés à huit dans un compartiment ; pas moyen de dormir, mais notre cœur est à la pensée de revoir notre famille. Nombreux arrêts.

Finalement, nous débarquons à Paris le jeudi

17 mai 5 h 30 du matin. J'ai eu plus de chance qu'Ikor ; ma vieille mère, âgée de 65 ans, était à la gare, avec mes frères venus à Paris pour m'accueillir. Un ami de la famille leur avait prêté sa vieille « traction » ; je n'eus pas à héler un cocher (I p. 459).

A la dernière minute, nous sommes affectés à une maison civile « plus confortable », mais tous les lits sont déjà occupés. Nous coucherons à même le parquet ; nous y sommes habitués, les services de tapage

très soignés, les lits sont débordés, mais ils auraient pu avoir plus de gardes pour des malades ; le lendemain soir, on m'emmène dans un train, un vrai compartiment (fini les wagons à bestiaux !).

Passage au petit matin à Bruxelles ou de Chantilly, les infirmières nous offrent des boissons chaudes, puis arrivées à Valenciennes, on nous subdivise une première visite. Entre deux formalités, j'arrive à m'es

quiper et à me rendre chez mon frère qui habite en ville, et je peux faire prévenir « en urgence » (les téléphones sont rares et longs) que je serai demain

à Paris. Arrivés à Paris, quelques amis nous rejoignent le grand magasin situé en face de la gare où ont lieu toutes les formalités, et le soir même nous

embarquons en gare de Valenciennes. Voyage long, peu confortable, entassés à huit dans un compartiment ; pas moyen de dormir, mais notre

conscience est à la pensée de revoir notre famille. Deux arrêts. Finalement, nous débarquons à Paris le jeudi

lus « Morgen Früh : bientôt » ; on n'en a jamais plus entendu parler.

Hitler nous avait volé notre jeunesse, de Gaulle nous volait notre argent. Cette somme représentait en 1945 le prix d'achat de 25 000 journaux soit, au cours actuel 45 000 F, que les différents gouverne-

ments ont toujours

A la fin de l'été, le Gouvernement français vint, par

un référendum (quelle drôle d'idée ! il n'était pas assez grand pour savoir ce qu'il avait à faire ?) semblable en cela à 99,5 % des

Français, je ne comprenais rien à ces deux

quelques semaines à la veille

## RETOUR A LA VIE CIVILE

17 mai 1945

Après quelques jours de repos bien mérité, je fus convoqué, pour les formalités de démobilisation, à la caserne Duplex, près de la Tour Eiffel. J'eus la chance de tomber sur un médecin militaire compréhensif qui me fit passer des radios, et m'aïda à constituer un dossier pour obtenir une pension. Ikor se plaint de l'inorganisation des services de M. Henri Frenay, alors ministre des prisonniers (I p. 437). Sait-il que l'adjoint de M. Frenay s'appelait François Mitterrand ? Celui-ci ayant voulu organiser une grève dans ses services, de Gaulle le fit appeler et lui dit : « Je vous donne une heure pour décider si j'ai affaire à M. Mitterrand, que j'ai chargé de s'occuper des prisonniers, ou à M. Mitterrand chargé d'organiser les grèves », et Mitterrand a cédé devant de Gaulle.

Comme depuis le débarquement nous touchions notre solde, « en compte courant », — la monnaie avait été supprimée, — je produisis un reçu valable pour 2 500 marks soit 50 000 F de l'époque, on me dit : « On s'en occupera bientôt. »

J'ouvris un dictionnaire Allemand-Français et j'y

lus « Morgen Fruh : bientôt » ; on n'en a jamais plus entendu parler.

Hitler nous avait volé notre jeunesse, de Gaulle nous volait notre argent. Cette somme représentait en 1945 le prix d'achat de 25 000 journaux soit, au cours actuel 45 000 F, que les différents gouvernements ont toujours refusé de payer.

A la fin de l'été, le Gouvernement français vint, par un référendum, nous poser deux questions (quelle drôle d'idée ! il n'était pas assez grand pour savoir ce qu'il avait à faire ?) Semblable en cela à 99,5 % des Français, je ne comprenais rien à ces questions auxquelles il fallait répondre par Oui, ou par Non.

Chacun y répondit, non par ses convictions personnelles, son opinion, sa compréhension d'un texte, mais parce que le Parti ou le Syndicat lui avait affirmé qu'il fallait répondre de telle ou telle manière.

Le Français avait perdu toute sa personnalité ; Hitler avait fait de nous un troupeau de vaches ; de Gaulle faisait de nous un troupeau de moutons. J'en arrivais à regretter le temps de la captivité où, au moins, il nous était possible de « penser » librement, sans que personne n'osât influencer notre pensée.

Bien que n'ayant jamais lu le texte qui m'était proposé, comme les communistes avaient décrété qu'il fallait voter oui — non, je votais non — oui.

## CHAPITRE XI

## NOUS AVONS REVU ARNSWALDE (1)

Mai 1961

Nous filons sur l'autoroute via Dusseldorf, Dortmund, Bielefeld, Hanovre ; les autoroutes françaises présentent le même aspect. Beaucoup de circulation, mais comme c'est dimanche, peu de camions. Nous nous arrêtons peu avant la frontière, dans une de ces nombreuses auberges qui bordent l'autoroute, poste d'essence, guinguette, restaurant. L'auberge est agrémentée d'un joli lac où la jeunesse allemande, endimanchée, se livre aux joies du canotage.

Après avoir posté une carte à l'adresse de notre famille, peut-être la dernière, nous reprenons la route vers le rideau de fer, non pas inquiets, mais très curieux de ce qui nous attend. Nous arrivons à Helmstedt, poste frontière, vers trois heures. Côté ouest, rien à signaler. Dès le côté est, le paysage change, de longues banderoles rouges (nous sommes à la veille du 1<sup>er</sup> Mai), d'immenses photos des grands personnages du monde communiste : à côté de Khrouchtchev et des hauts dignitaires de l'Allemagne démocratique : Grotewohl et Walter Ulbricht, figurent Lumumba et

(1) Pour comparer les prix, se reporter aux indices de 1961.

Fidel Castro. Quelques affiches de propagande frappent particulièrement les Français.

Nous rangeons la voiture et remarquons à quelques mètres une D.S. immatriculée 75. C'est justement celle de Monsieur et Madame Cargill, accompagnés d'un célibataire : Schmitt. Après présentation, Madame Cargill parle justement très bien l'allemand et nous sera d'un grand secours.

Nous pénétrons tous ensemble dans le poste de douane, bâtiment sombre en bois qui évoque nos baraques. Bien que nous ayons la conscience tranquille, nous nous sentons instinctivement une âme coupable. Comme nous ne sommes « qu'en transit » (nous ne venons pas pour « espionner » la République démocratique Allemande) et, qu'en principe, nous n'avons droit qu'à emprunter l'Autobahn jusqu'à la frontière polonaise, sans aucun arrêt, les formalités sont réduites au minimum.

On nous demande seulement de déclarer les devises que nous possédons et nous payons pour le visa de transit 10 marks par personne (1 250 F) et 20 marks (2 500 F) pour l'auto.

Nantis de tous nos papiers, nous décidons, sur les conseils de Dujardin, d'aller coucher à Berlin-Est, et de faire route ensemble. Si l'un de nous a un ennui, l'autre s'arrête pour l'attendre.

Nous remontons en voiture. A quelques mètres de là, un Posten nous arrête, simple formalité pour vérifier que nous sommes bien passés par la Douane et que nous sommes munis de tous les visas et cachets.

Hélas, il manque le reçu prouvant qu'on a payé le visa de transit pour l'auto ; il nous faut refaire le tour du sinistre pâté de baraques qui constitue l'entrée d'un monde nouveau.

Le tour fait, tout est en règle, nous reprenons l'autoroute où, malgré la circulation plus rare, très peu de voitures de tourisme, peu de camions, la vitesse est « en principe » limitée à 100. Mais après quelques hésitations, nous bloquons le compteur entre 110 et 115.

Arrivés à Saarmund, au lieu de suivre la route de Berlin par Potsdam, n'ayant pas de visa pour Berlin-Ouest, nous décidons de contourner la capitale et d'entrer à Berlin par l'Est.

Nous quittons à Friederhof l'autoroute que nous aurions dû suivre jusqu'à Francfort. A partir de ce moment, nous ne sommes plus en situation régulière. Nous nous dirigeons vers le Nord et prenons l'autoroute de Stettin (dont je vous parlerai plus tard) jusqu'à Hoppeght, à environ 30 km à l'Est de Berlin.

Nous quittons l'autoroute et nous dirigeons vers l'Ouest. C'est encore la pleine campagne ; nous suivons une petite route qui traverse quelques villages. (On se croirait entre Hesdin et Montreuil, mais la route est toute droite), sans rencontrer le moindre obstacle.

A environ 15 km de Berlin, nous devons stopper à une barrière de douane. Il y a des policiers et même deux soldats russes armés de mitraillettes. Sans nous démonter, nous montrons nos passeports et nous passons sans la moindre formalité. Nous arrivons dans Berlin pavoisé (je vous rappelle que le lendemain c'est le 1<sup>er</sup> Mai) par la Staliner Allée.

Nous cherchons un hôtel indiqué par Dujardin, situé près de Friedrichs-Bahnhof. Cet hôtel n'existe plus ou tout au moins il est transformé en club pour l'armée. On nous indique un autre hôtel où nous arrivons, le cœur tremblant. Après avoir longuement exa-

miné nos passeports, le portier est prêt à nous donner une chambre, mais peut-être pris d'un certain scrupule, peut-être intimidé par notre nombre (pourtant nous ne sommes que six) celui-ci nous envoie à la gare, au service des renseignements généraux pour obtenir un « Ausweiss ».

En principe, le stationnement est interdit à cet endroit, je reste dans la voiture pour expliquer à tout Shupo pourquoi je suis là, pendant que Rondeau parlemente, mais personne ne vient.

Si ; notre ami Rondeau apparaît au bout d'un quart d'heure : rien à faire pour coucher à Berlin Est, car nous n'avons qu'un visa de transit.

Mais vous le connaissez, loin d'être penaud, il ne se décourage pas et décide d'aller coucher dans une auberge où le contrôle sera moins sévère. Cargill, lui décide de tenter de coucher à Berlin Ouest. Nous nous quittons et après une courte promenade dans Berlin Est, nous reprenons la Staliner Allée. Nous repassons devant le même poste de contrôle et nous nous demandons comment s'effectuera « la sortie » puisque « en principe » nous n'avons pas le droit d'entrer dans Berlin Est.

Encore une fois, il nous suffit de montrer nos passeports et nous filons.

Il nous faut trouver à la fois la table et le gîte dans un pays où nous n'étions qu'en transit, dont nous connaissons mal la langue et dont nous ne possédons pas la moindre devise. Après quelques essais infructueux nous aboutissons à Muncheberg dans un petit hôtel de province où le patron compréhensif mais méfiant (non pas de nous, mais de la police) nous fait entrer dans la cour pour « mucher » la 403 et nous donne deux chambres pour la nuit : grand esca-



lier en pierre, immenses portes donnant sur un couloir. On se croirait dans un château médiéval.

Nous descendons dans la salle commune où de nombreux jeunes gens vident de grands demis servis dans des espèces de bottes, en chantant : demain c'est la fête du travail, journée de détente pour les travailleurs mais alors que le camarade syndiqué de Valenciennes pourra dormir ou soigner ses pigeons, ici le camarade devra faire acte de présence et défiler.

Bien que « gaie » toute cette jeunesse se tient bien, quelques tables terminent leurs repas. On nous sert un repas simple mais correct. Hélas, ils n'ont plus de choucroute, mais on nous sert un excellent jambon et une omelette.

Le lendemain, c'est le 1<sup>er</sup> Mai. Après un excellent déjeuner, nous expliquons à notre hôte que nous ne possédons pas le plus petit pfenning démocratique. Il nous dit qu'il se contentera d'argent de l'Ouest, mais au fond il y gagne, celui-ci étant coté au marché parallèle au taux de 4,5.

Nous filons vers Frankfurt par la route ordinaire évitant de reprendre l'autoroute prêts à dire qu'on « s'était égaré » au cas où on nous demanderait des explications. A Frankfurt, nous assistons à de nombreux défilés, toutes les organisations sont présentes : les marins, les pêcheurs à la ligne, les enfants des écoles, des hommes de tous âges, des jeunes filles. Nous admirons les chars fleuris (on se croirait à la fête des fleurs de Paris-Plage).

Nous remontons en voiture, évitons par toutes sortes de dédales, les grandes avenues, mais débouchons sur une grande artère où a lieu un autre défilé celui-ci paraissant plus important par le nombre et la qualité des participants ; ici, plus de chars, les gens sont à

ped, des femmes tirées par de magnifiques chiens policiers représentant probablement le corps des douanières ou surveillantes de frontières, des jeunes gens montrant des modèles réduits, des aviateurs exhibant les modèles les plus modernes de l'aviation russe ou des fusées à la gloire de bagarine. Nous regardons depuis un quart d'heure quand un policier, qui nous avait observés fait arrêter le défilé pour nous laisser passer.

Nous quittons la grande artère, atteignons vite les faubourgs de la ville et retrouvons, juste quelques kilomètres avant la frontière, l'autoroute que nous avons quittée la veille, quelques 50 km plus à l'Ouest. Puis nous arrivons en vue de l'Oder, fleuve un peu plus large que la Seine à Paris.

Imaginez le poste allemand à la Concorde, et le poste polonais à la Chambre des Députés. Et pour aller de la Concorde à la Chambre des Députés, nous avons mis 3 h 30 le jour où toutes les Républiques Démocratiques fêtaient la victoire de Gagarine.

Au poste allemand, les formalités sont réduites au minimum. On nous demande encore le montant des devises, bien entendu, nous déclarons exactement la même somme qu'au poste d'Helmstedt, puisqu'en principe, nous n'avons rien dépensé, coup d'œil dans la voiture pour la forme, et nous nous engageons sur le pont : porte de temps : une petite demi-heure.

Sur la rive orientale de l'Oder, voici le poste frontière polonais. Hélas ! il y a déjà un client anglais et c'est le 1<sup>er</sup> Mai, les effectifs sont réduits. On nous fait poireauter environ trois quarts d'heure. Puis on nous donne une feuille sur laquelle nous devons indiquer les objets de valeur, les appareils de prise de vue et les devises que nous possédons. Je compte mes

marks et les grosses coupures de 50 et 100 F. Malheureusement, je ne pense pas à une liasse de billets de 10 F et quand la douanière me dit « Show » (montrez), elle en trouve plus que de déclarés.

Enquête sur enquête, appel du chef de poste, dialogues, conseil de guerre, finalement, on me fait remplir une autre fiche plus conforme à la réalité. Mais il faut qu'elle se venge. La voiture est fouillée de fond en comble, les membres de la Gestapo, qui fouillaient nos chambres à la recherche des appareils clandestins, étaient des enfants de chœur à côté de cette fouille polonaise : tous les bagages ouverts, les sacs de toilette visités, les tubes de dentifrice ouverts (on pourrait y cacher des documents secrets), un livre de messe feuilleté page par page. Heureusement, un numéro de « Match » portant en première page la photo de Fidel Castro l'a un peu rassurée sur nos sentiments démocratiques. Le pot à gants est visité ; là, elle découvre une carte de la Pologne indiquant « en pointillé » les anciennes frontières du « gouvernement général ».

Ce terme est jugé injurieux pour la République Démocratique polonaise. La carte est confisquée au grand regret de notre ami Rondeau qui s'agite comme un diable dans un bénitier. Quelques pièces de rechange pour la voiture, emportées en cas de panne (durite, bougies) sont examinées et tout cet attirail semble louche à la douanière. Elle va jusqu'à ouvrir une boîte de truffes achetées pour « déguster en voyage » et les examiner une par une. A la fin, quand on lui dit : « Prenez-en une », elle fait non d'un ton dédaigneux. Heureusement qu'il fait beau car toute cette visite a lieu en plein air. Nous rentrons au poste de douane. Encore vingt minutes d'attente.

Puis le chef de poste apparaît et nous rend nos passeports et le passavant de la voiture. Rondeau rouspète pour sa carte, on lui dit en polonais : « Befehl ist Befehl », on lui donne un reçu, cette carte lui sera rendue lors de notre sortie de Pologne et on lui propose, à titre de dédommagement, de nous « vendre » la carte officielle du Gouvernement polonais. Hélas, nous n'avons pas un zloty.

Après quelques hésitations, le chef de poste accepte un billet de 10 marks et nous rend le surplus en monnaie polonaise. Heureusement, cela nous permet de payer notre déjeuner, car nous avons perdu trois heures et demie à la frontière et nous ne serons pas à Poznan avant ce soir.

Enfin, tout est en ordre ; la barrière se lève, nous sommes libres et reprenons notre route vers l'Est.

En guise de consolation, nous découvrons que cette carte « démocratique » nous est fort utile, car à partir de là, la 987 ne donne plus l'indication des villes ; tous les noms sont maintenant polonais.

Nous arrivons au village de Rezpin. On nous indique une auberge au fond d'une grande place. On dirait la place Gambetta à Denain.

Partout des haut-parleurs qui, ce matin ont dû diffuser les discours officiels et qui, à cette heure jouent en sourdine, sur des paroles polonaises, des airs que nous pourrions entendre dans n'importe quel bar, ou à n'importe quelle ducasse en France : les orangers, l'eau vive, les enfants du Pirée...

Il est tard et toutes les places sont prises. Derrière, dans une grande salle donnant sur la cour, un banquet est annoncé, probablement pour les officiels, les hors-d'œuvres sont déjà sur la table. Espérant que notre repas sera fini avant l'arrivée des officiels,

le patron fait dresser rapidement une petite table pour nous trois. Rondeau montre ce qu'il a comme argent (la monnaie de la carte) et explique qu'il voudrait manger pour cette somme. On nous sert la côtelette de porc panée, avec de la purée, plat classique dans ce pays et quelques prunes au sirop. Tout compte fait (au sens propre du mot) il reste juste quelques Groszys (centièmes de zlotys). Nous remercions chaleureusement le patron et filons vers Poznan que nous voudrions atteindre avant la nuit, craignant des traversées de villages interrompues par les défilés. Mais tout est calme, les routes libres et nous arrivons à Poznan vers 4 heures.

Tous les bâtiments sont pavoisés ; drapeaux blancs et rouges, drapeaux rouges sur les bâtiments publics (moins qu'en Allemagne Orientale), effigies représentant les grands de ce monde (communistes bien entendu) : Gomulka, Khrouchtchev, Lumumba, Fidel Castro. Nous cherchons l'hôtel Bazar, faisant partie de l'organisation « Orbis » où doivent obligatoirement descendre les étrangers (il y en a douze en Pologne, dont deux à Varsovie).

En principe, nous avons retenu nos chambres et Dujardin devait arriver avant nous. A la réception, on nous annonce que celui-ci était effectivement passé le matin, mais qu'il était parti ; en outre les chambres ne sont pas retenues, mais il faut d'abord se faire inscrire à la mairie. Etant donnée cette date du 1<sup>er</sup> Mai, nous craignons que tout soit fermé, mais une permanence fonctionne dans une annexe, un portier nous conduit à pied, dans une espèce d'hôtel ancien, plein de beaux meubles et de belles peintures qui ont dû appartenir à quelque magnat capitaliste. Dans un grand salon, deux tables sont dressées. Après un court

interrogatoire, on nous demande nos passeports et nos chèques de voyage. Contre un chèque de 30 dollars que j'ai payé 154,50 F, on nous donne en équivalence 680 zlotys ce qui fait environ 23 centimes le zloty. Le taux officiel est à 12 centimes mais le gouvernement pour qu'on en achète moins, nous les vend au marché noir. Mais on ne nous remet effectivement que 560 zlotys, car on nous retient la valeur de notre nuit d'hôtel (celle-ci a également été majorée de 50 % en raison de l'affluence due à la grande foire). La confiance règne. Cette somme est d'ailleurs inscrite sur le reçu qu'on nous donne et en principe, nous devrions à chaque dépense en faire inscrire le montant sur le reçu, pour justifier à la douane de l'emploi de ces zlotys si généreusement alloués.

A noter aussi que la fameuse fiche de police que le portier remplit avec soin, en recopiant scrupuleusement sur un papier rose et jaune les indications du passeport (sur lequel pourtant ne figurent pas les prénoms du père et de la mère) nous est vendue 2 zlotys (soit 46 centimes).

Après avoir rempli une fiche et déclaré encore une fois nos devises, un des hommes qui paraît être de la police, — il parle français, — téléphone à l'hôtel pour retenir nos chambres.

Nous retournons à l'hôtel, déposons nos passeports et montons nos bagages dans nos chambres. Il n'y a pas d'ascenseur (dans le plus grand hôtel d'une ville de 350 000 âmes, plus petite que Lyon mais plus grande que Bordeaux. Il est 17 heures. Nous décidons d'aller faire un tour en ville. Hélas ! à ce moment une averse se met à tomber, il faut croire que le soleil ne veut pas fêter le 1<sup>er</sup> Mai démocratique. Nous nous réfugions devant la façade de l'Université où

une foule dense attend, comme nous, la fin de la pluie. Puis je profite d'une éclaircie pour prendre « timidement » quelques photos de la ville pavoisée. On nous a affirmé qu'on pouvait photographier tous les bâtiments, sauf les gares et les casernes.

Retour à l'hôtel : deux camarades sont arrivés avec leur épouse : Limousin, berrichon transplanté à Nancy et Bureau, un autre berrichon de Charost, près de Châteauroux. Toujours pas de nouvelle de Dujardin qui devait être notre führer et nous nous sentons un peu perdus.

Premier repas en commun. Comme je suis « le célibataire » et « le plus jeune » du groupe, fait auquel je ne suis plus habitué, on me bombarde popotier. Le maître d'hôtel parle français, les menus inscrits en plusieurs langues, comportent un choix varié de mets, on a vite fait de comprendre que seuls peuvent être obtenus plats dont le prix est tapé à la machine en regard, ce qui diminue fortement la variété. A la fin de chaque repas, le montant doit être réglé, même pour les petits déjeuners ; il n'est pas question de le faire porter sur la note d'hôtel.

Les prix sont nets, quelques serveurs acceptent tacitement qu'on arrondisse la somme présentée ; d'autres refusent tout pourboire et dans ce cas le popotier, qui avait collecté une somme forfaitaire entre chacun, avait un boni qu'il reportait sur le repas suivant. Une parenthèse ici pour signaler que les fonctions de popotier se sont vite étendues à celles de caissier.

Dans nos menues dépenses : entrées dans les musées, les parcs, ... je payais pour l'ensemble, et, au dîner du soir, partageais les frais entre tous les convives. Revenons à notre addition qui se dit en polonais

« Rachunek », rien n'y était oublié ; l'un de nous ayant demandé une tranche de saumon fumé, s'est vu facturer en plus la rondelle de citron qui l'accompagnait. Les petits pains sont toujours facturés. Au petit déjeuner, il en est de même. Le terme « déjeuner complet » n'existe pas, il faut tout commander séparément, le nombre de petits pains, la quantité de beurre, la confiture, le lait.

Pour un thé au citron, il faut commander le thé et la tranche de citron. Si vous commandez un café au lait, on vous apporte un grand verre de café et un grand verre de lait. Il faut commencer par boire un peu de café pour y verser un peu de lait, ou boire un peu de lait pour y verser un peu de café, la teneur du mélange en café et lait suivant une courbe compliquée qui ferait les délices d'un polytechnicien !

Si on commande un œuf à la coque, on vous apporte nageant dans un verre, un œuf bouilli. Mais quittons ces détails culinaires qui ont toujours une grande importance pour les touristes français en même temps que nous quittons la table.

Un dernier tour en ville pour s'assurer que nos voitures, garées sur la place face à l'hôtel, sont encore là ; nous nous couchons après une journée bien remplie et fertile en émotions.

Lits à l'allemande : seul le drap du dessous est bordé, l'espèce d'édredon qui tient lieu à la fois de drap de dessus, de couverture et d'édredon est posé au bout des pieds, il faut plusieurs fois par nuit courir après.

Le lendemain, le soleil brille et nous descendons prendre le petit déjeuner dans une autre salle à manger. Menu varié, mais comme je l'ai dit, chaque ingrédient



dient doit être commandé séparément. Seul le sucre semble implicitement compris dans la commande d'un café.

A peine avons-nous fini de déjeuner que le portier nous annonce qu'il faut aller « se faire inscrire » à la police. Le déjeuner nous remonte à la gorge. Quel crime avons-nous pu commettre ? Simple formalité, dit-il, mais il faut vous munir de votre passeport et de deux photos. Hélas, dans une ville de 350 000 âmes, il n'existe pas de photomaton ; et nous allons nous faire photographier chez un photographe qui nous demande 30 zlotys soit près de 7 F pour 3 malheureuses photos qu'il nous promet pour ce soir.

Promenade dans la ville. Nous visitons un magasin d'Etat, genre Bazar de l'Hôtel de ville qui a cette caractéristique architecturale curieuse : il se présente comme un cylindre creux, la partie pleine constituant les rayons et le vide central les escaliers qui suivent une hélice comme une vis à trois filets, les points de tangence des trois escaliers, avec chaque étage, étant situés à  $120^\circ$  l'un de l'autre sur le cercle de section. Quand on ramène tout à nos pauvres zlotys qu'on nous a vendus à 23 centimes, tout nous paraît affreusement cher, un exemple entre mille : une mauvaise paire de chaussures coûte 300 zlotys (70 F).

A la sortie, nous voyons un marché aux fleurs. Bien qu'en démocratie populaire, les gens achètent ce que, dans un pays capitaliste, on pourrait considérer comme un luxe.

Les produits des pays chauds existent, mais sont très chers. Il ne faut pas oublier que nous sommes au parallèle de Cambridge et d'Amsterdam ; nous avons

vu des bananes et des tomates à 10 zlotys la livre (soit 4,60 F le kg).

Puis nous avons visité la cathédrale de Poznan, située de l'autre côté de la Warta, toute en brique rouge, où sont enterrés les premiers rois de Pologne : Mieczyslas I et Boleslas I.

L'intérieur est très richement décoré de marbres, l'autel est doré, on y trouve de beaux monuments funéraires et de splendides plaques tumulaires en bronze. Sur la place, devant la cathédrale, un obélisque élevé à la mémoire du poète polonais Jan Kochanowski.

L'après-midi, promenade en auto dans les environs. Visite du château de Kornik, ancienne résidence des comtes Zamoyski ; ceux-ci n'ont pas été spoliés de leurs biens, comme on l'a dit, mais les ont légués au Gouvernement polonais en 1934. Le château, transformé en musée, contient outre de belles toiles (dont des œuvres de Rubens et du Titien) une collection d'armes, une célèbre bibliothèque de 100 000 volumes, un piano de Delphine Potocka née Dzialynsa sur lequel a joué Chopin, des autographes de Napoléon. Pour parcourir les galeries sans abîmer les beaux parquets, les visiteurs sont tenus d'introduire leurs pieds dans d'immenses mules en velours. Dans le vaste parc, où sont étudiés plus de 10 000 espèces de plantes, on a catalogué plus de 500 espèces de lilas.

Nous nous rendons à Mosina, au château de Rogalin, dans le parc de Narodowy. Ce château, en forme de croissant, (Rogalin veut dire croissant en polonais), appartenait aux comtes Raczynski. Son dernier propriétaire serait une femme écrivain, mariée à un militaire, qui eut de nombreuses aventures.

Le musée est en pleine transformation. Dans une

orangerie provisoire sont exposées des peintures : un Rubens, un français nommé Naroin, des peintres polonais du XIX<sup>e</sup> siècle : Matejkwo, Malezewski, Falai, Chelmonski, ainsi qu'un piano à queue avec les cordes verticales.

Dans le parc, se dresse le mausolée de la famille Racinski (1821), copie de la maison carrée de Nîmes ; et deux vieux chênes, — les arbres les plus vieux du monde, — l'un d'eux, datant de 950, a presque connu Charlemagne ; il a 3 m 50 de diamètre et il faut 15 pas pour en faire le tour.

Nous retournons prendre nos photos chez le photographe, mais le commissariat de police est fermé. Tant pis, nous irons demain.

De retour à l'hôtel, Dujardin est arrivé ; il a amené avec lui une charmante polonaise : Carola. C'est la première fois qu'elle monte dans une voiture de tourisme ; elle sera pour nous, en même temps qu'une charmante compagne, une précieuse interprète, car elle parle allemand.

Le groupe de neuf personnes, cinq messieurs et quatre dames, est constitué ; je reste popotier. Dès le lendemain matin, après un copieux déjeuner, nous nous mettons en route pour Arnswalde. J'ai chargé Carola d'acheter quelques cartes postales pour envoyer à des amis qui avaient été prisonniers dans cette région. Sur tout le parcours, zone peu touristique, elle n'a pu trouver qu'une carte postale de Stargard.

Toute la population a été déplacée, les sept millions d'Allemands qui habitaient cette région ont été évacués de l'autre côté de l'Oder, remplacés par des Polonais venus d'un peu partout, surtout de la zone reprise par les Russes. Il n'était pas question, comme me l'avaient demandé certains, d'aller revoir un me-

nuisier ou un fermier qu'ils auraient connu ou chez lequel ils auraient travaillé pendant la guerre. Nous sommes en Pologne et les noms aussi ont changé, quelquefois très différents.

Nous traversons Pniewy, Skwierzyna (Schwerin), Gorzon — Wlrkp (Landsberg), Berlinek (Berlinchen — petit Berlin).

Puis Dujardin nous montre sur la gauche le petit chemin où, le 29 janvier 1945, nous avons quitté la route par laquelle nous arrivons (Nous qui venions d'Answalde, avons tourné à droite) et c'est là qu'il s'est barré en continuant tout droit.

Nous découvrons Arnswalde où nous avons passé trois ans de notre existence, ça s'écrit maintenant Choszezno (il faut prononcer Roschtzno).

La ville a beaucoup souffert de la guerre, elle a été prise et reprise plusieurs fois. Nous tournons en rond, à la recherche de l'hôtel de ville (Ratous) où on devait nous attendre. Nous découvrons une bibliothèque, on nous fait entrer et une Polonaise s'élance vers nous : « Ah ! c'est vous les Français, on va vous conduire. » Elle monte dans une de nos voitures et le cortège se met en marche. Nous arrêtons devant une maison en retrait, au fond d'un petit jardin qui ressemble plus à une villa d'une plage belge qu'à un hôtel de ville. Malgré la pluie qui s'est remise à tomber, des jeunes filles, les bras chargés de fleurs, de jeunes scouts en uniforme, nous attendent.

Les jeunes Polonaises nous offrent des fleurs, même aux hommes. On nous fait signe d'entrer, nous montons un escalier nu et on nous fait entrer dans une salle d'environ 4 mètres sur 5, où le maire nous reçoit, assisté de quelques adjoints, d'un officier en uniforme, Président des anciens combattants et d'un

interprète, Professeur de Sciences qui a fait ses études à l'école supérieure de chimie de Nancy. Accueil sympathique, discours de bienvenue, sans trop de propagande. Deux grandes photos ornent les murs : celle de Gomulka, président du conseil et celle de Zawadski, président de la République. Mais cette propagande ne nous paraît pas outrancière ; en France, certaines mairies exhibent la photo du général de Gaulle.

Dujardin répond en notre nom. On redescend dans la cour, viva des jeunes filles, enthousiasme des civils.

On nous emmène faire le tour officiel, visite au monument aux morts, au monument des morts de l'armée russe, d'où on aperçoit très bien le camp. Notons que, bien que nous soyons en Pologne où a commencé la guerre 1939-1945, tous les monuments aux morts que nous avons vus portent comme date 1941-1945 ; officiellement, la vraie guerre n'a commencé que lorsque la Russie a été envahie.

Nous en sommes à environ 1 km derrière la Turnhalle. En principe, il est interdit de photographier le camp, mais on profite que nos cicérones ont le dos tourné pour prendre quelques vues. Puis visite, le long des lacs où nous nous promenions, d'un lycée mixte ultra-moderne. Le professeur interprète est fier de montrer le laboratoire, il me montre des machines électrostatiques : machines de Ramsden, de Holtz, bobines de Ruhmkorff, et ravi de voir que je les connais, que j'en cite les noms. Visite inopinée d'une classe d'anglais, dont le professeur, une brave polonaise, n'a pas dû apprendre l'Anglais à Oxford, mais accueille avec joie les quelques mots que je prononce « I hope that you are good pupils ». Puis nous

assistons à un match de volley-ball entre jeunes gens de 15 à 18 ans.

La visite terminée, nous aboutissons dans un large couloir sur lequel donnent quelques classes. J'aperçois dans un coin, un piano et je sollicite de l'interprète, l'honneur de jouer un petit morceau, je choisis une œuvre de Chopin, trait d'union immortel entre la Pologne et la France. Le piano n'est pas bon, le pianiste encore moins.

Je joue dans un silence religieux, mais les applaudissements nombreux qui suivent l'exécution, s'adressent moins au talent du pianiste qu'à la joie pour des Polonais de voir un Français interpréter une de leurs idoles ; et, n'oublions pas que nous sommes dans un lycée, à la joie de cet intermède pendant lequel le cours ou la leçon sont suspendus. Outre la fierté d'avoir, dans une faible mesure, contribué à donner à nos amis, l'estime de la France, cela me vaut la joie d'embrasser une ravissante polonaise.

De nombreux applaudissements et des « Vive la France » nous remplissent d'émotion. Mais il est déjà deux heures, nos hôtes pensent qu'il est temps d'aller déjeuner.

Le cortège se dirige vers le restaurant municipal où une grande table est dressée. Quelle n'est pas notre surprise d'y rencontrer le groupe Pinton arrivé avant nous : celui-ci se compose de six personnes : Monsieur et Madame Pinton, Monsieur et Madame Cargill et deux célibataires : Pichois et Schmitt.

Ambiance sympathique, repas très simple, mais offert de tout cœur : saucisson pour hors-d'œuvre, côtelette de porc et purée, salade à la crème, le tout arrosé de Piwo (bière) et même, en notre honneur, du vin blanc originaire de Bulgarie. La plus belle fille du

monde ne peut donner que ce qu'elle a ; il ne faut pas oublier que nous sommes en pays démocratique. Après le toast final, nous quittons nos sympathiques hôtes, car nous avons encore un bout de route à faire, non sans avoir réglé l'addition pour tout le monde : Polonais et Français. Mais nous ne leur en voulons pas de cette hospitalité à la polonaise.

A la sortie du restaurant, de nombreux enfants, jeunes gens et jeunes filles entourent nos voitures ; nous leur offrons quelques bonbons et regrettons de ne pas en avoir davantage. A l'un d'eux, je fais cadeau de quelques timbres français, il s'empresse d'aller chez lui et me ramène toute une série de timbres polonais, et même certains avec effigies d'Hitler qu'il a dû conserver précieusement. De charmantes jeunes filles nous apportent spontanément des « souvenirs » : cartes postales ou photos dédicacées. Nous conservons un excellent souvenir d'Arnswalde.

Une des interprètes qui doit se rendre à Szczecin (l'ancienne Stettin) tient à nous accompagner et à nous piloter. Nous rejoignons la grand-route à Recz, Suchan, Stargard (dont le nom n'a pas changé). Nous apercevons sur notre droite des bâtiments où nous croyons reconnaître les garages où nous étions logés en juillet 1940 et passons sous le pont du chemin de fer, avec sa gare en hauteur.

A Oleszna, à quelques kilomètres de Szczecin, l'interprète guide de la caravane, insiste pour que nous empruntions l'autoroute pratiquement désaffectée, puisqu'elle est coupée de l'Allemagne de part et d'autre de la frontière, et sur une vingtaine de kilomètres, nous voyons quatre à cinq voitures, (ce n'est pas l'auto-route de l'Ouest, un dimanche soir), cette fameuse

autoroute dont nous avons parcouru une partie, en compagnie d'un régiment hongrois, en février 1945.

A peu de distance de la frontière, nous remontons vers Szczecin. L'hôtel Orbis qui nous attend, situé sur une grand-place, est d'un noir sinistre. Pendant que nous faisons les démarches classiques à la réception, nous entendons en sourdine, une musique de jazz qui fait très « américaine ». C'est le salon de thé, plein à craquer de jeunes gens et jeunes filles. On se croirait dans une ville d'eau française, au mois d'août.

Les démarches terminées, nous allons faire un tour dans cette ville qui a beaucoup souffert de la guerre. Deux grands monuments dominant l'Oder : cette partie de la ville est toute en hauteur, un immense boulevard longeant l'Oder qui coule à nos pieds (comme si nous étions en haut du Trocadéro) ; mais contrairement à l'encombrement que nous connaissons aux quais de la Seine, on aperçoit de temps en temps une auto, et une ligne de tramways parcourt cette rive.

Ces monuments qui paraissaient d'époque ont été presque entièrement démolis par la guerre et reconstruits dans leur forme originale : ce sont le théâtre et le ratous (l'hôtel de ville) avec son dôme de cuivre vert. De l'autre côté, ils donnent sur un magnifique parc surplombant la ville baptisé, — c'est récent, — Parc Patrice Lumumby. Au fond, à l'embouchure de l'Oder, on aperçoit l'abri pour sous-marins qui rappelle celui de Saint-Nazaire.

Le baron Haussmann qui a élaboré les premiers plans d'urbanisme de Paris, a également séjourné longtemps à Stettin. Lui aussi, comme le boulevard Haussmann, il a droit à sa rue. Il a fait les plans de la ville, on lui doit notamment une place qui rappelle





Une chambre



la place de l'Etoile, unique en Europe, d'où partent de nombreuses avenues.

Nous nous retrouvons pour dîner à la salle à manger de l'hôtel ; nous sommes au complet, quinze Français : neuf hommes et six femmes, et en plus l'interprète que nous avons invitée à notre table. Quel mal pour le popotier d'arriver à établir un menu pour les seize convives ! Le lendemain, après un petit tour en ville pour permettre aux amateurs de prendre les photos qu'ils ont repérées la veille, nous quittons le parc Lumumby à 9 heures.

Après avoir passé l'Oder qui, près de son embouchure, est divisé en deux branches dont l'une traverse la ville, et l'autre, juste à la sortie, mesure plus de 300 mètres de large, nous reprenons la route de la veille jusqu'à Recz, repassons à Stargard. Nous retrouvons à Walcz (anciennement Deutsch-Krone) la grand-route Berlin-Kœnigsberg (actuellement en Russie, dont le nom est Kaliningrad).

Un peu après Iastrowje, à Flederborni, nous quittons la route, obliquons vers le Nord, jusque Szczecinek (anciennement Neu-Stettin) la ville la plus proche du camp où les officiels, ceux qu'on appelait « la Maffia », venaient s'approvisionner en objets divers, nous prenons la route de Czaplinek, et à Kragi nous empruntons une petite route au sud, vers Gross-Born. Nous approchons du camp, le cœur battant, et nous nous réjouissons à l'avance de revoir le protectorat, de parcourir à pied le petit chemin par lequel nous passions pour assister aux séances théâtrales du grand camp, les blocs de pierre où avait lieu l'épouillage, enfin, le grand camp où nous sommes arrivés, avec sa voie ferrée et le petit train qu'empruntaient

les « privilégiés rapatriés » ou même quelquefois, les débrouillards qui arrivaient à s'évader.

A quelques kilomètres du camp, dans un petit hameau, à un croisement, nous voyons un motocycliste avec un brassard, et une sentinelle. Chacun se dit : « chic, nous sommes attendus, on va nous conduire aux officiels, maire, praesidium quelconque, ou chef de camp ». Mais, deux soldats russes apparaissent, la mitrailleuse menaçante. Après quelques discussions en allemand, et même avec l'aide d'un paysan qui parle français, on finit par comprendre qu'il faut un Ausweiss, donné par l'autorité militaire qui se tient à Szczecinek.

Impossible d'aller plus loin.

Nous retournons à Szczecinek, essayons de voir le maire, mais il n'est pas là. Nous allons à l'auberge du village, grande salle commune, où nous nous installons à quinze, ce sera notre dernier repas en commun.

Ici, pas de menu ; on nous sert d'office la traditionnelle côte de porc panée avec la purée au four. Après quelques discussions (pris dans le bon sens du mot, la bonne humeur a toujours régné entre nous) devant l'incertitude (trop aléatoire) de pouvoir revoir Gross-Born et, au mieux de loin, comme nous avons revu Arnswald, nous abandonnons, nous décidons de nous séparer, nous avons une longue étape à faire et repartons vers Dantzig.

Revenons au groupe Pinton, plus persévérant ; je lui cède la parole : nous devons coucher à Bydgoszcz, nous sommes moins pressés, ce serait bête d'échouer au port. Nous décidons donc de risquer le tout pour le tout et d'aller voir le maire pour obtenir l'autorisation de revoir le camp, (l'aubergiste nous a confié que le maire ne parlait que le Polonais).

On se met en quête de l'interprète officiel français, mais il n'est pas là. On trouve un interprète instituteur dans le village, qui parle l'allemand, dont la femme, elle aussi institutrice, est allemande. Après quelques allées et venues dans la ville, nous voici à la mairie. Après quelques paroles de bienvenue, nous exposons le but de notre voyage, nous insistons pour mettre toutes les chances de notre côté, sur le fait que nous avons des camarades enterrés à cet endroit, que nous voudrions revoir leurs tombes. Nous parlons à peine plus d'une minute. L'interprète, sans doute beaucoup plus éloquent, et ayant à cœur de servir notre cause, parle pendant plus de cinq minutes. Bien que ne comprenant pas un traître mot de ce qu'il dit, nous devinons, tant par l'attitude du maire que par celle de notre « avocat », que notre cause est perdue d'avance. Selon une attitude que nous avons souvent connue chez nos gardiens, quand ils nous refusaient quelque chose, affirmaient que nous avions entièrement raison, mais qu'ils étaient navrés... le maire explique qu'il a fait des démarches auprès du Ministère de l'Intérieur, auprès des Associations d'Anciens Combattants, qu'il est absolument désolé ; mais qu'il n'a pas reçu l'autorisation. En ce qui concerne les tombes de nos camarades, il nous affirme que toutes celles-ci seront bientôt enlevées et groupées dans un grand cimetière de soldats français et alliés et que nous aurons tout loisir pour aller les visiter à cet endroit.

Devant des paroles aimables, pleines de bonne volonté, mais négatives, nous n'avons plus qu'à remercier et à quitter la mairie. Nous remercions l'interprète et nous nous apprêtons à reprendre la route, quand celui-ci, insistant presque les larmes aux yeux,

nous supplie de l'accompagner jusqu'à sa maison, qu'il tient absolument à nous montrer : c'est une gentille petite maison modeste, accueil bien sympathique ; ils ont voulu nous offrir ce qu'ils avaient de mieux : café, gâteaux confectionnés par l'institutrice. Là, à l'abri des oreilles indiscrètes, il parle. Il nous donne d'abord la raison de ce refus. Le camp est occupé par l'armée rouge : 30 000 Russes y sont installés et ils y ont fait des travaux considérables qu'ils ne veulent pas montrer à des étrangers. Ensuite, il parle de la vie en général. A eux deux, ils gagnent 200 F par mois, c'est tout juste pour vivre. Comme au départ on leur promet de leur faire envoyer quelque chose, il supplie encore : « N'en faites rien, nous aurions à payer sur la valeur « neuve » de tout vêtement envoyé. »

La seule façon de faire parvenir quelque chose à un Polonais est de le confier à un touriste qui le porte lui-même en Pologne, ou encore d'envoyer quatre paires de bas à une femme. Avec les deux paires qu'elle revend au marché noir, elle peut payer les droits pour les deux paires qu'elle conserve pour elle.

Nous revenons à notre groupe. Nous retrouvons la grande route à Barkenfelde, ayant traversé Hammerstein où se trouvait l'hôpital où nos camarades gravement malades étaient soignés ou opérés.

Chojnice. Nous traversons la forêt de Czersk, célèbre pour son gibier (cerfs...). Nous arrivons à Gdansk (Dantzig) en même temps que la course cycliste des capitales démocratiques (qui, de ce côté-ci, a la même faveur que le Tour de France chez les Occidentaux). Il y a même quelques Français engagés et nous apercevons une 403 rouge marquée « l'Equipe ». Toute la ville est pavoisée de drapeaux des différents pays qui

participent à cette course. Nous traversons Gdansk qui fait très grande ville et juste après nous atteignons Sopot qui est le Deauville polonais et qui, avant la guerre, était la seule plage de la Pologne : Hôtel de grand luxe qui, par sa façade et son accès, rappelle un peu le Westminster du Touquet.

Bien que nous ayons retenu ferme, pour ce soir, tout est plein à cause de la course cycliste. Toutes les chambres sont occupées par les officiels du Tour que le Gouvernement loge dans cet hôtel de luxe. Devant notre désarroi, après quelques coups de téléphone, le portier finit par nous annoncer qu'il a retenu pour nous neuf places à « La maison du Marin » à Gdynia (on se demande si on va nous offrir des hamacs). Demain, il nous réservera des chambres, c'est promis.

Nous repartons pour Gdynia, port artificiel créé en 1920 pour donner à la Pologne un débouché sur la mer. A « La Maison du Marin », il y a trois chambres libres : deux de quatre places et une d'une seule place : les quatre messieurs couchent dans une même chambre, cet entassement « relatif » nous rappellera la captivité, les quatre dames ensemble — pour elles ce sera nouveau —, et nous laissons la chambre seule à notre doyen Bureau.

La nuit est tombée et nous allons dîner dans une espèce de restaurant de plage qui, aux jours d'été, doit connaître une grande animation, mais qui, à cette heure tardive, est désert. Menu plus fin et plus varié qu'à l'auberge de midi, puis nous regagnons notre dortoir.

Le lendemain, jour de repos. Pas d'étape, nous en profitons pour nous rendre enfin à la police. Nous remettons toujours depuis Poznan cette formalité obligatoire. Après une attente d'environ une demi-heure,

dans les couloirs d'un commissariat de police qui ressemble à tous les commissariats du monde, chacun de nous, les dames comme les hommes, sommes soumis à un questionnaire complet qui semble une simple formalité, car je ne vois pas comment, par de telles questions, on arriverait à déceler de vrais espions capitalistes : prénoms du père et de la mère (l'un de nous répond Adam et Eve), profession : le commissaire s'étonne de la réponse négative de nos épouses : toutes les Polonaises, en principe, exercent une profession. Raison du voyage. Est-ce votre premier séjour en Pologne ? Le récit de notre condition de prisonnier fait sourire et adoucit l'attitude de notre enquêteur. Bref, on nous rend nos passeports après avoir marqué dessus « passé au contrôle de la police ».

Nous pouvons sortir sans encombre de la Pologne. Nous sommes libres et décidons d'aller à Puck, petite plage des environs, genre Stella-plage ; une route dans le sable nous amène directement à la mer, un seul hôtel, en coin, genre épicerie-buvette de village.

Après avoir trempé nos pieds dans la Baltique et ramassé quelques coquillages (ils sont très rares et très petits) nous entrons au bistrot. Le commissaire de police nous avait prévenus aimablement : aujourd'hui, vendredi, vous aurez du bon poisson dans toute la Pologne, propagande car tout doit être réservé à l'exportation, et dans ce port de pêche, on ne trouve, en fait de poisson, que des sardines marocaines ou des rollmops. Comme dans certains self-services en France, les différents plats qu'on peut obtenir sont étalés derrière une vitrine. A part la classique côtelette de porc, tous les plats sont froids, genre assiette anglaise, oh pardon ! assiette polonaise, avec une espèce de cornichon, ou du jambon fumé spécialité



de luxe du pays. Comme dessert, pas, ou plus de glace (lody), un peu de compote.

Après ce déjeuner, Dujardin veut nous transporter à l'extrémité de la presqu'île de Hel, bande de terrain étroite qui ferme le port de Gdansk. Nous suivons la route jusque Dastarnis, puis nous traversons le bois, débouchons sur la rive Nord, devant une plage de beau sable très blanc, mais totalement déserte. Ayant l'intention de visiter, nous n'allons pas jusque Hel, faisons demi-tour, nous traversons Sopot et arrivons à Gdansk, l'ancienne ville libre, ville typiquement nordique, toute en brique rouge.

Gdansk a beaucoup souffert de la guerre. C'est là qu'ont eu lieu les premiers coups de feu, en septembre 1939, tirés sans aucun avertissement d'un bâtiment de guerre allemand sur une ville libre. Détruite à 90 %, la ville a été reconstruite dans le style ancien. On pénètre dans la ville par une porte fortifiée « La Porte Haute ». L'hôtel de ville gothique est couronné par une coupole du XVI<sup>e</sup> siècle surmontée d'une statue de Sigismond Auguste.

La rue principale, détruite par l'incendie, a été entièrement reconstituée d'après des dessins et des documents des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Notons les gargouilles pittoresques et les fameuses enseignes de fer forgé, suspendues aux devantures des ateliers d'artisan, évoquant les vieux métiers d'autrefois.

Dans une de ces maisons, nous visitons une exposition de dessins contemporains et photographies. Des œuvres de valeur voisinent avec des œuvres très simples ou naïves qui semblent avoir été réalisées par des enfants. Un peu plus loin, la fameuse maison Artus et sa fontaine de Neptune.

Puis nous découvrons la cathédrale Notre-Dame

toute en brique rouge qui a été entièrement rebâtie à partir d'une colonne qui subsistait ; mais elle a été orientée différemment pour des questions d'urbanisme.

Elle ressemble extérieurement à nos églises du Nord (je pense à celle de Thun sur la route de Tournai).

Le port, situé à l'embouchure de la Motlana a été très endommagé et pratiquement on ne peut y accéder en auto. On remarque une vieille tour en bois, datant de 1444 : ZURAN GDANSKI servant de grue pour décharger les bateaux et mettre en place les mâts des voiliers.

Puis, nous retournons à Sopot qui est, je vous le rappelle, le Deauville polonais. Cet hôtel de grand luxe nous étonne dans ce pays de démocratie populaire. Ce soir, chacun à sa chambre. Dujardin et moi, les deux célibataires, partageons la même chambre. Celle-ci donne sur la belle plage, hélas ! la pluie s'est mise à tomber et le temps couvert ne nous permet d'entrevoir qu'une jetée qui rappelle les « Piers » des plages anglaises. Ici, tout est luxueux, il y a un ascenseur, les lits sont bons (alors qu'à Poznan, ils étaient durs). Nous nous retrouvons pour l'apéritif dans le grand hall où un pianiste joue des airs à la mode. Pour cet apéritif, on a le choix entre de la bière ou des eaux minérales genre Schweppes. Puis on pénètre dans la salle à manger où, devant ce menu qui fait penser aux grands restaurants, on décide de faire un bon repas et on commande pour commencer des toasts au caviard avec des petits verres de vodka. Mais l'usage, il faut le savoir, est qu'on laisse la bouteille de vodka dans un seau à glace ; [et qu'un garçon stylé remplisse votre verre dès qu'il est vide. Au dessert, il n'y a plus personne dans le hall, juste quelques attardés dans la

salle à manger. Mes camarades me demandent d'aller faire la relève du pianiste en leur jouant encore un peu de Chopin. Bien qu'hésitant sur les conséquences de cette témérité, peut-être enhardi par quelques verres de vodka, je m'exécute de bonne grâce pour faire plaisir à Carola qui me l'a demandé si gentiment et je joue en sourdine pour ne pas être arrêté pour « tapage nocturne ». C'est notre dernier repas tous ensemble car Dujardin et Carola nous quittent demain pour assister dimanche à une communion dans une famille qui a hébergé notre ami lors de son évasion de la colonne en 1945.

L'atmosphère est très gaie, très sympathique.

Le lendemain, nous quittons Sopot par une pluie battante comme celle que nous avons connue ces jours-ci. Nous retraversons Gdansk et poursuivons à l'est jusqu'à Malbork. Là, nous nous arrêtons et faisons nos adieux à Dujardin qui file vers le Sud. On voit disparaître la DS verte. Notre convoi, réduit à trois voitures, poursuit vers Varsovie. Déjeuner à Sierpc où avant la guerre il y avait un grand hôtel, et où on ne trouve près de la gare, qu'une petite auberge genre « Routiers ». C'est là encore un des contrastes de la Pologne. Il n'y a pas de milieu, entre le grand hôtel de classe internationale et un petit restaurant tel qu'on pourrait en trouver à Anzin ou à Raismes.

Dans la Pologne que nous avons visitée, il n'existe que de grandes villes ou de petits villages.

La pluie a cessé et nous reprenons la route vers la capitale. La ville, bien qu'immense, n'a pas de banlieue, et c'est toujours à perte de vue ces grandes plaines poméraniennes.

De temps en temps un village, où, comme dans les

campagnes françaises, le paysan est roi et ignore le code de la route (il est plus excusable, car il voit passer moins de voitures). Nous arrivons en vue de Varsovie, longeons la Vistule sur la rive gauche jusqu'au pont Must Slasko Dabrowski, entrons dans la ville par un grand boulevard : l'avenue de Cracovie, et trouvons en plein centre notre hôtel « le Grand Hôtel » de l'organisation Orbis, haut de vingt étages et absolument neuf. Le hall présente l'aspect de tout grand hôtel de capitale européenne : réception, porte-clés, cireurs, marchands de cigarettes (un paquet de Players vaut 25 szlotys, contre 10 en France), agence de locations de théâtre, etc.

Un groupe d'Anglais vient d'arriver, se rendant à Moscou à une exposition du froid, mais l'hôtel est immense, on trouve à nous loger. Après la rituelle formalité du passeport que le portier recopie minutieusement sur une fiche rose et jaune, on nous conduit à nos chambres, très luxueuses.

Liberté de manœuvre, rendez-vous dans le hall de l'hôtel à 8 heures. Je me rends avec les Rondeau à la place du vieux marché. Quelle merveille ! quand on pense que tout a été démoli ! Le Rynek Starego Miastra, le Rynek, comme on dit, à lui seul vaut tout le voyage. C'est une place carrée d'environ 80 mètres de côté qui, anéantie, nous y reviendrons tout à l'heure, a été entièrement reconstruite dans son style primitif. La patine même des pierres s'est reformée, toutes ses devantures ont été peintes de délicats tons pastels : rose, bleu, vert d'eau, ocre, gris souris, elles sont souvent ornées de fresques polychromes, évoquant la vie de leurs anciens habitants, leur profession, par un détail pittoresque ; chaque maison a son caractère particulier.

Nous avons remarqué sur la place, la fameuse maison du nègre, dont le nom est dû à une effigie représentant un nègre, la maison du crocodile, sorte de taverne où on vend du vin soit à emporter, soit à déguster sur place, où un orchestre joue les jours de fête et où, paraît-il (nous n'y sommes pas allés) les caves gothiques peuvent rivaliser avec celles de Saint-Germain-des-Prés, par l'animation et les chahuts de la jeunesse estudiantine ; la maison Fukier qui servait de lieu de réunion pour les conspirateurs du xv<sup>e</sup> siècle. Peu de boutiques, un bureau de poste, une librairie, marchand de journaux et cartes postales (comme journal français, on ne trouve que *l'Humanité*), pas de restaurant (alors qu'il en existait avant guerre), mais ceux qui ont reconstruit la place ont voulu lui redonner son caractère du xvii<sup>e</sup> siècle.

La place est bordée de maisons peu élevées (on est loin des gratte-ciels), deux ou trois fenêtres à chaque étage. La simplicité de leurs façades aux portes de pierre, le discret encadrement des fenêtres, où se retrouve l'influence italienne, en font des joyaux d'harmonieuse élégance.

A côté du Rynek se dresse le château royal, tout en briques rouges, avec sa tour de garde et ses immenses fossés, lui aussi reconstruit dans son style primitif.

Dans une rue latérale, se trouve la cathédrale Saint-Jean que nous visitons ; beaucoup de monde, des messieurs comme des dames. C'est un spectacle qui nous a frappés dans toute la Pologne, mais surtout à Varsovie. Alors qu'en France, une personne sur deux va à la messe le dimanche et, le reste de la semaine, vit sans penser à mettre les pieds dans une église, là-bas, en pleine semaine, les églises sont, je ne dis pas plei-

nes, mais visitées, occupées du matin au soir ; des hommes comme des femmes entrent pour faire leur prière. Le dimanche, il y a de très beaux offices. On rencontre beaucoup de jeunes dans les églises, ce qui prouve que la jeunesse n'a pas entièrement été absorbée par le parti comme l'avaient été les jeunesses hitlériennes.

Puis, nous rentrons à l'hôtel, il n'y a rien moins que trois salles à manger où jouent des orchestres de sept à huit musiciens. On se croirait au *Savoie* à Londres. Menu fin et varié (on peut même commander de l'oie, du poulet et du perdreau).

Le lendemain, c'est dimanche, quartier libre pour la matinée, rendez-vous à midi au Rynek. J'assiste à la messe à une église qui rappelle par son style l'église Saint-Michel, à Lille, mais toute blanche.

Foule énorme, très pieuse, très beaux chants (à cette époque la messe se disait en latin, ce qui permettait de mieux suivre).

A la sortie, ambiance de sortie de messe de Paris, papotages, quelques belles toilettes, tout le monde est extrêmement propre et correctement habillé. Après un petit tour en ville pour observer les gens et la devanture des magasins, je prends le tramway et descends sur la grand-place Zamkowy, dominée par la statue de saint Sigismond. Sur cette place, le grand théâtre (Wielki) et l'église des étudiants (Sainte-Anne). Puis je prends à droite, au fond de la place, et me dirige vers le Rinek. Je suis en avance ; je repasse devant la cathédrale ; c'est justement une sortie de messe, j'en profite pour visiter l'intérieur que je n'ai fait qu'entrevoir hier soir ; bien que la messe soit finie, il y a encore beaucoup de monde. J'arrive sur le Rinek enso-

leillé que je peux admirer à mon aise. Je retrouve le groupe et nous déjeunons ensemble dans un restaurant proche de la place.

Puis nous gagnons le palais de la Culture construit par les Russes. On a beaucoup parlé de ce « Palais » et c'est pourquoi, il faut se méfier des « Propagandes ».

Les sympathisants du régime le trouvent admirable et couvrent d'adulation l'Union Soviétique pour son cadeau somptueux. Ceux qui sont hostiles au régime le trouvent affreux et le qualifient de « Rêve d'un pâtissier » (comme si Jacques Duclos en était l'auteur). En fait, cet immense édifice de trente étages n'est pas mal, un peu « colossal ».

Contrairement à la cité administrative de Lille, ce bâtiment ne contient aucun « bureau ». Ce terme, « palais de la Culture », semble bien choisi. Il contient 3 000 halls, salles et amphithéâtres, le musée technique, trois théâtres, trois cinémas, la salle des congrès où, comme son nom l'indique, ont lieu toutes les grandes réunions internationales, un des plus vastes amphis du monde avec ses 3 000 places ; l'académie des Sciences y a son siège.

Telle la Tour Eiffel au milieu du Champ de Mars, ce bâtiment surplombe une vaste esplanade carrée de cinquante hectares, la place Joseph Staline. Heureusement, il y a un ascenseur ultra-rapide qui nous conduit directement au 30<sup>e</sup> étage. Nous traversons un long couloir nous montrant, par une série de photos hallucinantes, l'état de la ville avant l'arrivée des Russes en 1945.

Je vous parlais tout à l'heure de la fameuse place du Rynek. On a peine à croire qu'en dix ans la place a été reconstruite dans son style primitif. On voit des photos et, je dirai ce qui frappe encore plus, un des-

sin représentant, comme une épure en projection verticale, la hauteur de ce qui restait des bâtiments en 1945. On représente également l'épure de l'état actuel du Rynek ; tout a été reconstruit dans son style ancien et même, pour ne pas déparer et conserver cette harmonie, certains édifices qui avaient poussé « plus haut que les autres », n'ont pas été reconstruits. Également les restaurateurs se sont abstenus de figurer sur cette place « joyau » et le restaurant où nous avons déjeuné, le seul du coin, est dans une rue latérale.

( Ces photos sont effarantes. C'est ahurissant de voir l'ampleur des destructions, de voir des kilomètres de maisons détruites, d'amas de pierres et de voir peu à peu la ville qui renaît, l'effort gigantesque de reconstruction. Et en ce qui concerne les merveilles d'art, ce travail considérable s'est doublé d'un travail artistique remarquable. On ne s'est pas contenté de reconstruire, on a reconstruit avec goût, avec art, dans le style primitif et c'est à l'honneur des Polonais. Nulle maison, nul palais ne donne l'impression du neuf. S'inspirant de maquettes, de photographies, de gravures anciennes, d'ouvrages historiques, les architectes polonais ont rebâti avec un pieux respect ces monuments qu'ils aimaient. Ils ont dépensé des trésors d'ingéniosité, de goût, de sens artistique, pour rendre à la vie les innombrables chefs-d'œuvre d'architecture, les maisons anciennes, les palais, les hôtels de ville qui faisaient et font à nouveau le charme et la beauté de la Pologne.

On a beaucoup parlé du martyr de Varsovie, mais en dehors de toute idée de propagande politique pour ou contre le régime, il faut reconnaître que le peuple tout entier s'est uni pour reconstruire les ruines accumulées par les Allemands, et leur capitale détruite à



90 % et rendre hommage au courage et à l'héroïsme de la nation polonaise.

Puis on accède à une galerie du haut de laquelle on découvre tout Varsovie. Nous sommes à 230 mètres, à mi-chemin entre l'Arc de Triomphe et la Tour Eiffel. La ville s'étend surtout au nord et à l'est. On distingue à l'ouest la Vistule.

A nos pieds un petit train de banlieue, genre métro aérien, emmène régulièrement ses petits wagons bleu-ciel et jaunes.

Nous allons au monument placé au cœur du quartier juif, du ghetto, en souvenir des millions de juifs exterminés. Des bas-reliefs représentent des scènes atroces. Une inscription en hébreu, en plus, on lit en polonais : « Jamais plus cela. »

Puis nous nous rendons au grand parc Lazienski, genre bois de Boulogne, mais sans routes pour automobiles. Après un grand parc, genre parc Monceau, au milieu duquel plane le monument Chopin, on traverse un bois avec de grandes allées, pour aboutir à un petit palais, genre Trianon, bordé d'un grand lac, le palais Lazienski, et plus loin le belvédère. Jusqu'alors, le soleil était de la partie. A ce moment éclate un orage, et une averse comme nous en avons connue ces jours-ci, s'abat sur les promeneurs endimanchés. Nous sommes dispersés dans cet immense parc et nous nous retrouvons aux autos, tout trempés. Nous retournons à l'hôtel et après nous être changés, nous montons sur la terrasse, au 15<sup>e</sup> étage, au salon de thé.

L'entrée est de 50 szlotys par personne, cela nous paraît cher. Il y a un bon orchestre et une piste de danse. Les consommations offertes paraissent de qualité et variées. On se croirait dans une grande salle de casino à la Baule ou au Touquet un dimanche après-

midi, avec cette différence que nous sommes au 15<sup>e</sup> étage et que nous surplombons la ville d'une cinquantaine de mètres (une porte donne même accès sur un balcon circulaire d'où l'on aperçoit la ville). Au bout d'un certain temps, nous voulons régler nos consommations ; une serveuse nous explique que le droit d'entrée était un minimum à consommer (pour éviter qu'un client aille passer une après-midi entière en commandant un verre d'eau minérale) et que nous avons droit encore à consommer « gratuitement » pour tant de szlotys. Nous recommandons des toasts au jambon fumé, spécialité que chacun de nous apprécie. A noter en passant que les serveuses, loin de porter la tenue noire de religieuse des Waitress anglaises, portent chacune une belle robe ; seule, une petite poche noire sur le devant, indique leur condition. L'immense salle de restaurant nous accueille pour la seconde fois et son menu varié, avec les exigences de chacun, donne fort à faire au popotier, surtout lorsqu'au bout de vingt minutes, le garçon, un Polonais, qui revient justement d'avoir été passer ses vacances dans sa famille en Belgique, vient s'excuser que le plat prévu n'existe plus.

Le lendemain, nous quittons Varsovie à 10 heures, après avoir fait un tour en ville ; peu de magasins ouverts : j'ai acheté un petit tramway pour mon fils, en recommandant qu'on me donne un rachunek pour la douane.

Revenons au groupe Pinton, nous l'avons laissé à Szczecinek chez l'interprète allemand, je lui laisse la parole.

« Après avoir couché à Bydgoszcz, nous sommes allés à Varsovie comme vous, en visitant, au passage l'ancien camp de Szubin. Puis nous sommes descendus à

Lublin, ville un peu industrielle, (on dirait Anzin), San Dormiers, Rzeszow, Krakow (Cracovie) l'ancienne capitale qui, heureusement pour toutes les merveilles qu'elle contient, n'a nullement souffert de la guerre, Katowicz, la région industrielle.

Nous avons franchi la frontière tchèque sans incident. Ne possédant aucune devise tchèque, et ne pouvant changer notre chèque de voyage que dans une grande ville, le chef de poste lui-même nous change un billet français, pour pouvoir déjeuner. Je profite de ce message de la frontière pour ouvrir une parenthèse et vous dire très brièvement les quelques réflexions que nous avons pu faire sur la condition et la mentalité de ces deux peuples. En fait, nous avons été peu en contact avec la population ; je vous rapporterai, en toute objectivité quelques réflexions entendues : Les Polonais ne semblent pas malheureux, ils semblent avoir digéré la profonde transformation qui s'est opérée, mais certains espèrent encore que « ça ne durera pas ». Ils se sont étonnés, même indignés, surtout au début, de l'attitude des Occidentaux qui « laissent faire ». Mais que fait la France ? C'était la grande question que se posaient au début nos amis et nous l'avons entendue plusieurs fois.

Dans ces pays-là, nous comptons beaucoup d'amis et de même que beaucoup de Tchèques qui aimaient la France, se sont détournés de nous quand nous avons abandonné la Tchécoslovaquie en 1938, beaucoup de Polonais qui aimaient la France nous ont maudits et se sont tournés vers les Russes quand on n'a rien fait pour les aider en 1945 ; ils espéraient que les Occidentaux feraient quelque chose pour eux comme ils le faisaient pour leurs ennemis d'hier, les Allemands de l'Ouest et ils ont été déçus par notre attitude.

(Le Tchèque, lui, est plus renfermé, il ne se livre pas. Il est correct, sans plus, et ne connaissant pas la langue, nous n'avons pu les interroger. Il semble que pour lui, la vie est plus austère, plus dure.

Mais revenons à Prague. Ici, la ville n'a pas souffert de la guerre, mais les hôtels ne sont pas modernisés ; ce sont de vieux hôtels du début du siècle : rien n'a changé, aucun confort, lavabos ternis. Voici Karlovsy-Vary (l'ancienne Karlsbad, ville d'eau, mais qui a perdu son caractère international, et dont la clientèle est surtout composée de petits fonctionnaires ou employés, envoyés là par la Sécurité Sociale.

Puis visite d'une cristellerie à Marienbad, on peut même acheter des cristaux, mais très peu de choix. Pour éviter de retourner en Allemagne Orientale, nous passons à Pilsen où on boit la fameuse bière. Sortie à Waldhaus. Là, on nous confisque tout l'argent tchèque qui nous reste et quelle ne fut pas notre surprise de voir, un mois après, la valeur portée à notre compte en banque à Paris.

Retour par Nuremberg, Munich, Ulm, Stuttgart, Karlsruhe et Strasbourg.

Après ce récit très résumé du périple du groupe Pinton, revenons au groupe Rondeau au moment où il quitte Varsovie. Nous nous arrêtons à Zelazowa-Wola, pour visiter la maison natale de Chopin, transformée en musée. Beaucoup de jeunes, accompagnés de leurs maîtres, s'y rendent en pèlerinage ; remarqué de nombreuses jeunes filles en pantalon !

Outre l'authentique piano de Chopin, dans le grand salon, un piano moderne où de grands artistes polonais, ou même étrangers, viennent périodiquement donner des concerts et même des manifestations artistiques.

A Koto, nous rencontrons la Warta que nous suivrons jusqu'à Poznan. Nous nous arrêtons à Konin pour déjeuner. La pluie s'est remise à tomber, il fait froid, et nous nous contentons dans une auberge très simple, genre Routiers, d'une soupe aux choux rouges et de la classique côtelette de porc.

Près de Stupca, nous croisons une caravane de romanichels, puis de jolies jeunes Polonaises habillées de leurs robes folkloriques et les photographions. Wolca où nous tournons vers le nord sur Witkowo, Gniezno et aux environs de Znin, nous découvrons la cité lacustre de Biskupin. Là, au fond d'un étang, on a retrouvé des troncs d'arbres disposés d'une façon curieuse. Les fouilles ont permis de mettre à jour et de reconstituer une cité lacustre datant du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Cette cité, appartenant à la civilisation « lusacienne » sortie de la vase d'un étang et reconstituée par les archéologues polonais, est un véritable bourg fortifié, situé au bord d'un lac, qui était enfoui dans la tourbe depuis 2 500 ans. Cette cité avait une véritable organisation urbaine, un boulevard principal, large de trois mètres où débouchaient une douzaine de voies transversales, parallèles et bordées de maisons, chaque maison était partagée en quatre appartements (vous voyez que la vie sociale existait déjà). Chaque appartement était constitué par deux grandes niches superposées. La partie inférieure servait à la vie diurne et à l'entrepôt des victuailles, dans la niche supérieure, à l'abri des bêtes, toute la famille se tassait durant la nuit. Un guetteur surveillait du haut de la tour de garde, l'arrivée d'un ennemi par le lac. Grâce à la nature particulière du sol, les fondations, faites de perches et de rondins de chêne, posés sur des longerons parallèles et recouverts de terre, de

sable et d'argile, se sont parfaitement conservées.

Puis nous repassons à Gnierzno, où nous admirons la cathédrale avec son immense porte de bronze, ses trois nefs, et son déambulatoire, le cercueil d'argent contenant les restes de saint Adalbert, et le gros bourdon de plus de deux mètres de diamètre qui sonne chaque année le jour anniversaire de la bataille de Chocim.

Là aussi ce fait caractéristique : bien que nous soyons en pays de démocratie populaire, l'Etat prend à sa charge la reconstruction et l'entretien des édifices religieux, désireux à la fois de perpétuer le culte du souvenir et de donner satisfaction à l'âme croyante pratiquante de la Pologne.

Retour à Poznan. Bien que nous ayons annoncé à l'hôtel notre retour pour ce soir, il nous faut encore aller à la mairie pour nous faire inscrire. Mais comme nous sommes connus, les formalités vont plus vite et nous retournons à l'hôtel, munis de notre billet de logement.

Après une courte toilette, nous nous retrouvons pour notre dernier repas en Pologne, dans la grande salle à manger de l'hôtel. Une grande table de vingt couverts est dressée au milieu et arrive un groupe d'Allemands de l'Est. Comme nous ne pouvons emporter de devises, il faut tout dépenser ; nous commandons un dîner fin et le popotier offre la vodka. Craignant encore de longs démêlés avec la douane et décidés à ne plus nous arrêter avant Berlin, nous commandons pour le lendemain des sandwiches pour manger, aussitôt passée la frontière polonaise.

Le lendemain, après m'être calé l'estomac par un déjeuner à l'anglaise : œufs brouillés, toasts à la confiture, et avoir réglé la note d'hôtel, je demande les

sandwiches pour lesquels on me demande une somme astronomique : 250 szlotys : soit près de 58 francs pour 14 sandwiches : 4 F 20 le sandwich.

Pour ces malheureux sandwiches, on m'avait remis une facture de trois pages, indiquant, comme c'est l'habitude, la composition de chaque sandwich, avec le poids et la valeur de chaque ingrédient.

Exemple : 1 petit pain : poids 50 g, valeur 0,55 ; beurre : poids 20 g, valeur 1,25 ; jambon : poids 50 g, valeur 7,15 ; Valeur du sandwich : 8,95.

Rien n'était oublié.

Hélas, pour la première fois le popotier n'a pu faire l'avance et j'ai dû faire la quête pour régler le rachunek.

N'oubliez pas des sandwiches au pain de mie, mais de gros petits pains ronds, très tendres, coupés en deux, beurrés et bourrés de denrées excellentes. Certains d'entre eux étaient même au saumon fumé.

Les Rondeau partent les premiers ; il est convenu que je ferai la route dans l'ID de Limousin. Celle-ci partira un peu plus tard, mais, plus rapide, doit rattraper ceux-là à la frontière. De plus, si la visite aux douanes est longue, inutile d'y arriver tous en même temps et de s'attendre.

J'ai une heure devant moi, j'essaye de trouver une boutique ouverte, mais peu de magasins le sont avant dix heures. Je dénicherai un grand magasin d'alimentation et j'y achète, en vue d'étoffer les sandwiches, quelques biscuits et quelques bonbons au chocolat.

Nous atteignons la frontière sans encombre. Nos amis y sont déjà passés. Rondeau a réclamé sa carte qui, malgré le reçu, ne lui a pas été rendue. Sur le pont, une magnifique Rolls, comme seule peut en posséder la reine d'Angleterre ; je veux la photographier,

mais la sentinelle s'oppose, craignant que je cherche à photographier en même temps le paysage de l'Oder.

Déclaration de devises ; avec le coup des sandwiches, nous n'avons plus rien. Une seule valise est ouverte, les papiers de la voiture sont en règle. Douane allemande, simple arrêt d'un quart d'heure pour déclarer encore nos devises. On ne nous demandera jamais le reçu de sortie. Nous retrouvons les camarades que nous avons quittés ce matin et je leur apporte les sandwiches et les quelques denrées achetées ; il faut reconnaître qu'ils sont excellents. Puis nous reprenons le chemin de Berlin-Est, repassons le petit poste. Rondeau et Bureau passent sans encombre, et au bout d'un certain temps, s'inquiètent de ne pas nous voir arriver.

Aurions-nous été arrêtés par les schupos ? Il n'en est rien, mais, comble de malheur, à peine avons-nous montré nos papiers et franchi la frontière, que le douanier fait de grands signes vers le véhicule. On se demande ce qu'il veut dire ; il nous montre la roue qui, hélas, vient de crever et nous voici immobilisés juste après la barrière. Limousin n'avait guère l'habitude de changer une roue d'ID qui, comme pour la DS, demande une technique spéciale, et nous commençons à consulter la notice, craignant toujours d'intriguer les douaniers et de les inciter à regarder de plus près notre absence de visa. Il n'en est rien, Limousin, en bon Piston qu'il est, remet la roue et nous voici repartis juste quand Rondeau, arrivant à pied pour ne pas se faire repérer, venait aux nouvelles.

Comme le jour du 1<sup>er</sup> mai, nous remontons la Staliner Allée, mais nous allons directement à la porte de Brandebourg, présentons nos passeports et entrons dans le secteur occidental. Nous arrêtons la voiture à



quelque deux cents mètres de la frontière « fictive » mais qui depuis est murée et juste pour fêter notre arrivée, une musique militaire anglaise se met en route. Le « conductor » en tête lançant sa nouba, en l'air, on se croirait à un défilé sur une plage anglaise.

Puis nous visitons le monument aux morts de l'armée soviétique qui, bien qu'en secteur occidental, est gardé jour et nuit par deux soldats russes. Mais eux se laissent photographier.

Le lendemain, poussé par un esprit de curiosité, j'allais m'aventurer seul dans Berlin-Est. Je changeais un billet de 50 F français contre lequel on me remet, au lieu des 40 marks de l'ouest, 170 marks de l'est (soit à un taux de plus de quatre fois). Muni de cette « fortune », je prends le métro et descends bravement à la gare Friedrichs Bahnhof. J'entre dans quelques magasins. N'oubliez pas que 50 % des magasins d'Allemagne Orientale sont nationalisés, notamment le plus grand magasin de Berlin-Est : H.O. Warenhaus qui fait plus penser au Printania qu'au Printemps ou aux Galeries Lafayette de Paris. J'y achète quelques bricoles. En principe, à chaque achat, l'Allemand doit présenter sa carte d'identité. Comme je parle très mal l'allemand, je crains d'éveiller des soupçons ; plusieurs fois on ne m'a rien demandé, sauf pour acheter un harmonica pour lequel j'ai dû montrer mon passeport. J'achète également une carte de l'Allemagne démocratique.

Ayant quitté mes camarades de bonne heure pour ne pas perdre de temps, je décide d'aller me restaurer au bar. Il faut d'abord commander, payer et on se fait servir. Je crains d'avoir à fournir des tickets d'alimentation et je choisis de me nourrir d'un gâteau, espérant qu'il n'y aura pas de « tickets de gâteau ». Au moment de la commande, je fais mine de porter la

main à mon portefeuille « pour montrer mes papiers d'identité » ; heureusement la dame respectable, distraite, fait signe que « ça allait comme ça ». Je paye et je vais triomphalement déguster mon gâteau et une bouteille de bière avec une paille, sur une table vacante.

Je sors et vais voir le monument à la gloire de Gagarine, et me dirige vers une poste, où, bien qu'il y ait derrière moi une queue d'environ 7 à 8 personnes, la préposée se met en œuvre pour me préparer, un par un, à partir d'immenses feuilles, chaque timbre de la République Démocratique Allemande ; je paie une vingtaine de marks, et reprends le métro à la station Fransösishe Strass (rue Française) (le ticket de métro n'est pas si épais à l'est qu'à l'ouest ; est-ce par économie ?). Tous les Allemands de l'Est auxquels je me suis adressé ont été d'une grande amabilité, même les policiers auxquels je demandais mon chemin en me tenant au garde-à-vous.

Le lendemain matin, c'est l'Ascension, férié en Allemagne comme en France. Nous quittons Berlin, et pour éviter de sortir par l'autoroute puisque nous n'avons pas de visa, nous ressortons encore par l'Est, faisant le grand tour par le Sud, et atteignons Helmsedt vers onze heures.

La 403 s'arrête, sans se garer complètement, comme quand on doit s'arrêter très peu de temps. L'Allemand met son tampon, et je sors, prêt à monter en voiture ; j'attends quelques minutes, ne voyant sortir personne, je rentre à nouveau dans le poste de douane et y vois Mme Rondeau en plein démêlé avec l'employé. Je devine tout de suite que quelque chose accroche : c'est notre visa de transit.

Bien que parlant correctement l'allemand, notre ami Rondeau fait celui qui ne comprend rien ; on va chercher un interprète qui leur demande (à Monsieur et Madame Rondeau), car moi je ne suis plus dans le coup, je peux passer la frontière à pied, à cheval ou en voiture, pourquoi, alors qu'il avaient passé la frontière le 7 mai, en transit, leur a-t-il fallu plus de 48 heures pour atteindre Helmstedt, soit faire 250 kilomètres sur une autoroute ; Rondeau explique qu'il a eu des ennuis avec le carburateur, qu'il a dû s'arrêter en route. Heureusement, je ne suis pas là pour le contredire, je me tiens le plus à l'écart possible de la conversation. A ce moment-là, il se met à grêler, mais, peu galant, je n'ose approcher de l'auto pour porter à Mme Rondeau son manteau, car ce serait me compromettre ; j'ai déjà passé la douane ! Cependant, comme l'auto était mal placée et qu'elle avait failli être accrochée à plusieurs reprises, je me décide à y entrer, à la ranger plus près du trottoir, quand un autre douanier arrive ; il faut vérifier le carburateur, la voiture est mise en fourrière, on ouvre le capot, mais le type n'y connaît rien ; il se venge sur les bagages qu'il fait ouvrir un par un.

Soudain, son œil se porte sur ma carte que j'avais si fièrement laissée étalée sur la banquette arrière. Où avez-vous acheté cette carte de la République Démocratique Allemande ? demande-t-il à Rondeau. Celui-ci lève les bras, fait un signe vague dans ma direction, d'un air de dire : « C'est cette espèce de vagabond que nous avons emmené avec nous, je ne sais pas où il se l'est procurée ; nous n'avons rien à voir avec lui. »

L'oberdouanier regarde la carte d'un peu plus près, et la remet en place en disant : « Allez » ; mais il nous a fallu payer ce fameux visa de transit que nous avons

oublie de demander à Francfurt. C'est la fin de notre aventure de l'autre côté du rideau de fer.

Le carburateur, tel l'âne de Buridan, respirant déjà les effluves embaumés de l'air occidental, ne fait plus de caprices et le moteur part au quart de tour, au grand ahurissement du douanier inspecteur du matériel, mais qu'importe ! la barrière s'est levée et déjà notre roue avant est à l'Ouest.

Il fait un signe désespéré et nous voici devant la douane occidentale ; R.A.S., nous n'arrêtons même pas le moteur, nous ne montrons même pas nos passeports, et rejoignons Bureau et Limousin qui nous attendent depuis une heure.

A 40 kilomètres de là, nous quittons l'autoroute et entrons à Braunschweig (Brunswick), vieille ville. Dans un magnifique hôtel particulier, aménagé en hôtel-restaurant, nous trouvons une table bien garnie ; mais quand, au dessert, on veut boire une fine pour nous remettre de nos émotions matinales, impossible. Même en Allemagne Occidentale, on ne sert pas d'alcool après deux heures, et il est près de trois heures. Tous les autres sont partis ; nous les sept Français qui avons vécu ensemble onze magnifiques journées, sommes seuls dans l'hôtel. Un piano est là, bien que Carola ne soit plus là, mes camarades me demandent de leur jouer l'air du départ. Hélas ! comme pour l'alcool, l'heure de la musique est passée et le piano est fermé à clef.

Nous terminons ce premier repas à l'Ouest, sans alcool ni musique, et après un café qui, lui n'est pas ersatz, nous nous retrouvons sur la place pour la photo d'adieux !

Limousin part vers le Nord ; il va visiter Hambourg et peut-être le Danemark. Bureau compte rejoindre

la France par le Sud : Francfort-sur-le-Main, Stuttgart, Munich, le lac de Constance et la Suisse.

Rondeau continue vers l'Ouest par l'autoroute Hanovre, Dortmund, Cologne. Il me laisse à Dortmund, où je reprends le T.E.E. pour Maubeuge. C'est la fin de notre voyage, qui s'est passé d'une façon parfaite avec d'excellents camarades.

---

— SCHEVÉ D'IMPRIMER —  
LE 17 JANVIER 1974  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE  
CARLO DISCAMPÉ  
FONDÉ SUR L'ESCAUT

---

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1974  
N<sup>o</sup> d'impression : 1714  
Imprimé en France

la France par le Sud : Francfort-sur-le-Main, Stuttgart, Munich, le lac de Constance et la Suisse. Les Allemands continuent vers l'Ouest par l'autoroute. Hier, Dortmund, Cologne. Ils me laissent à Dortmund de je ne sais pas où. C'est la fin de notre voyage, par un passage d'une façon parfaite avec d'excellentes camarades. L'heure est à l'Ouest.

Il fait un signe désespéré et nous voici devant la douane occidentale ; R.A.S., nous n'arrêtons même pas le moineau, nous ne montrons même pas nos passeports, et rejoignons Bureau et Limousin qui nous attendent depuis une heure.

A 40 kilomètres de là, nous quittons l'autoroute et entrons à Braunschweig (Brunswick), vieille ville. Dans un magnifique hôtel particulier, aménagé en hôtel-restaurant, nous trouvons une table bien garnie ; mais quand, au dessert, on veut boire une fine pour nous remettre de nos émotions nationales, impossible. Même en Allemagne Occidentale, on ne sert pas d'alcool après deux heures, et il est près de trois heures. Tous les autres sont partis ; nous les sept Français qui avons vécu ensemble onze magnifiques journées, sommes seuls dans l'hôtel. Un piano est là, bien que Carola ne soit plus là, mes camarades me demandent de leur jouer l'air du départ. Hélas ! comme pour moi seul, l'heure de la musique est passée et le piano est fermé à clé.

Nous terminons ce premier repas à l'Ouest, sans alcool ni musique, et après un café qui, lui, est pas ersatz, nous nous retrouvons sur la place pour la photo d'adieux !

Limousin part vers le Nord ; il va vers Hambourg et peut-être le Danemark. Bureau va vers l'Ouest.



---

— ACHEVÉ D'IMPRIMER —  
LE 17 JANVIER 1979  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE  
CARLO DESCAMPS  
CONDÉ-SUR-L'ESCAUT

---

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1979  
N° d'impression : 1716  
Imprimé en France



---

— ANNEE D'IMPRIMERIE —  
LE 17 JANVIER 1979  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE  
CARLO DESCAMPS  
CONDÉ-SUR-LOSCAULT

---

Dépot légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1979  
N<sup>o</sup> d'impression : 1716  
Imprimé en France



049 . 2748302

2. 1. 2



940. 547243092

S 621.



31508023265065



L'auteur vu par Moq.

Groupe d'officiers du 15<sup>e</sup> RAD.

